

Étienne de Greeff
Criminologue et professeur belge [1898-1961]

(1962)

L'homme et son juge

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec
[Page web](#). Courriel: rtoussaint@aei.ca

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,
Courriel: rtoussaint@aei.ca

à partir de :

Étienne de Greeff (1898-1961)

L'homme et son juge. (1962)

Belgique : Desclée de Brouwer, 1962, 186 pp. Collection : Textes
et études anthropologiques.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word
2008 pour Macintosh.

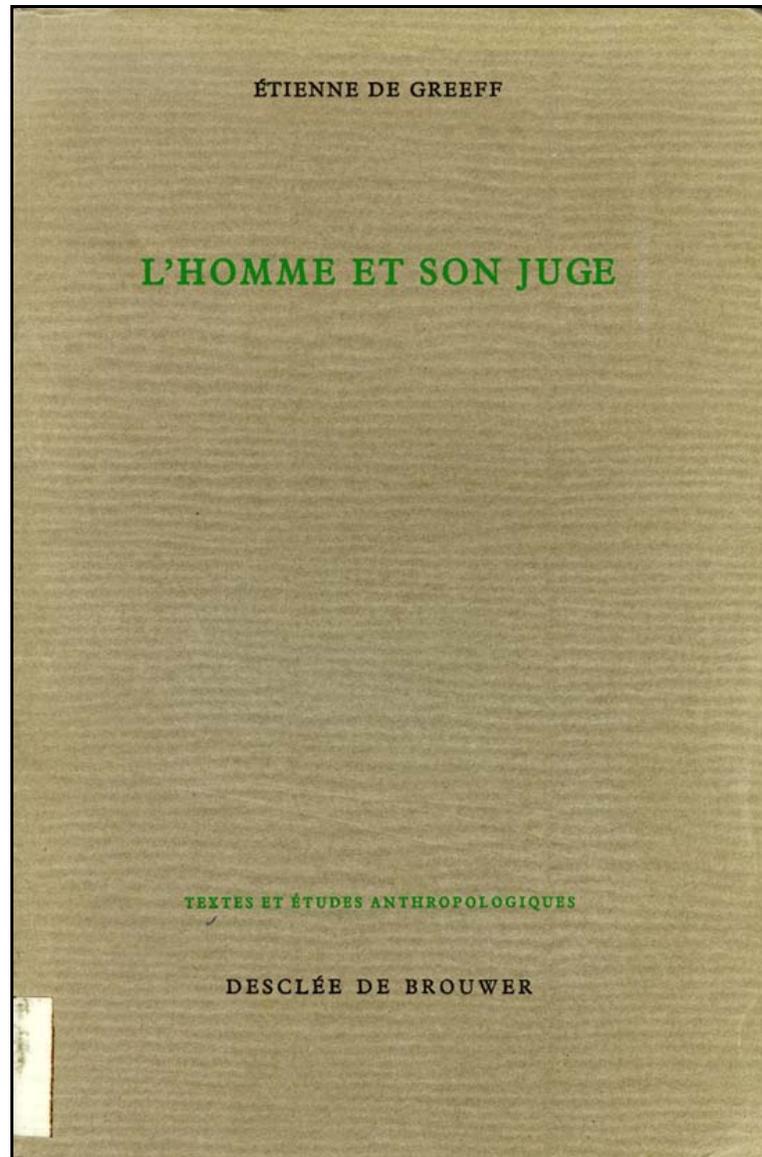
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 2 décembre 2012 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec,.



Étienne de Greeff
Criminologue et professeur belge [1898-1961]

L'homme et son juge.



Belgique : Desclée de Brouwer, 1962, 186 pp. Collection : Textes et études anthropologiques.

REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

Ouvrages du même auteur

Introduction à la criminologie, Louvain 1937 - Réédité 1947, chez Van den Plas, Bruxelles 1947 et Presses Universitaires de France.

Nos enfants et nous, 1939 - Réédité chez Casterman 1948.

Amour et crimes d'amour, Van den Plas, Bruxelles 1942.

Culture et éducation physique, Casterman, Paris-Bruxelles 1944.

Notre destinée et nos instincts, Plon, Paris 1945.

Instincts de défense et de sympathie, Presses Universitaires de France 1947.

Aux sources de l'humain, Plon, Paris 1949.

Ames criminelles, Collection Lovanium, Casterman 1950.

Deux volumes autour de l'œuvre du Dr. De Greeff :

1. *L'homme criminel*. 2. *L'homme devant l'humain*, Nauwelaerts, Louvain 1956. *Psychiatrie et religion*, Librairie Arthème Fayard, Paris 1958.

Romans :

Le Retour au silence, Dessart, Bruxelles 1945.

La nuit est ma lumière, Éditions du Seuil, Paris 1949.

Le juge Maury, Éditions du Seuil, Paris 1955.

[185]

Table des matières

Introduction

Chapitre I.

A)

- I. Présentation du problème. [19]
- II. Limites de l'effcience. [22]
- III. Approche des normes internes. [26]

B)

- I. Normes internes et externes. Image du moi. [29]
- II. Problèmes concrets et commentaires. [31]

C) Le problème de l'échec dans l'expérience de chacun. [41]

- A. Niveau d'aspiration. [42]
- B. Investigations directes sur l'expérience consciente. [46]

- I. Le procédé d'investigation. [46]
- II. Étude d'une partie des résultats. [52]

- a) Les groupes. [52]
- b) Constatations d'ensemble
Résumé. [54]
Synthèse. [58]
Comparaison entre les deux groupes
Confrontation et synthèse. [66]

Chapitre II.

A) Espace et Durée, expression consciente de vie organique [79]

- I. Introduction. [79]
- II. Rencontre : Espace et Durée. [80]
- III. Problèmes inattendus. [86]
- IV. Puissance et Force. [98]

- B) [Perfection et Normes internes.](#) [103]
 - I. [Perfection.](#) [103]
 - II. [Sauvegarde de l'être et perfection.](#) [108]

- C) [Expérience de l'échec dans l'appréciation du devenir.](#) [119]
 - a. [Procédé employé.](#) [120]
 - b. [Plan de l'investigation générale.](#) [121]
 - c. [Étude des parties qui nous intéressent ici.](#) [123]
 - Groupe a.* [123]
 - Groupe b.* [128]
 - d. [Comparaison des deux groupes.](#) [133]
 - e. [Comparaison des deux groupes pour les questions subsidiaires.](#) [134]
 - f. [Conclusions.](#) [135]

Chapitre III.

- A)
 - I. [Normes internes et fonctions incorruptibles.](#) [137]
 - II. [La fonction de présence.](#) [140]
 - III. [Investigations sur la notion de présence dans un ordre prévu.](#) [144]
 - IV. [Investigations sur l'expérience de la responsabilité et de l'effort vers le mieux avec l'âge.](#) [156]

- B)
 - I. [Les fonctions incorruptibles et la vie.](#) [163]
 - II. [Fonctions vitales, mais aveugles.](#) [171]
 - III. [Humanisme. Sa nécessité, sa signification.](#) [174]

[7]

L'homme et son juge

INTRODUCTION

I

[Retour à la table des matières](#)

À mesure que nous avançons dans la vie, nous prenons conscience de la manière dont nous restons inconnus et même inconnaisables à la plupart de ceux qui nous entourent. Ceux-ci connaissent de nous ce qu'ils appellent notre caractère. Ce qu'ils entendent par là représente peu de chose. Ils nous décrivent comme droits ou fourbes, intelligents ou bornés, cultivés ou ignares, patients ou impatients, pleins de volonté ou dépourvus de résistance, généreux ou égoïstes, et la liste d'antithèses s'allonge plus ou moins modérément, se renouvelle selon les modes.

C'est par ce « caractère », qu'ils expliquent votre comportement passé, présent et à venir et vous apprenez ainsi comment et pourquoi vous avez agi et la manière dont on prévoit que vous agirez. Même lorsqu'on a voulu quelque chose de scientifique, qu'il s'agisse d'une analyse graphologique ou d'une analyse systématique, vous reconnaissez sous les nouvelles formes de langage, cet éternel schéma. Et celui qui vous juge ainsi, d'après une page d'écriture ou un protocole d'examen n'a même généralement pas jugé bon de vous connaître ou de

vous rencontrer. Il est bien plus certain de ce qu'il avance lorsqu'il ne vous a pas vu.

Il est curieux d'observer à quoi se réduit, à mesure qu'elle se généralise, une interprétation psychanalytique. Et à quoi ressemble de plus en plus ce personnage nouveau des sociétés modernes : l'inconscient.

Peut-être, la vie n'est-elle pas possible sans cette représentation [8] sommaire et préalable que nous nous faisons des autres.

Il faut un événement inattendu, un éclairage inaccoutumé pour percevoir ce qu'un tel jugement peut avoir d'effrayant. Il faut par exemple que vous appreniez brusquement comment certains de vos collaborateurs, certains membres de votre entourage vous voient ; il suffit que, par inadvertance, une analyse graphologique faite à votre sujet, vous tombe sous la main, élogieuse, rien qu'élogieuse même et approuvée par la plupart, pour que vous saisissiez avec épouvante combien vous êtes absent de cette image ; comment, si vous mourrez à cet instant-là, vous êtes passé inconnu, absent, ignoré, dans ce monde où votre effort vous a conduit.

Ce qui manque à cette image, aux blâmes et surtout aux louanges, c'est votre effort, c'est le décalage entre le chemin parcouru et celui que vous estimiez devoir parcourir, c'est le visage intérieur de ce caractère qu'on vous prête, c'est la conscience que vous avez de n'être pas d'accord avec ces faiblesses, de n'être pas satisfait de vos réussites, c'est la complexité de vos fautes, le caractère provisoire et ambivalent de vos moments de bon équilibre, la précarité de votre vertu, c'est, en un mot, tout ce qui vous reste à atteindre et à dépasser.

Un peu plus âgé encore et vous savez que jamais on ne vous connaîtra, sauf quelques êtres qui pourront vous assurer ce privilège ; que jamais vous ne dépasserez l'imparfait et que les réussites qu'on vous prête, palpables et authentiques, n'ont de loin pas touché le seuil que vous exigiez. Vous savez dès lors que vous n'aurez pas de juge, que personne ne vous décernera le dernier bulletin.

Quelques-uns d'entre nous seulement apprennent que cette solitude n'est pas seulement la leur, qu'elle est celle [9] d'un grand nombre

d'hommes et que, précisément, c'est cette compétition indéfinie avec l'hôte mystérieux qu'ils prennent pour eux-mêmes, qui fait le poids de la vie, qui installe la présence consciente et vigilante parmi les jours, qui crée le drame ininterrompu de l'existence.

Nous croyons ne rencontrer que des caractères, des personnalités, des « prochains », nantis de plus ou moins de qualités et de défauts, et nous avons rencontré toute notre vie, sans les voir, des porteurs de flambeaux, à la flamme parfois précocement éteinte, mais souvent protégée et entretenue avec ténacité et héroïsme.

À l'heure des techniques psychologiques, bientôt toutes-puissantes, appliquées la plupart du temps par des gens qui sont encore aveugles et parfois le resteront, je propose au lecteur, ces pages qui décrivent un moment du visage intérieur de l'homme de la rue, le visage de ce prochain que notre infirmité précipite chaque jour un peu plus bas dans les ténèbres.

II

Les fardeaux de l'homme sont innombrables. Parmi eux, il en est un qui prend une place prédominante dans son existence, c'est son besoin de perfection, son aspiration à un mieux inaccessible, lesquels, dans les cas heureux, deviennent un des motifs secrets et tout-puissants de son action intérieure, créant une situation d'autant plus dramatique qu'à mesure qu'il évolue, grandit et vieillit, il lui devient plus difficile d'en parler à d'autres et que même, elles constituent une sorte de tare inavouable. Il porte en son être, secrètement et comme une bouée clandestine, cette volonté de perfection à laquelle il s'accroche désespérément, [10] et sans laquelle il s'engloutirait vivant. Souvent aussi, il lui arrive de négliger sa condition humaine et de surnager, sans le savoir, jusqu'au moment où un nouvel incident, une nouvelle occasion lui rappelle la nécessité de son sauvetage, de l'indispensable effort de survivance.

Quand on touche au problème de l'échec, on pénètre dans ce domaine des normes intérieures que la conscience claire, normalement, réussit parfois à oublier sans cesser jamais de savoir qu'elle ne peut les abandonner. L'on se trouve placé au centre du drame humain incommunicable et inextinguible, aux sources de l'angoisse, devant le seuil fuyant de l'inconnu.

Je regardais, il y a quelque temps, une enfant de neuf mois environ, jouant dans son parc. Elle ne pouvait pas encore se tenir debout, mais pouvait s'asseoir, saisir les objets. Elle jouait avec une boule informe et, à un moment donné, elle la passa par les barreaux. Il lui fallut un effort pour la reprendre et je la regardais faire, croyant avoir à juger de son intelligence dans la manière de ressaisir son jouet. Mais elle le fit facilement et ce qui lui avait été une surprise désagréable devint tout de suite un jeu : perdre la balle et la reprendre. Puis elle envoya la balle un peu plus loin et trouva plus de peine à la reprendre. Après cette alerte, le jeu se compliqua : éloigner la boule chaque fois un peu plus, et chaque fois, éprouver plus de difficulté à la reconquérir. Le jeu était l'effort, la performance, solutionner chaque fois quelque chose de plus difficile, éprouver la joie de vaincre. Il est évident que l'enfant n'était pas consciente de ce qu'elle faisait, elle ne faisait qu'obéir à un schéma inscrit en elle, inscrit dans ses neurones, dans les mécanismes élémentaires de sa propre structuration. À l'heure où cette enfant prendra conscience de ce qu'elle vit, elle trouvera déjà créé, déjà puissant, ce besoin de se dépasser, ce besoin d'atteindre une [11] difficulté plus grande, cette exigence, inutile sur le plan purement matériel, et sans lequel, pourtant, elle ne peut ni s'achever, ni se survivre.

Ce besoin de se dépasser, cette aspiration à une perfection croissante, est liée aux structures essentielles de l'être. Parmi celles-là et dont ne parlent guère les psychologues, si même ils en soupçonnent l'existence ou l'importance, il y a le sentiment vécu d'avoir une signification, d'être destiné à quelque chose, d'être attendu par le monde. Il est bien certain qu'objectivement parlant, personne n'est attendu et personne n'arrive sur terre chargé d'une mission par l'Univers ou par

Dieu ; mais il n'est pas certain que la croissance, la réussite d'une vie serait possible sans l'existence de cette signification profonde enfouie au fond de la conscience et cachée avec pudeur à ses propres regards et à ceux d'autrui. Nous voyons bien que ceux qui construisent le monde d'aujourd'hui sont ceux qui croient avoir un rôle à jouer, qui croient être attendus puisqu'ils acceptent un devoir. À côté d'eux, vous voyez disparaître chacune à leur tour, les collectivités désafférentées de tout idéal, réduites à un immense syndicat d'ayants droit.

Tous les jeunes gens et même beaucoup d'hommes mûrs, à l'heure des confidences, vous parlent de ce sens de leur vie, de l'impression qu'ils vivent d'avoir un rôle à jouer. Nous savons bien que par là même, ces jeunes gens et ces hommes, sont faciles à tromper et qu'on peut aisément s'emparer d'eux en donnant une illusion à cette aspiration puissante de leur être. Mais cela ne change rien au fait fondamental et de ce qu'on ait pu tromper ainsi indéfiniment les générations et les générations, ne prouve qu'une chose, l'existence généralisée de cette signification profonde, sa puissance et la place éminente qu'elle tient dans le développement de l'être. Or cette croyance à une destinée personnelle, à un rôle à jouer, ne peut qu'aller de pair avec la certitude [12] d'un certain ordre, d'une certaine organisation des choses, dans lesquelles votre destinée vient s'insérer.

Et du même coup, nous soupçonnons dans quelle mesure extraordinaire l'appréciation d'un homme sur sa propre vie peut être indépendante de celle de son milieu. C'est lui, et lui seul, qui va juger, qui va apprécier s'il a rencontré le but qu'il devait atteindre. Et nous comprenons que, si le problème de l'échec comporte inéluctablement un aspect purement social, aspect selon lequel une vie, un comportement sont jugés par le milieu, il en comporte un autre, bien plus considérable, aspect purement subjectif, individuel, incommunicable, le seul qui compte vraiment pour l'individu, et par lequel, se comparant dans l'absolu, il apprécie son être même, loin des regards des autres.

La seule réussite possible, réussite complète et indiscutable serait celle où, nous le verrons, dans son jugement intime, l'homme aurait pu atteindre ses propres dimensions et pour laquelle le jugement social

serait absolument d'accord. Aucune de ces conditions ne pouvant se réaliser, et moins encore les deux ensemble, toute vie est nécessairement un échec, échec apprécié dans une mesure plus ou moins complète. C'est pourquoi l'étude de l'échec est liée indissolublement au sens de la vie.

III

Je sais bien qu'on peut donner à l'échec le sens du dictionnaire, quelque chose dans le genre de : « ne pas réussir à atteindre ce qu'on s'était proposé ». La définition est sans doute très bonne. La plupart des gens doivent la comprendre facilement, notamment dans le sens d'un dessein ou d'un projet non exécuté selon le plan, non réussi selon les prévisions ou les espoirs. Il s'agit d'événements variés, momentanément [13] grands ou petits selon les incidences de l'instant, mais que le temps réduit toujours aux dimensions les plus infimes. Il y a sans doute les grands événements de l'histoire, le plus souvent inconnus d'un continent à l'autre et discutés dans cette histoire qui, elle-même, n'a pas encore de dimension sur la courbe de la durée. C'est par rapport à ces normes-là, que nous parlons de l'œuvre des autres, de leurs réussites, de leurs défaites, de leurs erreurs. On peut toujours les ramener à d'infinitésimales ondulations. Mais celui qui a vécu ces événements, celui pour qui ils étaient sa décision, son désir, sa crainte ou sa vie, celui-là, les a vécus selon de tout autres dimensions, selon les dimensions humaines, incommensurables à l'importance que leur accorde le groupe. Pour celui qui écrit l'histoire, qui regarde agir les autres, tous les événements sont mineurs, mais pour celui qui fait l'histoire, pour celui qui fait sa vie, en sachant qu'il la fait et la voulant marquée de perfection ou soustraite à toute discipline, ses actes sont importants et ne se laissent exprimer par aucun mot du langage humain. La démesure devient indispensable pour qualifier ces minuscules cataclysmes qui se déroulent en l'âme, face à l'infini.

Le problème de l'échec commence là où, tout-à-coup, l'on s'aperçoit que les hommes, interrogés dans ce domaine, possèdent des normes internes, des normes irréductibles et que d'importantes différences se marquent entre les êtres selon le sort qu'ils font ou veulent faire à ces normes incorruptibles.

Art de vivre, art de se protéger, art de mourir, art de vieillir ou de ne pas vieillir, ce sont là de véritables disciplines liées à la psychologie de l'échec et qui dessinent, de l'intérieur, l'image de nos âmes. Même ceux qui ne lisent pas l'Imitation et se soucient peu de Marc-Aurèle, possèdent un art de vivre. Quelques-uns en sont conscients ; ils le cultivent ; ils en parlent ; ils en écrivent. Mais le plus souvent, [14] cet art qu'ils possèdent n'est pas celui qu'ils imaginent. Pour le plus grand nombre des hommes, l'art de vivre c'est l'art de se protéger. Se protéger de quoi ? se protéger comment ?

L'homme d'aujourd'hui vient de vivre une expérience définitive : il n'est pas près d'établir sa sécurité. L'apparition de l'ère scientifique l'avait enivré. Il faut relire, car on l'oublie, la littérature libératrice de 1900. L'obscurantisme était fini : la science libérait de la famine, de la maladie, de la faim, des spectres affolants qui avaient trop longtemps tenu l'homme agenouillé, en proie aux exploitants de la peur. C'était fini. On le crut encore après 1914 puisqu'il y avait une explication : les criminels de guerre, les marchands de canons, et quelques peuples retardés, empêtrés dans leur technique. L'humanité continuait à croire à la science et à sa toute-puissance, continuait à croire au triomphe de la raison ; il y eut malgré tout 1940. Sans doute, ici encore il y eut des responsables ; on en pendit un certain nombre, après jugement. Ces jugements ne rassurèrent personne, car ils ne furent pas faciles à libeller ; on profita surtout du moment. Repris aujourd'hui, ces jugements n'aboutiraient à rien. Chacun le pressent : ces événements, ces catastrophes surgissent du fond même des âmes, émanent de chacun de nous. Il n'y aura jamais de mécanisme qui nous assurera du lendemain sans que nous acceptions sa discipline. Nous n'aboutirons pas sans effort, c'est-à-dire, sans responsabilité. Nous ne nous libérerons pas de la faim, ni de la maladie, ni du froid, ni de la misère, sans rencontrer

de nouveaux murs, de nouvelles frontières, de nouvelles étendues dangereuses. A mesure que nous conquérons la victoire sur les derniers ennemis de notre vie, nous devenons plus nombreux sur terre, nous nous survivons plus longtemps et les difficultés s'amoncellent. Voici qu'il faut se subordonner à cette surpopulation ou la supprimer. Mais déjà on ne sait plus si ceux qui ont faim et qui sont les plus nombreux ne seront [15] pas finalement les plus forts. Et sans doute, un jour, même ces affamés n'auront plus faim ; ils auront les médicaments, les calories, les cliniques. Mais ils seront tout étonnés de n'être pas apaisés, quoique bien portants, n'ayant ni faim, ni soif, d'éprouver l'indéfinissable besoin de sécurité. Ils auront leurs conceptions des choses ; ils se croiront, comme nous, rationnels et agiront en conséquence : leurs inquiétudes commenceront là où nous imaginions il y a cinquante ans, que les nôtres seraient supprimées.

Les faces de notre âme, que nous exposons aux atteintes funestes dès que nous nous tenons silencieux, immobiles et attentifs, sont infiniment plus nombreuses que les protections et les sécurités conquises que nous voudrions emporter dans notre paradis terrestre, celui que nous pensions aménager pour nous. Quand nous en croyons la liste achevée, l'hydre au visage d'angoisse renaît des poussières de nos maquettes et de nos plans quinquennaux : elle se masque parfois sous la dénomination d'un nouveau plan, décennal cette fois, camouflant ainsi les formules par lesquelles les siècles s'avancent vers nous.

Mais qui nous défend de plonger un regard vers ces régions de notre âme où nous serions épouvantés de vivre ? Ces régions ? Sont-ce des régions ? Sont-ce des puissances ? Existent-elles très loin, très en dehors de nous ? Inaccessibles ou inhabitables, lieux dangereux ou inconnus ? Divinités perspicaces et maléfiques ? Ou bien existent-elles en nous-mêmes, ces régions recouvertes de nuit presque transparente, ces divinités qui exigeraient notre mort s'il leur arrivait de nous remarquer ? Ou bien ne sont-elles pas en même temps en dehors de nous et en nous, à la fois dans le mystérieux univers de notre cerveau, dans les premiers plis de notre âme ?

Ainsi, la question de l'échec est une de celles qui nous amène à essayer de déchiffrer l'une ou l'autre de nos énigmes ; [16] qui nous amène aussi à nous demander si toute notre vie, à travers ses vicissitudes et ses difficultés, ses problèmes, ses solutions, ses triomphes et ses défaites, ne se passe pas malgré tout, à éviter la rencontre du Sphinx, et pas seulement de celui qui interrogeait les autres, et pourrait nous interroger, mais de celui qui habite en nous. Incapable de parler, ses questions sont inépuisables ; incapable d'écouter, aucune réponse ne le satisfait. Il est la vie, avant qu'elle ne soit consciente et après qu'elle le fut.

La question de l'échec est une de celles qui nous montre à quel point le problème de l'homme vis-à-vis de soi-même reste identique, à travers le temps, au sein des civilisations les plus diverses, à chaque niveau de la vie sociale. La question de l'échec est une de celles qui nous apprennent que le témoin de l'homme est lui-même et qu'il ne peut échapper à ce témoin même quand les conditions favorables de la vie rendraient pour lui si souhaitable, que le témoin fût autrui.

Le témoin que nous rencontrerons n'est pas une divinité mystérieuse. Il est l'incarnation de ce que j'ai appelé ailleurs, provisoirement, les fonctions incorruptibles. Ces fonctions, en partie seulement perceptibles par la conscience, sont l'expression des noyaux centraux liés à notre vie affective profonde, dont l'action se développe en dehors de l'atteinte directe de nos désirs ou de nos intentions, et sont en rapport avec le psychisme profond et indifférencié, là même où il se distingue à peine de son support neuro-végétatif. Ainsi, cet idéal intérieur dont vivent les meilleurs, l'idéal collectif des sociétés en croissance ne répondent nullement à des créations artificielles ; ils sont accrochés à la vie même des êtres.

C'est assez dire que cette étude comportera deux aspects bien précis, encore que très souvent intimement mêlés : une étude de l'échec en tant qu'événement vécu et un effort d'intégration de cette notion d'échec dans une psychologie [17] qui tienne compte à la fois des réalités psychiques expérimentées par l'homme, on devrait dire phéno-

mé-nologiques, et des réalités biologiques, en tant que tombant sous le coup de l'expérience et de la neurologie.

L'étude de l'échec nous apprendra aussi que non seulement l'homme n'arrive pas à la fin de l'effort au delà duquel enfin, ce serait le repos, mais que, même lorsque sa tâche est accomplie d'une manière telle que tous applaudissent et complimentent, lui seul, reste insatisfait, anxieux, mesurant ce qui manque à son œuvre et à son travail pour qu'il puisse accepter ces hommages des autres.

[19]

L'homme et son juge

Chapitre I

A

I. Présentation du problème

[Retour à la table des matières](#)

Il y a peu d'années encore, un travail sur l'échec eût paru scientifiquement inadmissible. C'est que toute la psychologie, si étendues que fussent ses prétentions, était le domaine de chercheurs et de techniques pour qui aucune place n'était réservée, ni réservable à la personnalité humaine. Et si malgré tout, il fallait y faire allusion, c'était de manière à la ramener à quelques formules simples, sinon simplistes, susceptibles de se traduire en équations éprouvées. Conduite, comportement, problème de réussite et d'échec, se ramenaient finalement à la formule magique du comportement ou si l'on veut du Behaviorisme : $S \rightarrow R$.

S représente le stimulant, R représente la réponse ou la réaction. Entre les deux lettres le signe - que tout le monde comprend, bien entendu, aussi longtemps qu'on ne s'en explique pas. C'est grâce à lui

que les questions essentielles, ou du moins, un aspect essentiel du comportement peut être passé sous silence, notamment tout le problème du drame intérieur.

Comme l'ouvrage qu'on va lire n'est pas expérimental dans le sens réduit et qu'il traite surtout de la personnalité jugeant le comportement, nous nous trouvons à l'opposé de cette attitude négatrice de l'élément humain et nous ne pouvons nous mettre à discuter toutes ces questions. Nous en sommes d'autant mieux dispensés que nous ne pourrions mieux résumer la question et en discuter que ne l'a fait le professeur J. Nuttin dans *Tâche, Réussite et Échec*¹.

[20]

Le long exposé par lequel le chanoine Nuttin en arrive à introduire la personnalité dans le comportement justifie ou du moins autorise notre tentative sur le plan scientifique. A vrai dire, étant surtout clinicien, il me paraît surtout amusant de constater que, pour les psychologues orthodoxes, du style de l'auteur, un détour laborieux a été nécessaire pour en arriver à l'évidence que les cliniciens eux, n'auraient jamais eu l'idée d'abandonner, à savoir : que *le comportement était lié d'une manière indissoluble au problème de la personnalité*.

L'exposé du professeur Nuttin qui ne vise que des éclaircissements de situation et que des buts froidement scientifiques, nous donne quelque idée de la pauvreté humaine de certaines théories qui firent la loi en psychologie pendant bien longtemps.

À vrai dire, il a été difficile de nier de manière durable l'existence d'un aspect « cognitif » du problème entre le S et le R, et l'ouvrage de Hull : *Principles of Behavior*, s'en explique mais, après tout, même jusque dans son dernier travail : *A behavior system* (1953), l'on s'en tient, en fait, toujours à un problème de connexions aveugles, à un problème d'électronique psychologique.

¹ Publ. Universitaire de Louvain, Éd. Standard, Éd. Érasme.

Cependant, J. Nuttin va plus loin dans ses développements et nous citerons ce passage (p. 50), qui rencontre, la situant d'ailleurs tout autrement, une interprétation que nous exposons plus loin :

Le trait le plus caractéristique du développement du dynamisme humain, ne réside pas tellement dans le fait que l'homme s'efforce de résoudre la tension créée en lui par la distance entre le but proposé et sa situation actuelle. Il consiste bien plutôt dans le fait qu'une fois cette tension résolue, le psychisme constructeur de l'homme élabore de nouveaux projets. Il semble exister chez l'homme, une [21] *poussée* qui tend à de nouvelles réalisations et rompt ainsi l'état de repos et d'équilibre dès qu'il est atteint.

Ce passage emprunté à un psychologue peu suspect de manquer d'esprit scientifique nous montre que, se laissant aller devant l'être humain vivant et se voyant vivre, l'interprétation de cette vie a entraîné cet auteur à des vues qu'il ne serait pas à même de traduire en formules simples, susceptibles d'avoir grâce devant les méthodes depuis trop longtemps en faveur.

Le contenu expérimental, très abondant, de son ouvrage et qui présente un très grand intérêt, n'a pas atteint, en réalité, la terre promise. Peut-être, cependant, serait-il possible de s'inspirer de certaines de ses expérimentations pour achever, varier, parfaire certaines de nos investigations. Notre préoccupation et nos premières investigations sur ces questions se sont d'ailleurs déroulées avant que ses travaux ne fussent connus, ce qui fut sans doute heureux. Car il faut un certain courage pour se refuser à un certain mode d'investigations dès qu'elles vous paraissent possibles.

Les investigations auxquelles nous nous sommes livrés ne rencontrent pas, en fait, le champ de la pure expérience. Elles se situent sur un autre plan.

L'étude du professeur Nuttin ne nous en paraît pas moins d'une importance capitale. Nous saluons en elle le retour de la curiosité psychologique à l'être humain authentique.

Au surplus, je me suis efforcé en ces pages, de ne pas utiliser le jargon de l'une ou l'autre école et de m'en tenir, quand c'était possible, aux mots de la langue courante. C'est que ce jargon, dès qu'on l'emploie, doit être défini exactement ; on doit dire en quoi le sens qu'on donne à tel mot diffère du sens que lui donne tel ou tel auteur et, trop souvent, l'emploi d'un mot scientifique ou forgé en vue de remplacer [22] une expression qu'on pourrait trouver dans le langage constitue un moyen de simplification ou de camouflage, une sorte de ruse de guerre sinon d'imposture plus ou moins inconsciente ².

D'un autre côté, on peut et on doit considérer ce travail comme un travail clinique. Les données essentielles se sont dégagées lentement du contact avec les malades et, éclairés par les problèmes de ceux-ci, les normaux. Elles ne correspondent pas nécessairement aux données fixées çà et là dans l'évolution de certains auteurs et de certaines théories et c'était une raison de plus pour s'en tenir au langage courant. Ces données ne sont reliées systématiquement à aucun système philosophique ; elles se sont élaborées au jour le jour, devant l'être humain.

Nous parlerons plus loin de l'ouvrage de Francine Robaye.

² L'abondante bibliographie de l'ouvrage de Joseph Nuttin, ne doit pas nous faire illusion. L'expérimentation sur la notion précise d'échec est encore fort restreinte. Voir plus loin le livre de F. Robaye.

II. Limites de l'efficience

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les notions à préciser au départ, il y a celle de la limite personnelle dans l'efficience, celle-ci se mesurant à la performance. C'est que, pour chacun des individus, il y a une limite dans l'ordre de la réussite, qu'il ne peut franchir, même s'il s'y applique d'une façon adéquate et parfaite. Cette limite est conditionnée par la perfection de l'organisme lui-même, en l'occurrence le cerveau. Tout le monde sait que quelques hommes seulement de par le monde peuvent suivre les grands mathématiciens. Il serait impossible à la plupart des gens, même bien doués, d'arriver à saisir tout le cheminement de pensée d'un Einstein et de ses pareils. Nous acceptons [23] facilement cette infirmité mentale relative, car nous la partageons avec tant de gens, que cela ne nous diminue pas vraiment.

À l'opposé, nous rencontrons le débile mental qui peut très bien savoir comment s'y prendre pour vérifier la monnaie qu'on lui rend mais qui ne peut manier la règle de trois. Ici déjà, les profanes se rendent assez mal compte que ce débile ne peut arriver à certains calculs ou franchir certaines abstractions parce qu'il est arrêté par l'infirmité de son intelligence. Pourtant, ici, l'échec est en même temps la limite du sujet, mais c'est l'échec visible, social et qui, malgré tout, ne nous révèle pas l'expérience intime du sujet.

Et il en est ainsi pour tous les degrés d'intelligence, étagés entre la débilité et le génie. A chacun de ces niveaux correspond une qualité d'actions et de pensées qui ne peuvent être dépassées, quelle que soit l'application et le bon vouloir de l'intéressé. Pour chacun d'entre nous, il existe donc des barrières infranchissables, non du fait de notre résistance consciente ou inconsciente, mais du fait de notre condition individuelle. L'échec dans ces conditions est relatif à ce que réussissent les autres. Il est visible, mesurable, social.

Mais, n'oublions pas que, quelles que soient nos aptitudes réelles, nos aspirations sont illimitées et ne sont pas proportionnelles à nos aptitudes. Elles les dépassent toujours infiniment ; c'est un problème que nous rencontrerons plus loin.

Devant certaines personnes il est difficile de dire si elles ne réussissent pas telle chose parce qu'elles en sont incapables ou parce qu'elles s'en croient incapables, ou parce qu'elles se sont édifiées un système de comportement susceptible de les faire échapper à la constatation de leur médiocrité. On peut expliquer ainsi par des complexes ou autre chose, un certain nombre d'échecs ou de refus : ces échecs feraient partie d'un système de protection.

[24]

Nous rencontrons parfois des débiles mentaux aux parents de qui un psychologue a expliqué qu'ils n'étudient pas par suite de tel vice dans l'éducation première, de tel conditionnement funeste survenu dans l'enfance. Il est bien certain que, dans les limites de ce qu'ils pourraient réussir, certains débiles n'agissent pas par suite de déviations de ce genre. Mais ne confondons pas les choses : quand on a affaire à un débile, il est aisé d'établir avec une approximation suffisante les frontières qu'il ne faut pas essayer de lui faire dépasser.

Le problème est le même pour les normaux, jeunes ou adultes ; mais pour eux, il est infiniment plus malaisé d'établir à l'avance par test ou autrement la limite que le sujet ne franchira pas. Et par conséquent, le champ où l'on peut interpréter l'échec par l'attitude volontaire ou involontaire, consciente ou inconsciente du sujet est beaucoup plus vaste que pour le débile.

Nous n'en finirions jamais si nous voulions dès maintenant épuiser cette question ; mais il est bon d'avoir en tête qu'il *existe une fausse question d'échec : celle qui se pose quand on croit ou quand on peut croire que le sujet aurait pu ne pas échouer*, celle qu'on se pose quand on néglige ou quand on refuse d'accepter l'équation inéluctable : la qualité d'un cerveau constitue une limite ; un fil qui peut résister à une

traction maximale de deux cents kilogrammes ne va normalement pas résister à trois cents.

Notre étude de l'échec ne recouvrira que des intelligences ou des personnalités normales même lorsqu'il s'agira du jugement intime ou personnel sur soi-même. Encore que le problème soit essentiellement le même, il se présente différemment chez des intelligences inférieures et chez les débiles mentaux. C'est que l'aptitude à concevoir l'échec croît avec la différenciation intellectuelle. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, un débile mental ne vit pas dans un univers [25] dont il souffre, qu'il sait étroitement limité ; c'est l'inverse. La notion qu'au delà de ce que nous concevons et comprenons il existe d'autres choses à comprendre et à concevoir, un monde qui nous est inaccessible et pourtant nous prolongerait est une notion réservée aux personnalités dépassant les moyennes. Mais si, spontanément, le débile et l'inférieur n'éprouvent pas une bien grande tendance à inventer l'échec, la vie peut les placer dans des conditions atrocement difficiles. Par exemple, un enfant peu doué, que ses parents s'obstinent à faire suivre des classes qui ne lui conviennent pas, se trouve dans un univers d'échecs, artificiellement construit, qu'il concevra surtout comme malheurs ou injustices, et auxquels il réagira. De même, si on place un inférieur dans une situation qui exige l'état normal (comme c'est le cas d'un enfant ayant hérité d'une situation toute faite ou protégé par des parents plus ambitieux qu'éclairés), on lui crée, artificiellement, un milieu de difficultés et d'échecs qu'il n'envisagera d'ailleurs pas nécessairement comme tels.

L'échec ici est surtout envisagé comme échec social, mais l'analyse de l'échec vécu par le sujet montre souvent qu'il n'accepte pas ce jugement social et interprète les résultats comme une situation qui lui est faite et dont il n'accepte pas nécessairement la responsabilité. Certainement., ce n'est pas spécifiquement différent de ce qui peut se passer chez tout autre, mais dans ce cas d'inférieurs, de tels échecs incompris sont la plupart du temps fort destructeurs.

Ce qui se passe dans le domaine intellectuel pur peut se passer naturellement dans le domaine affectif ou émotionnel. Ici, les normes

sont plus floues encore et les interprétations peuvent plus facilement encore se donner libre cours. Il n'est pas moins vrai qu'un sujet affectivement pauvre est pauvre et n'est pas un riche qui simule la pauvreté ou qui s'est fait inconsciemment pauvre sous l'influence d'un complexe quelconque.

[26

Savoir si un sujet est affectivement pauvre ou l'est par réaction ou refoulement n'est sans doute pas très aisé. Cliniquement cependant, il est le plus souvent possible d'y arriver.

III. Approche des normes internes

[Retour à la table des matières](#)

Cela nous amène naturellement à un autre aspect de la réussite envisagée au point de vue social. C'est celui des conduites d'échecs. Nous n'allons pas non plus discuter toute cette question, présentée généralement en termes insolubles. On sait qu'il est couramment parlé de conduites d'échecs. Presque toujours, dans ces cas, le diagnostic de conduites d'échecs ne vient pas de l'intéressé lui-même, mais constitue plutôt une interprétation de sa conduite, vue d'un point de vue psychologique, psychanalytique ou même philosophique. C'est généralement, pour le sujet, une révélation sinon une désillusion que de l'apprendre et dans la plupart de ces cas, il s'agit donc de la manière dont le comportement d'un sujet donné apparaît à l'examineur et la notion d'échec peut être parfois, même souvent, étrangère à l'expérience interne du sujet. Presque toujours, malgré son apparence psychologique ou psychanalytique, nous avons affaire à des interprétations sociales des conduites, la réussite étant considérée comme ce qui cadre avec une évolution sociale souhaitable. Il est évident qu'un homme qui va se mettre à vivre parmi les lépreux risque gravement de devenir lépreux à son tour et ce comportement est susceptible d'une interprétation fort péjorative. De même, un sujet engagé dans un processus anti-

social, voire criminogène, court manifestement à sa perte, du point de vue social. Mais, dans l'un et l'autre cas, il n'est nullement certain que cette appréciation sociale corresponde à l'expérience vécue du sujet.

[27]

J'ai vu peu de gens en prison qui se considéraient comme ayant échoués. Ils étaient la plupart du temps, les seuls, dans leur affaire, à avoir tenu et c'étaient les autres, selon leur optique, qui étaient en défaut. C'est l'observateur ou l'analyste qui parle d'échec.

De même, il n'est pas certain qu'un missionnaire devenu lépreux soit accessible à la notion qu'il courait à un échec cherché plus ou moins involontairement. Il est très dangereux de se croire au point de vue de Sirius et de décider ce qui, pour un homme, est sa perte ou son triomphe. Sans doute, finir lépreux et abandonné de ses collègues ressemble-t-il fort à un échec, d'autant plus qu'avec mille fois moins d'efforts, cet homme aurait pu occuper une situation convenable dans une administration, voire aux Nations-Unies. Mais combien de ces postes élevés, et enviés, ne sont-ils pas, vus par l'expérience intime de leur titulaire, occupés par des échecs ? Nous n'en connaissons pas le nombre, mais il est immense.

Ainsi, les conduites d'échecs recouvrent toute la psychologie interprétée par une certaine psychanalyse. Selon cette conception : la névrose est un échec, telle maladie est un échec, telle réussite peut être un échec, l'échec est lié à la culpabilité, celle-ci étant également la signature d'un échec.

L'échec apparent comble, en effet, et satisfait certaines tendances inconscientes comme un processus d'autopunition et, finir lépreux, constituerait donc le triomphe d'un sentiment morbide d'autopunition. Une telle interprétation est assez facile quand il s'agit d'un cas hors série et incontrôlable, mais quand il s'agit du comportement quotidien chez un être qui, par fidélité à un certain idéal sacrifie une partie de ses avantages sociaux à cet idéal et en est retardé, sinon troublé dans son évolution sociale, il devient extrêmement tentant et combien facile, de lui appliquer le même processus inconscient. Ainsi, les morts de

Buchenwald seraient en [28] grande partie des coupables qui s'ignoraient, conduits à l'échec final par un complexe d'autopunition. Un comportement normal devait être d'accepter l'occupant, de s'adapter ; quelque chose en l'âme de ces victimes aurait donc triomphé en imposant cette dangereuse conduite d'échec.

À ce propos, on peut soulever les problèmes éternels, restés d'ailleurs sans solution, comme vient de le faire Yvon Belaval, dans son ouvrage : *Conduites d'échecs*, ouvrage qui ne comporte aucune conclusion, mais qui expose bien la question. On se rend compte à sa lecture, qu'il doit exister, à l'heure actuelle, parmi ceux qui se considèrent comme particulièrement éclairés sur l'homme, un grand nombre de théoriciens tranquilles pour qui « tendances à la perfection » ou « tendances au mieux », sont pratiquement synonymes de tendances au crime. Pour ces esprits teintés de psychanalyse, criminels et idéalistes obéissent à des mécanismes semblables, s'exerçant sur des éléments différents.

Ce que nous chercherons à connaître au cours de nos investigations, c'est l'expérience intérieure des sujets concernant leur propre comportement, concernant leurs expériences d'échec. Il nous semble que les intéressés ont quelque voix au chapitre et nous voudrions leur donner la parole, nous plaçant d'ailleurs au point de vue clinique, psychologique et biologique, fidèle aux vieilles disciplines médicales.

On ne prétend nullement qu'il n'existe pas de conduites d'échecs ; mais ce qu'on en dit paraît pauvre et quelque peu stéréotypé déjà, ayant beaucoup plus de signification sociale que psychologique ; l'interprétation donnée à cette occasion s'efforce généralement de dévaloriser l'effort exercé en dehors des impératifs collectivement acceptés.

Il faudra bien malgré tout en revenir à l'idée que le phénomène « je » représente quelque chose que nous n'avons aucune raison plausible d'écarter, sous prétexte qu'il y a le [29] moi, le soi, le surmoi et combien d'autres instances encore. Ce « je » représente, sans aucun doute, un réseau d'existences sociales, mais sans aucun doute aussi, un

ensemble de phénomènes par lesquels, une multitude d'événements qui pourraient se dérouler comme des circuits mécaniques, électriques ou chimiques, se cristallisent momentanément en une conscience d'exister, en un phénomène de conscience qui se sent susceptible d'agir, de réussir ou d'échouer.

Nous voudrions étudier ce qui semble se passer quand un être humain apprécie ses actes ou son devenir par rapport à l'échec. Nous venons donc de passer en revue quelques éléments qui nous paraissent indispensables pour que l'expérience de l'échec soit possible. Ce sont des conditions et ce ne sont pas des problèmes. Ce ne sont pas les seules conditions sans doute, mais celles-ci sont d'une importance telle qu'on ne peut les négliger. Elles se ramènent succinctement à la question du niveau intellectuel normal, du niveau affectif normal et j'exclus préalablement toute interprétation facile de conduite d'échec se référant à d'autres interprétations, celles-ci fussent-elles apparemment établies.

B

I. Normes internes et externes et l'image du moi

[Retour à la table des matières](#)

Nous pouvons étudier l'échec à deux points de vue différents et c'est généralement ce qu'on fait. Mais il arrive fort souvent, sinon couramment, que ces deux types de normes soient confondues. Les normes externes n'interviennent que pour des actes ou situations observables du dehors et pour lesquelles il existe un système de références : le type en est la compétition sportive ; dans l'ordre professionnel, familial, [30] social, d'innombrables situations peuvent être étudiées, sous l'angle de l'échec, par rapport à des normes externes. C'est à celles-ci

qu'on songe, le plus souvent, quand on parle, quand on étudie une personnalité sous cette lumière de la réussite professionnelle, familiale, sociale, sous cet éclairage particulier de l'échec.

Il est clair que, très souvent aussi, le sujet lui-même s'étudie et s'apprécie en fonctions de ces normes-là. Nous y reviendrons plus loin. De toutes manières, ces normes externes contribuent à établir le fait sur lequel s'établit le jugement de la personnalité, comprise dans le sens du « je ».

Pour le regard « social », ces normes externes constituent essentiellement le fait ; pour le jugement de la conscience, elles ne sont qu'une des formes, un des aspects sous lesquels le fait s'est présenté. Le sujet, vu par ses états de conscience, doit apprécier bien d'autres choses que ses activités susceptibles d'être appréciées par ces normes externes. Chacun de ses états de conscience, de ses images d'actions, de ses pensées ébauchées ou dirigées, subies ou acceptées sont également appréciées et les actes extérieurs observables et testables sont susceptibles d'appréciation par cette conscience, au même titre que les événements purement intérieurs. Ici l'on peut dire ou croire que le sujet ne fera que s'apprécier par les normes externes qu'il s'est introjectées et qui constituent en quelque sorte, sa conscience morale, issue donc, en grande partie, du milieu social. Les normes internes seraient une sorte de jugement social, auquel s'est identifié le sujet.

Il est évident que chaque individu s'assimile ces normes externes et se juge en partie selon elles. Mais il ne s'identifie pas à elles ; il les refuse. Il ne possède sans doute une vie autonome que pour autant qu'il puisse les regarder comme extérieures à lui.

[31]

Nous devons donc rechercher d'abord s'il y a des raisons de croire qu'il existe des normes internes différentes de celles du milieu social introjecté, rechercher si les hommes utilisent ces normes internes et ensuite, à quel niveau il faut les situer, à quelles fonctions il faut les rattacher.

Les normes internes, on le verra, sont totalement différentes des normes sociales ; afin de poursuivre normalement notre exposé, nous accepterons provisoirement qu'elles sont originellement d'ordre purement affectif, qu'elles trouvent leur origine dans la pensée sous-corticale et parviennent ainsi à la conscience en passant par le cortex qui ne les crée pas, mais les intègre dans l'image du moi. Bien que ces normes aient une formulation spatio-temporelle, celle par laquelle elles accèdent à la conscience, elles ne sont nullement des concepts, mais des intensités en voie de prendre forme. La seule forme qu'elles puissent prendre pour devenir conscientes est la forme pensée, liée au mot, au vocabulaire et qui, par sa nature même ne peut jamais l'exprimer entièrement. Ainsi, ces normes doivent-elles être et sont-elles aussi insaisissables qu'elles sont indéniables, aussi indécrivables que tyranniques.

Exposons le problème aussi concrètement que possible.

II. Problèmes concrets

[Retour à la table des matières](#)

Un jeune homme de vingt-quatre ans est venu me consulter récemment. Il ne se plaignait de rien, n'avait rien à me dire, était bien convaincu de sa normalité, mais il désirait satisfaire ses parents et son médecin qui le trouvaient assez nerveux et s'inquiétaient de ses idées. Comme je lui demandais de quoi nous pourrions parler pour que cette consultation dure tout de même un certain temps, il me livra tout de même son secret.

[32]

Nous n'allons donc pas nous demander si ce jeune homme est malade ou non, et de quel type d'affection il pourrait souffrir. Ce qu'il nous expose est de toutes manières un aspect de l'âme humaine, aspect que la pathologie pourrait avoir renforcé ou déformé, sans plus.

Nous condensons son exposé :

Je suis artiste et, en réalité, les émotions que l'art me procure n'ont rien de comparable avec les émotions d'autre origine qui peuplent le reste de mon existence. Les hommes, femmes, enfants, frères, sœurs, amies, l'amour, ne me donnent rien que je puisse comparer à ce que la musique exerce sur moi. Si bien que depuis un certain temps, je suis amené à les négliger. J'opte. Je suis littérateur et peintre, au point que visitant récemment l'exposition de Rouault à Paris, je suis tombé quasi en syncope devant le *Songe creux*. Mais c'est la musique qui deviendra mon art. Non pas la musique violente, mais la musique que je sens comme violente. Pas la mélodie, pas même le rythme : le son. Les ensembles de sons. Certains groupes de sons, sans mélodie, mais que je distingue encore l'un de l'autre sont parfaits. Je veux réaliser des sons qui me satisferont complètement, c'est-à-dire qui ressembleront à ceux que j'aime, qui auront la violence avec laquelle je les entends et veux les entendre, qui ressembleront à ma musique intérieure.

Je sais déjà que je n'y parviendrai pas en utilisant les instruments actuels, mais je vais axer mon art sur les méthodes électroniques et, par elles, j'arriverai à réaliser ce que je « sens en moi ».

Tel est le jeune homme avec son projet. Il ne s'agit pas pour le moment de savoir si nous avons affaire à un épileptique, à un schizophrène, à une tumeur cérébrale, ou plus [33] simplement à un homme normal, un génie en croissance. Cet homme va s'efforcer de réaliser une musique qui sera composée surtout de sons en soi, qui, pour être parfaits, réaliseront ce qu'il « sent ».

Nous pouvons provisoirement nous dire que nous sommes dans le domaine de la sensation pure : il le précise lui-même, excluant mélodie et rythme.

Mais, à ce niveau-là, cet homme possède une norme, un *instrument de mesure si l'on veut*. Mais cet instrument de mesure est en même temps besoin inextinguible de créer à cette mesure, de réaliser un

équilibre, une adéquation entre ce qu'il parviendra à créer, et l'aspiration à une création qui attend en lui, exigeante.

Il avait ajouté d'ailleurs :

Que vous approuviez ou non, je le ferai. Je crois que je puis réussir et je sais que je dois y sacrifier la part humaine de ma vie, convenances, parents, affections ; je consentirai seulement à exercer un commerce qui me procurera l'argent nécessaire pour développer ma méthode. J'accepterai une période de vacances maigres aussi longue qu'il le faudra !

Je me suis efforcé de me faire, avec la collaboration de ce client singulier, une idée de cette norme. Dans son expérience, c'est fort imprécis : c'est à la fois image, émotion, tumulte, exigence, état vécu, état parfait vers lequel on aspire et qu'on éprouverait comme réalisé au moment où il y aurait identification complète entre le son réalisé et le son qu'on aspire à créer et que, il insista, on ne peut cependant reconnaître que quand on l'aura créé. Ce n'est donc pas un son à reproduire, une image à reconstituer, mais un son qui, s'il était réalisé, *ne laisserait pas d'aspiration à le modifier encore*. Parmi les caractéristiques de ce son, il y aura la [34] qualité et la puissance, puissance qui, elle aussi, devra être reconnue. Il sait qu'il existe un son d'une puissance telle qu'il en sera satisfait. Mais, cette puissance, il ne l'a jamais encore entendue.

Sans doute, nous sommes toujours ici, dans le domaine de la sensation, mais c'est cependant infiniment plus compliqué que ce qu'on entendrait par sensation ou image sonore. Il y a une qualité, une intensité à atteindre. Nous pourrions traduire tout ceci en disant : besoin de créer un son de telle ou telle qualité qui réaliserait, dans le domaine son, un équilibre avec une « instance à être » qui attend en lui. Il ne s'agit pas de savoir s'il existe ici ou non, un dérèglement de l'esprit, mais de constater qu'une aspiration engageant l'absolu peut s'exercer à

propos d'une valeur tout à fait élémentaire, puisque nous sommes, apparemment du moins, dans le domaine de la sensation pure.

Or, cette adéquation peut-elle être jamais assurée ?

Nous ne répondrons pas à cette question pour le moment. Mais il faut remarquer qu'il s'agit d'atteindre par la création et donc l'audition d'un son perçu, l'équilibre, avec l'aspiration intérieure à créer un son parfait. Ce son parfait, le sujet ne le connaît pas encore, il sait seulement qu'il le reconnaîtra ; ou du moins, il en est persuadé. Si jamais il le reconnaissait au point d'en être tout à fait apaisé, il saurait donc *quel est ce son qu'il aspire à créer, et nous, autrui, nous pourrions connaître cette norme.*

Mais si, comme je le pense, nous sommes ici dans le domaine de la pensée sub-corticale, devant le sentiment d'exister, l'expression infinie, par définition informulable et sans limite, un son, quelle que puisse être son intensité, serait nécessairement limité dès qu'il serait perçu, nous pouvons considérer que l'équilibre ne sera jamais établi et que ce jeune homme devra se contenter en définitive, d'une approximation [35] insatisfaisante ou se verra condamné à poursuivre toute sa vie, une adéquation aussi impossible à atteindre que les limites de l'infini.

Prenons donc comme hypothèse de pensée, qui pourrait nous permettre de continuer nos investigations, que la norme intérieure n'existe pas comme telle, mais elle existe, dans ce cas, sous la forme *d'une aspiration aveugle à trouver* une réalisation communicable à la conscience et qui la comblerait.

S'il y a quelque chose de morbide chez ce jeune homme, ce n'est pas ce processus qu'il explique, mais ce pourrait être son aptitude à prendre conscience si nettement de l'abîme intérieur ou bien, sa subordination à cet effort aveugle. Mais le génie n'agit pas autrement.

Il est probable que ce jeune homme n'est pas le seul à chercher à créer un son ou un groupe de sons parfaits. Supposons cependant qu'il fasse une démonstration publique de ses réalisations et qu'on les trou-

ve parfaites, inégalées jusqu'ici. Il sera satisfait bien entendu, mais il n'aura pas pour autant atteint son but : Par rapport à ses normes internes, ce succès ne le met nulle part.

Si, comme je viens de le formuler, cette norme interne est l'expansion affective tendant à trouver une forme achevée, le seul son susceptible d'équivaloir à cette expansion affective, serait un son dont la puissance aurait été portée à l'infini, dont l'expansion s'étendrait à l'infini et dont la durée serait illimitée. Un tel son équivaut à un univers infini.

Même si notre jeune artiste n'a jamais songé que l'infini seul pourrait l'apaiser, il constatera fort bien qu'aucun son réalisé par lui, ne le satisfera jamais complètement, quel que soit le jugement des autres.

Ce jeune musicien peut paraître inquiétant à plus d'un lecteur. Il l'était surtout par l'acuité avec laquelle il prenait conscience de cette exigence intérieure et par la primauté inconditionnelle qu'il lui accordait dans le déroulement de [36] sa vie. Bien que, à première vue, il paraisse s'agir d'une situation compliquée, il faut reconnaître que si, dans ce cas, on peut parler d'une norme interne, celle-ci représente un état élémentaire, je veux dire, peu déformé par la traduction en langage courant et peu différencié, on doit dire, très peu différencié au point de vue pensée, évolution intérieure.

Il n'en constitue pas moins un point de comparaison, une présence non équivoque que le sujet sent constamment à sa disposition et à propos duquel il a la certitude de ne pas pouvoir se tromper. Il faut bien le dire, lorsqu'on a l'attention attirée sur ce point, on se rend compte qu'il s'agit là d'une situation banale, évoquée régulièrement dans des conversations où le but à atteindre n'est pas la mise au point d'une pièce métallique ou un façonnage manuel quelconque, mais un moment de perfection.

Il est courant d'entendre un élève vous dire : « Mes parents ne comprennent pas pourquoi je veux abandonner le violon, alors que je leur explique que je sais, maintenant que j'ai déjà l'expérience, que je

ne m'atteindrai jamais moi-même, que je resterai toujours en dessous de mes exigences et que je ne pourrai jamais être content... »

- Mais puisque ton professeur te dit que tu fais des progrès formidables.

- C'est moi qui connais mes possibilités et pas lui. Moi, je sais que je ne me réaliserai pas dans ce domaine.

Si à ce moment de la conversation vous prenez la peine de demander au jeune homme ce qu'il entend par là, il vous explique, comme s'il s'agissait d'une chose qui va de soi, qu'on a chacun en soi sa propre mesure et qu'on se rend compte si on l'atteindra ou non...

C'est la raison pour laquelle nous avons fait certaines investigations nous permettant de nous rendre compte des proportions [37] dans lesquelles un tel problème est conscient pour la moyenne des hommes. On est étonné de constater qu'il s'agit là d'un fait d'expérience constant et essentiel. Nous nous y arrêterons plus loin, demandant pour le moment au lecteur de bien vouloir s'en souvenir.

Mais le langage de ce jeune homme, de ces artistes aux études, paraît se référer à des normes fort imprécises, fort détachées de la vie intérieure réfléchie. En fait, ce qu'il nous paraît devoir être retenu, c'est que le sujet cherche à atteindre un état d'adéquation à cette norme. Il ne semble nullement que le point à atteindre doive être précis ou strictement délimité, car le sujet est certain de le connaître, comme il est certain de savoir ce qu'est le bonheur, l'amour, la liberté, etc., la beauté, etc., ce qu'il veut atteindre et qu'il est certain de reconnaître s'il y parvenait, c'est l'adéquation à cet état. Aussi, ce qu'il recherche, n'est nullement la réalisation d'un équilibre extérieur à lui, une mise en balance, c'est l'état qu'il vivra quand il aura atteint son but.

Dans cette poursuite, il ne s'agit pas d'atteindre une chose extérieure à lui, mais de devenir lui-même cette adéquation, d'éprouver la félicité de se réaliser ainsi d'une manière absolue.

Il n'est donc pas nécessaire que cette norme interne soit exactement connue, probablement même serait-il nuisible qu'elle le fût puisque, connue, elle porterait en elle-même sa déception. Mais ce qu'elle doit être, c'est quelque chose à quoi le sujet doit parvenir pour se réaliser totalement. On ne peut donc songer à établir une liste fermée de ces normes, celles-ci comportant inévitablement un certain but, mais comportant aussi inévitablement le besoin, pour le sujet, de ne pouvoir se réaliser que dans l'adéquation à cette norme.

À ce propos, lisons la courte observation suivante :

[38]

Il s'agit d'un artiste cultivé, homosexuel, spécialisé dans le dessin et l'illustration. Mais, en dehors des commandes qu'il exécutait pour vivre, ses dessins privilégiés étaient toujours les mêmes : Il s'était spécialisé dans la représentation de jeunes garçons prépubères, affectant des poses nonchalantes, non agressivement érotiques, au point que beaucoup de ses dessins ornaient des salons de dignes ecclésiastiques. Les visages de ces jeunes gens étaient généralement inexpressifs, mais le dessin des hanches était extraordinairement soigné. Ces dessins étaient toujours les mêmes, d'une désespérante monotonie. Lorsque je le connus, cet artiste, depuis plus de vingt ans, s'efforçait de retrouver la courbe parfaite des hanches, courbe parfaite dont il conservait un souvenir émerveillé, auquel était liée sa première émotion sexuelle, éprouvée à l'âge de neuf ans, tandis qu'il passait la main sur les reins d'un compagnon de rencontre à la mer. Il savait, disait-il, que s'il réussissait un jour cette courbe, il serait l'égal de Léonard de Vinci. Cette émotion sexuelle, à neuf ans, il n'en parlait pas comme telle : cavait été, affirmait-il, l'émotion esthétique la plus parfaite qu'un être humain puisse éprouver et il s'efforçait de la recréer.

Ici également, il existe un élément sensoriel en jeu, une expérience élémentaire. Mais à l'image vécue de cette courbe tactile et motrice, est associé un élément de perfection et un acmé d'émotion qui persiste dans l'âme, à la fois comme souvenir et comme besoin de la ressusciter par une création nouvelle, liée à une poursuite indéfinie. La res-

semblance cherchée serait reconnue si, grâce à la perfection de la courbe, l'émotion esthétique parfaite était à nouveau éprouvée. En fait, cette émotion esthétique parfaite est irretrouvable, puisque irréalizable.

Ici, la personnalité de l'artiste est morbide, sans doute, mais nous touchons grâce à lui le problème des normes qui nous intéresse. Un facteur est isolé qui est à la fois mobile [39] d'action, centre d'intérêt et instrument de mesure. L'idée de perfection et la forme particulière sous laquelle elle existe dans le psychisme, nous montre qu'elle restera indéfiniment une aspiration et ne pourra jamais être assouvie. L'échec final est donc certain. Mais le sujet ne s'y arrête pas, ce qui le comble c'est de s'efforcer d'atteindre cette perfection. Cet effort constituait, pour l'artiste, un plaisir indiscutable, mais non pas strictement spirituel comme il l'affirmait, mais comme acheminement certain vers un état parfait. Il peignait de jeunes modèles nus, mais fort souvent, après la séance de dessin, il prenait avec eux un plaisir sexuel. En attendant l'arrivée des jeunes modèles, son besoin de dessiner était très intense et sa soif de perfection extrême : mais si l'émotion provoquait, ce qui arrivait facilement chez lui, un spasme sexuel plus ou moins spontané, l'aspiration à retrouver l'émotion esthétique parfaite disparaissait en même temps que le goût de dessiner. La détumescence brisait net tout le processus. La norme était toujours là, mais le besoin de la poursuivre, de s'y réaliser avait provisoirement disparu. L'envie de dessiner ne reparait qu'avec le retour du désir. Le besoin de perfection habitait l'âme de l'artiste mais s'était incarné dans un conditionnement très limité et ne se manifestait que dans certaines conditions organiques, voire hormonales, signant ainsi la base organo-psychique du problème vécu. La norme interne était toujours là, mais ne devenait exigeante qu'à certains moments.

Dans ce dernier cas, l'artiste avait socialement réussi, avait une clientèle assurée sinon une renommée prestigieuse ; mais vue par lui, sa réussite n'était nulle part. Le besoin de perfection et son objet existent d'une manière prévalente et clairement ressentie comme telle en l'âme du sujet, sous forme d'aspiration orientée vers un objet et un

geste, mais aspiration informulable, et inaccessible, quoique vécue comme précise et *sur le point d'être* atteinte. Dans la mesure [40] où le sujet se dérobaît à cette exigence et cette insatisfaction, se réfugiait, par périodes, derrière les vanités de sa réussite d'artiste, il se sentait vil et raté.

Dans ce cas, plus nettement encore que pour le son, cette norme n'est donc pas une donnée stable, une mesure étalon à laquelle l'œuvre doit ressembler. Cette norme s'identifie à une aspiration à créer, au moyen d'une courbe, une perfection qui réaliserait le prodige. Et le sujet reconnaît la perfection au fait que cet état à créer (vécu comme un état à retrouver), serait atteint, et réalisé par lui.

La norme intérieure existe, mais on saisit qu'il s'agit d'un état affectif qui, pour le sujet, *par le truchement de l'expression* consciente a pris une forme esthétique, motrice, visuelle, tactile, a pris une forme qui, en tant que forme exprimée est limitée. Et la tendance à la perfection, recherchée ici à première vue pour elle-même, constitue le moyen d'atteindre l'équilibre entre l'infini et le formulé, c'est-à-dire un équilibre impossible. Le sujet ne se rend d'ailleurs pas exactement compte que ce vers quoi il tend c'est *l'état qu'il vivra* en atteignant cette perfection, état qui est entrevu comme expression totale de soi, et qui ne durerait, s'il était possible, qu'un instant.

La notion d'échec doit donc être liée, avant tout, à l'image de soi, celle-ci étant considérée sous sa forme dynamique, besoin d'expansion, réalisation, liée à la poursuite d'un but, d'une fin, d'une adéquation.

[41]

C

Le problème de l'échec dans l'expérience de chacun méthodes - résultats

[Retour à la table des matières](#)

Les deux cas que nous venons d'examiner sont marqués d'un signe inquiétant. Il pourrait s'agir de pathologie. Je ne les ai donnés qu'en fonction de leur acuité et de leur caractère obsédant ; la question importante est de savoir si de tels problèmes peuvent se retrouver dans la psychologie courante, celle de l'homme de la rue, de l'homme moyen.

En vue d'élucider cette question, nous avons chargé quelques étudiants de se livrer à des investigations particulières, ce qu'ils ont fait dans une série de travaux de fin d'étude. Les conclusions auxquelles nous sommes arrivés, c'est que chez presque tout le monde, ce problème est conscient ; que pour un grand nombre il est vécu d'une manière intense et que c'est autour de lui que se déroulent des comportements importants dans l'évolution morale des êtres; que pour la plupart enfin, c'est une question cruciale.

Nous voyons cependant que si pour un très grand nombre de personnes, le jugement personnel, le recours à des normes internes qui les protègent contre le milieu, mais qui exigent souvent plus que le milieu, ne fait pas de doute et même relève de la psychologie quotidienne, nous ne sommes cependant pas éclairés sur la nature de ces normes, sur la manière dont la personne les connaît, sur l'idée qu'elle s'en fait.

Au contraire, ces normes paraissent assimilées au moi lui-même, au moi idéal disent certains, ce qui nous éclaire seulement sur le caractère d'authenticité absolue de ces normes, sur leur identification [42] du sujet, ce qui nous force à la considérer comme puissance af-

fective proche de l'instinct, proche des réactions neurovégétatives les plus profondes et d'origine probablement sous-corticale.

Dans le point A., nous donnons un résumé très succinct du livre de Francine Robaye. Dans le point B., nous soumettrons le résultat de nos investigations.

A. Niveau d'aspiration

[Retour à la table des matières](#)

Le problème que nous traitons n'a été que fort peu abordé dans les études de psychologie expérimentale.

Murray résume les études faites dans son ouvrage sur la personnalité. Très récemment Francine Robaye dans son travail : « Niveaux d'aspiration et d'expectation », reprend une vue d'ensemble. Je la résume succinctement :

Le terme niveau d'aspiration, « *Anspruchsniveau* », se rencontre la première fois en 1931, dans un article de Dembo. Plus tard vint la définition de Hoppe : *le niveau d'aspiration concerne les buts, les expectations, les revendications d'une personne concernant son accomplissement futur dans une tâche donnée.*

Cette définition trop générale fut abandonnée au profit de celle de Frank en 1935 : le niveau d'aspiration est le niveau qu'un sujet désire explicitement atteindre lorsqu'on le place devant une tâche qu'il a déjà effectuée et qui est susceptible d'apprentissage.

Cette définition, on s'en rend compte, limite le problème. Madame Robaye le dit et nous insistons davantage. Pratiquement cette définition s'en tient à un aspect de l'étude de la performance, présenté de manière à pouvoir être étudié statistiquement. La signification réelle de ces phénomènes quant à leur importance et leur place dans la personnalité [43] est laissée de côté, bien que naturellement, ces épreuves

puissent incontestablement servir à améliorer la description d'une personnalité.

De toutes manières, l'épreuve étant un test, épreuve artificielle, devant laquelle le sujet n'agit pas librement, mais face au témoin, présent ou possible, on apprécie des choses fort différentes et complexes ; car ici, il ne s'agit pas seulement d'une réponse, mais aussi *d'une attitude*.

Voici le type des épreuves proposées :

- I. Le sujet exécute une tâche susceptible d'apprentissage.
2. On demande au sujet ce qu'il espère obtenir pour le résultat suivant.

La différence de but est la différence entre le score obtenu pour le premier exercice et celui qui est prévu pour le second. Elle est positive si la prévision dépasse le résultat précédent.

3. Deuxième exercice : le sujet recommence dans les mêmes conditions.

La différence d'atteinte est la différence entre la prévision et le résultat obtenu.

Et ainsi on continue.

On peut alors calculer :

- a. La différence de but moyenne.
- b. Le nombre des fluctuations du niveau et le sens de ces fluctuations.

Un exemple de résultats : Festinger a noté qu'après l'atteinte du but, celui-ci était haussé chez 51% des sujets; restait stationnaire dans 41% et baissait dans 8%.

Après un échec dans l'atteinte du but, 7% des sujets haussaient encore leur niveau ; 29% le maintenaient, mais [44] 64% l'abaissaient. Jucknat estime que ces résultats reflètent la force avec laquelle le sujet ressent le succès ou l'échec.

Le caractère sommaire de cette explication nous dit pourquoi les psychologues cultivent peu ces problèmes. Bref, passant en revue l'ensemble des travaux publiés dans ce domaine, Francine Robaye s'en déclare assez peu satisfaite. À juste titre.

Elle introduit une notion nouvelle : le niveau d'expectation.

Elle considère pour des raisons qu'elle avance et qui nous ont paru légitimes, que la différence de but n'est pas une bonne mesure du niveau d'aspiration.

Elle appelle la différence de but, le niveau d'expectation, c'est-à-dire le but que le sujet s'attend à atteindre.

Toutefois, elle conserve le *niveau d'aspiration* : il s'agit d'une activité ou un secteur d'activité où le sujet est réellement engagé. Ainsi, on parlera du niveau d'aspiration professionnel, social, ou intellectuel et on parlera de niveau d'expectation quand il entreprend une tâche particulière donnée (si je comprends bien, non habituelle, non encore classée dans ses engagements).

Différences discrètes, peu nettes, discutables sans doute, mais qui se comprennent si on cite cette phrase de l'auteur : * Selon que l'individu sera plus ou moins orienté vers le moi ou au contraire orienté vers la tâche, les facteurs de personnalité et les informations objectives détermineront sa réponse. »

L'auteur que je viens de citer s'en tient à cette distinction laquelle présente un intérêt manifeste. C'est-à-dire que, selon que le sujet est orienté vers le moi ou vers la tâche, ses réponses seront différentes.

Pour elle, être orienté vers le moi est plus ou moins névrotique, être orienté vers la tâche est plus normal (plus social). [45] Mais retenons que les réponses seront différentes, c'est-à-dire que les *normes* seront différentes.

L'auteur en arrive implicitement à accepter l'existence de normes internes, qu'il lui est loisible, par sa formation, de considérer comme névrotiques, mais ces normes, selon nous, sont précisément celles qui conditionnent la notion d'échec. Le sujet peut arriver à ne pas s'en apercevoir en s'orientant vers la *tâche*, (vers le jugement social), il n'obtient la paix qu'en s'aveuglant dans une direction précise, qu'en renonçant à se confronter avec la fonction irréductible dont nous avons parlé.

Il n'existe évidemment pas deux catégories de gens, ceux qui sont orientés vers le Moi ou ceux qui sont orientés vers la tâche, bien que naturellement l'importance de ces deux attitudes peut varier, non seulement d'un sujet à l'autre, mais aussi, pour le même sujet, d'une époque à l'autre, et même, au même moment, pour des objets différents.

Nous cesserons de suivre ici les exposés de Madame Francine Robaye. Nous nous sommes réjouis de son travail et de voir que, grâce à elle, de tels facteurs pourraient bien, un jour ou l'autre, faire partie de l'examen psychologique.

Les recherches auxquelles nous nous sommes livrés autour du thème que nous abordons dans ce livre, sont assez différentes.

Nous ne devons pas reprendre les données sur lesquelles nous nous sommes basés : elles ont été exposées. Ces recherches devraient nous amener à savoir si dans l'expérience libre de chacun, ce facteur échec joue un rôle suffisamment important pour que le sujet y ait songé et se soit trouvé dans l'occasion d'y réagir. En d'autres termes, si cette notion d'échec est un problème d'existence, un problème essentiel, et devant lequel la moyenne des êtres humains adopte une attitude où recherche une solution. Il [46] faut en effet que ce problème, s'il est réel, ne soit pas seulement accessible à quelques-uns, mais fasse pratiquement partie de l'expérience de tous.

B. Investigations directes sur l'expérience consciente

I. Le procédé d'investigation. Le questionnaire

[Retour à la table des matières](#)

En vue de nous livrer à quelques investigations, nous avons utilisé une méthode que nous allons décrire ci-dessous. Il s'agit d'un questionnaire, mais d'un questionnaire un peu particulier, en ce sens que le sujet ne doit pas répondre par des mots, ne doit pas traduire sa réponse en formules intellectualisées. Le type de réponse demandée peut être comparé à cette question-ci :

- *Quel est l'animal le plus grand ? Un éléphant ; un chien ; une fourmi.*

En guise de réponse, le sujet doit simplement tirer une ligne, la plus longue pour l'animal le plus grand. C'est le type de réponse de l'enfant qui montre avec ses bras plus ou moins ouverts l'ordre de grandeur des choses. Mais l'enfant se sert de cette technique non seulement pour les grandeurs physiques, mais aussi pour les grandeurs affectives : « Je t'aime comme ça, (bras tout grands ouverts) ou comme ça (entre le pouce et l'index). » Réponse grossière, approximative s'il en est mais probablement aussi fidèle qu'une expression verbale, moins compromettante aussi.

Remarquons : on ne peut répondre à cette question éléphant, chien, fourmi que si on connaît les animaux en question, que si, dans le souvenir, les questions peuvent fournir objets à comparaisons, que si, par conséquent y répondre ait un sens.

[47]

Les feuilles sont disposées de manière que, entre le commencement de la ligne et le bord de la page, il reste un espace de 10 centimètres pour tirer la ligne, ce qui éventuellement permettrait de calculer.

Le questionnaire comporte neuf questions, moins parfaites les unes que les autres mais auxquelles nous nous sommes arrêtés après divers tâtonnements. Notre but n'est nullement d'obtenir des indications de grandeur en réponses aux différentes interrogations, mais de comparer, de capter un sens général des réponses, assez différent de ce que le sujet peut en savoir ou en prévoir, rien que d'avoir le questionnaire en mains pendant quelques instants. Le sujet répond à moins de questions qu'il ne le croit, mais il répond aussi à autre chose que ce à quoi il imagine répondre.

Voici ce questionnaire :

Vous avez déjà une période de vie derrière vous. On vous demande de répondre aux quelques questions qui suivent, non pas par des phrases, mais en traçant des lignes plus ou moins longues d'après l'importance qu'on donne à la réponse. Il faut savoir également que toutes ces questions posées n'ont pas nécessairement une signification pour vous et on vous prie de ne pas répondre aux questions que vous comprenez mal ou qui vous paraissent dépourvues de sens. Le but de ce questionnaire n'est pas de découvrir l'aspect intime de votre personnalité mais de nous rendre compte de la manière dont le passé apparaît aux gens qui l'ont vécu.

Voici un exemple qui vous indiquera ce qui est voulu. Quel est l'animal le plus grand ?

Un éléphant _____

Un chien _____

Une fourmi _____

[48]

1re question

Ce qui occupe le plus de place dans vos souvenirs;

Ce que vous avez raté O _____

Ce que vous avez réussi O _____

2e question

Dans ce que vous avez raté, qu'est-ce qui occupe le plus de place :

a. ce que vous avez raté du fait de vous-même O _____

b. du fait des autres O _____

c. du fait de la malchance O _____

3e question

De ce que vous avez réussi, qu'est-ce qui occupe le plus de place :

a. ce que vous avez réussi par vous-même O _____

b. ou du fait des autres O _____

c. ou du fait de la chance O _____

4e question

Parmi les choses ratées, quelle part estimez-vous la plus grande :

a. de celles qu'il est regrettable d'avoir ratées O _____

[49]

b. de celles qu'il est heureux que vous ayez ratées O _____

5^e question

Parmi les choses réussies quelle est la part la plus grande :

- a. de celles qu'il est heureux de les avoir réussies _____
- b. de celles qu'il eût mieux valu ne pas réussir _____

6^e question

Parmi les choses ratées, quelle est la part la plus grande :

- a. de celles que vous vous attendiez à réussir _____
- b. de celles que vous vous attendiez à rater _____

7^e question

Parmi les choses ratées et pour qui vous aviez fait de grands efforts, quelle est la part la plus grande :

- a. de celles que vous désiriez ardemment réussir _____
- b. de celles que vous faisiez contre votre goût _____

8^e question

Parmi les choses de votre vie quelle est la part la plus grande :

[50]

- a. de celles que vous avez ratées en le désirant _____
- b. de celles que vous avez réussies involontairement _____

9^e question

Parmi les choses ratées quelle part faites-vous :

- a. à ce que vous considérez comme échec à vos propres yeux O ___
- b. à ce que vous considérez comme échec aux yeux des autres O ___

Questions subsidiaires que le sujet ne lit qu'après avoir répondu aux autres.

- I. À quoi avez-vous pensé en répondant ?
2. Avez-vous déjà pensé à ces questions ?
3. Vous considérez-vous plutôt optimiste, plutôt pessimiste ?

Chacune de ces questions avait un but précis, ou plus exactement répondait à un problème précis. Les termes en avaient été longuement discutés, en avaient été modifiés après essai ; mais nous pensons que ces discussions ne peuvent intéresser le lecteur.

Le premier travail que nous analysons est celui de Mademoiselle Jeanine Delvaux qui rechercha les résultats qu'on pouvait obtenir en comparant les réponses de névrosés et de normaux. Elle étudia trois groupes : un groupe de vingt névrosés et un groupe témoin de quarante adultes normaux répartis en deux groupes, vingt sujets de 18 à 30 ans et vingt [51] de 30 à 55 ans. Le nombre de sujets est donc restreint ; mais le sens des réponses est net et d'autres travaux avaient porté sur des chiffres beaucoup plus élevés.

Dans ce que nous donnons ici du travail de Melle Delvaux, nous ne parlerons que des deux groupes normaux : (18 à 30) = A¹ et (30 à 55) = A².

Présentation du questionnaire

Le questionnaire a été présenté aux sujets individuellement, soit à la suite des tests intellectuels et projectifs (Terman et T.A.T.) soit, et de toute façon, après qu'un contact préliminaire ait été établi avec le malade afin de le mettre en confiance et qu'il n'ait pas l'attention exagérément attirée sur l'importance particulière de l'épreuve.

Dépouillement des réponses

Il a été tenu compte, dans les résultats quantitatifs, principalement de la grandeur relative des lignes l'une par rapport à l'autre, à l'intérieur de chaque question et pour chaque sujet.

Pour l'évaluation qualitative de l'importance à accorder à ces lignes, nous nous sommes principalement basés sur les commentaires donnés par les sujets pour expliciter et justifier leurs réponses.

Nous ne donnerons ici que la partie qui peut nous intéresser, négligeant l'aspect mesure et purement technique.

II. Étude d'une partie des résultats

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'étudierons pas ici *séparément*, les constatations à faire à propos de chaque groupe. Nous les donnerons au sujet des deux groupes pris ensemble.

[52]

Ensuite, nous donnerons les résultats de la comparaison entre les deux, telle qu'elle découle de l'étude détaillée du travail, étude dont nous demandons au lecteur de supposer qu'elle a été faite honnête-

ment, mais dont la reproduction en ces pages alourdirait exagérément le volume.

a) Les groupes

[Retour à la table des matières](#)

Le groupe A¹ comptait 20 sujets entre 18 et 30 ans : une assistante sociale de 23 ans ; deux infirmières de 22 ans ; une licenciée en éducation physique de 21 ans ; une secrétaire de 23 ans ; une étudiante de 26 ans ; une régente littéraire de 24 ans ; six étudiantes de 22 ans ; une licenciée en histoire de 25 ans ; un étudiant de 23 ans ; trois étudiantes de 21 ans ; une étudiante de 18 ans ; une étudiante de 19 ans.

Le groupe A² comptait 20 sujets de 30 à 55 ans : une infirmière de 33 ans, mariée, avec un enfant ; un pharmacien de 31 ans, célibataire ; un magistrat de 33 ans, célibataire ; une personne sans profession de 30 ans, mariée, avec 2 enfants ; un industriel de 55 ans, veuf, avec 4 enfants ; une personne sans profession de 54 ans, veuve, avec 4 enfants ; un médecin de 31 ans, marié, avec 2 enfants ; un ingénieur de 52 ans, marié, avec 1 enfant ; une personne sans profession de 49 ans, mariée, avec 1 enfant ; un ingénieur de 50 ans, veuf, avec 2 enfants ; une puéricultrice de 30 ans, célibataire ; une dirigeante de mouvements de jeunesse de 35 ans, célibataire ; une assistante sociale de 41 ans, célibataire ; une assistante sociale de 52 ans, célibataire ; une assistante sociale de 39 ans, célibataire ; un ingénieur de 46 ans, marié, avec 3 enfants ; une personne sans profession de 47 ans, mariée, avec 2 enfants ; une personne sans profession de 48 ans, mariée, avec 2 enfants ; une personne sans profession de [53] 44 ans, mariée, avec 7 enfants ; une personne sans profession de 40 ans, veuve, avec 3 enfants.

Attitude générale du groupe A¹ vis-à-vis du questionnaire.

En ce qui concerne *l'importance des faits envisagés*, la plupart des sujets semblent avoir porté un jugement d'une certaine profondeur, en se basant sur des engagements considérés comme importants (17 fois).

Deux sujets semblent avoir considéré de plus, des éléments de leur vie profonde ne correspondant pas nécessairement à un engagement extérieur.

La grande majorité des sujets semble avoir *déjà porté un jugement* sur ces questions en général, soit qu'elles aient déjà fait l'objet de leurs réflexions (10 fois), soit qu'ils en aient été préoccupés de façon plus marquée (9 fois).

Onze parmi les sujets s'orientent plutôt vers l'optimisme, 9 seulement vers le pessimisme, celui-ci n'étant d'ailleurs pas toujours constant.

Dans l'ensemble, le pessimisme prend un certain nombre de fois une allure plus ou moins anxieuse (4 fois), l'optimisme une allure moins spontanée et correspond à « une réaction » (6 fois).

Attitude générale du groupe A² vis-à-vis du questionnaire.

En ce qui concerne l'importance des faits envisagés par les sujets dans leur réponse, tous semblent avoir porté un jugement d'une certaine profondeur, en se basant sur des engagements considérés comme importants, notamment ceux de la vie professionnelle, familiale et sentimentale.

La grande majorité des sujets semble avoir déjà porté un jugement sur ces questions en général soit qu'elles aient déjà fait l'objet de leurs réflexions (12 fois), soit qu'ils en aient été préoccupés de façon plus marquée (7 fois).

La plupart des sujets (17 sur 20), s'orientent plutôt vers [54] *l'optimisme*, contre 3 seulement vers un certain pessimisme, lequel n'est d'ailleurs pas toujours constant ni général.

Dans l'ensemble, l'optimisme que disent connaître les sujets prend d'ailleurs un certain nombre de fois une forme moins spontanée (18 fois) et se présente plutôt comme une réaction contre des éléments d'échecs vécus ou craints et contre un pessimisme d'allure parfois plus ou moins anxieuse (4 fois).

b) Constatations d'ensemble concernant le groupe de sujets normaux (A 1 et A 2)

[Retour à la table des matières](#)

45 sujets de 18 à 55 ans, soit les 20 sujets du groupe A¹; les 20 sujets du groupe A²; les 5 sujets dont les réponses ont été étudiées à part.

I. Résumé des principales données quantitatives obtenues sur l'ensemble des sujets normaux.

Nous résumons ici les principales données numériques obtenues sur l'ensemble des sujets normaux des deux groupes auxquels sont adjoints les 5 sujets dont il n'a pas été possible de tenir compte dans l'étude comparative.

Sur les 45 sujets :

1re question

- 18 accordent le plus de place à ce qu'ils ont raté (2/5 du groupe)
- 25 à ce qu'ils ont réussi (près de 3/5).

- 2 font une part égale aux souvenirs d'échecs et de réussites.
- 42 accordent de l'importance aux deux éléments de la réponse, 3 seulement, à ce qu'ils ont réussi.

[55]

3 seulement à ce qu'ils ont réussi.

Tous ont répondu à cette question.

2e question

- 34 accordent le plus de place à *ce qu'ils ont raté du fait d'eux-mêmes* (3/4 du groupe).
- 4 à ce qu'ils ont raté du fait des autres (I sur II environ).
- 6 à ce qu'ils ont raté du fait de la malchance (1 sur 7 environ).
- 1 sujet accorde une part égale aux 2 premiers éléments.
- 29 ont accordé une certaine importance aux 3 facteurs (2/3).
- 13 n'ont accordé aucune part à la malchance.
- 5 n'ont accordé aucune part aux autres.
- 2 n'ont accordé aucune part à soi-même.

Tous ont répondu à cette question.

3e question

- 33 accordent le plus de place à *ce qu'ils ont réussi du fait d'eux-mêmes* (3/4 du groupe).
- 3 à ce qu'ils ont réussi du fait des autres.
- 2 à ce qu'ils ont réussi du fait de la chance.
- 7 sujets font une part égale aux deux premiers éléments au moins.
- 35 ont accordé une certaine importance aux 3 facteurs.

- 7 n'ont accordé aucune part à la chance.
- 2 n'ont accordé aucune part aux autres.
- 1 n'a accordé aucune part à soi-même.

Tous ont répondu à cette question.

4e question

- 28 accordent le plus de place à *ce qu'il est regrettable d'avoir raté* (3/5 du groupe).

[56]

- 13 à ce qu'il est heureux d'avoir raté (près d'1/3 du groupe) - 2 attribuent la même importance aux deux éléments.
- 2 ne répondent pas à cette question.
- 32 ont vu une certaine part d'échecs « regrettables » et une autre d'échecs « heureux ».
- 9 n'ont vu que des échecs regrettables (1/5 du groupe).
- 2 n'ont accordé d'importance qu'aux échecs heureux.
- 2 n'ont accordé d'importance à aucun des deux éléments.

5e question

- 41 accordent le plus de place à *ce qu'il est heureux d'avoir réussi* (8/9).
- 4 à ce qu'il eut mieux valu ne pas réussir.
- 25 ont vu une part de réussites « heureuses » et une autre de réussites « regrettables ».
- 20 n'ont pas vu de choses qu'il eût mieux valu ne pas réussir.

Tous ont répondu à cette question.

6e question

- 28 accordent le plus de place, parmi les choses ratées, à *ce qu'ils s'attendaient à réussir* (3/5 du groupe).
- 12 à ce qu'ils s'attendaient à rater.
- 2 font une part égale aux choses qu'ils s'attendaient à réussir, et à celles qu'ils s'attendaient à rater.
- 3 sujets ne répondent pas à cette question.
- On note en outre que 32 sujets disent s'attendre à *réussir en général* (plus des 2/3 du groupe).

7e question

- 34 accordent le plus de place, parmi les choses ratées malgré de grands efforts, à *ce qu'ils désiraient ardemment réussir* (3/4).
- [57]
- 5 à ce qu'ils faisaient contre leur goût.
 - 2 sujets font une part égale aux deux genres de choses.
 - 4 ne répondent pas à cette question.

8e question

- 32 accordent le plus de place à *ce qu'ils ont réussi involontairement* (près des 3/4 du groupe).
- 3 à ce qu'ils ont raté en le désirant.
- 9 n'ont pas répondu à cette question (1/5 du groupe).
- II sujets ont indiqué la *possibilité de rater en le désirant* (1/4).
- 35 celle de réussir involontairement.

9e question

- 33 font la plus grande part à ce qui est échec à leurs propres yeux (3/4 du groupe).
- 10 à ce qui est échec aux yeux des autres (1/5).
- 2 font une part égale aux deux sortes d'échecs.
- 6 sujets n'ont fait de part qu'à ce qui est échec à leurs propres yeux (1/9).
- 39 ont fait une certaine part à ce qui est échec aux yeux des autres, dont un seul sans faire de part à l'échec à ses yeux.

Tous ont répondu à cette question.

Questions Subsidiaries

1. 44 ont pensé en répondant à des faits importants pour eux.
2. 43 disent avoir déjà pensé à ces problèmes dont 18 en ont été plus particulièrement préoccupés (2/5).
3. 30 s'estiment optimistes (2/3).

[58]

2. Synthèse des principaux traits caractéristiques du groupe des sujets normaux

1re question

Il ne semble pas possible de distinguer pour cette question, ce qui est la perception par le sujet de ses échecs et de ses réussites, l'estimation qu'il peut en faire et le souvenir qu'il peut en garder. On note, en effet, qu'il peut envisager spontanément ici, soit certains engagements dont les résultats lui ont été objectivement signifiés (socialement par

exemple), soit des choses pour lesquelles il est davantage maître de son appréciation.

Dans l'ensemble, les réponses obtenues indiquent que :

a. *Si l'échec prend plus de relief* dans l'ensemble des souvenirs pour un certain nombre de sujets (18 fois), c'est à cause

- des réactions affectives auxquelles il donne lieu (5 fois).
- d'une tension qu'il crée à l'intérieur de l'esprit du sujet, comme éléments à éviter (5 fois).
- d'un caractère non conforme à l'opinion que le sujet a de lui et de l'écart qu'il constitue par rapport au moi idéal à (3 fois).
- de l'extension que le sujet donne à ce relief de l'échec sur l'ensemble de ses réalisations, dans une vue qui correspond davantage à un bilan à fois).

Parfois, ce relief est, pour une certaine part, en relation avec :

- une conception que le sujet a de lui-même comme pessimiste (8 fois seulement).
- l'estimation d'un résultat à obtenir
- dans le sens de l'échec (5 fois)
- dans le sens du doute à (3 fois).

[59]

- avec au contraire, une attente de la réussite en général, ce qui peut l'expliquer d'ailleurs (10 fois).

b. *Si la réussite prend plus de relief* dans l'ensemble de leurs souvenirs (25 fois), c'est à cause :

- de l'atténuation et de l'oubli des impressions désagréables d'échec (9 fois, plus 3 fois où l'oubli est perçu comme dépendant de la volonté du sujet).
- d'un relief pris spécialement par la réussite elle-même.
- en importance quantitative.
- en valeur qualitative (6 fois), en raison de l'importance de l'engagement du sujet (1 fois) ou du besoin qu'il semble en éprouver à (3 fois).
- de la contagion de l'impression satisfaisante des derniers éléments vécus à un ensemble plus large (2 fois).

Plus souvent ce relief est en relation :

- avec une attitude du sujet qu'il conçoit lui-même comme optimiste (16 fois).
- avec l'estimation du résultat à obtenir dans le sens de la réussite (20 fois).
- avec au contraire, une certaine préparation à l'échec, ce qui peut l'expliquer d'ailleurs (5 fois ; ce relief semble en effet correspondre à un besoin de la réussite, 3 fois). Si à côté de la réussite, l'échec à encore un certain relief, mais secondaire, c'est en raison d'un intérêt des sujets pour des éléments à surmonter (4 fois).

2e question

Dans l'ensemble des résultats, il semble que la façon de concevoir la responsabilité de l'échec dépende surtout des tendances de la personnalité des sujets.

La plupart des réponses obtenues indiquent que :

[60]

a. *Si la malchance* joue un rôle pour un certain nombre de sujets (32 fois),

- elle est assimilée avec tous les facteurs indépendants des personnes (26 fois).
- avec le hasard et les circonstances notamment.
- avec les facteurs physiques influençant globalement leur sort (maladie, mort, 5 fois).
- elle est sous la dépendance de la volonté (1 fois).

b. *Si les autres* jouent un rôle dans l'échec pour un grand nombre de sujets (40 fois).

- ils ne voient que rarement chez autrui la possibilité d'une intention délibérée (7 fois).
- mais plutôt une absence de collaboration (8 fois).
- ou l'influence d'une action qui n'est pas dirigée expressément contre eux.

c. Si le sentiment de responsabilité personnelle apparaît nettement et fréquemment marqué (43 fois), il ne se représente spontanément qu'une fois sous la forme d'un sentiment de culpabilité (remords).

On trouve confirmation de tout ceci dans le fait que, dans les cas où le sujet s'attend à rater, il ne met le plus souvent en cause que lui-même, plus rarement les circonstances (5 fois), jamais les autres.

3e question

En ce qui concerne la façon de concevoir les facteurs de la réussite, la part attribuée aux facteurs personnels apparaît dans l'ensemble des réponses nettement plus importante.

On trouve confirmation de ceci dans le fait qu'un certain nombre de sujets n'envisagent pas la possibilité de réussites « involontaires » (10 fois).

[61]

Si la *chance* joue un rôle pour un certain nombre de sujets (38 fois),

- elle est assimilée le plus souvent avec des facteurs favorables (28 fois) (hasard et circonstances), parfois avec des éléments d'ordre supérieur (Providence, 4 fois)
- elle est influencée par des facteurs personnels (6 fois).

On note aussi que les sujets qui font la plus grande part aux facteurs personnels dans la réussite sont aussi presque toujours ceux qui lui font la plus grande part dans l'échec (30 fois sur 33)

4e question

Pour ce qui est de la façon d'envisager l'échec, de lui attribuer un certain sens et éventuellement une certaine utilité, pour ce qui est donc de la possibilité de le dépasser, nous constatons dans l'ensemble des sujets normaux, une aptitude assez marquée à ne pas s'accrocher à l'aspect échec de certains éléments de leur vie.

Dans l'ensemble des réponses, nous constatons cette possibilité de *retirer un élément positif de l'échec*.

Si le fait d'avoir raté est considéré comme heureux par un certain nombre de sujets (30 fois), c'est :

- le plus souvent, parce que certains échecs reçoivent un sens différent à la lumière des événements qui les suivent (20 fois).
- moins souvent, parce que le sujet lui-même est capable, de façon plus large, de donner un sens positif à l'échec, d'en tirer parti pour son évolution ultérieure et sa formation (10 fois).

Le refus d'envisager l'échec ne se manifeste qu'une fois sur les deux sujets qui n'ont pas répondu à cette question.

[62]

5e question

Quant à la façon de considérer la réussite, il ressort de l'ensemble des réponses que l'habitude la plus naturelle et la plus spontanée est de lui donner une valeur positive. C'est celle, en tout cas, qui apparaît la

première tandis que le fait de regretter ou de minimiser la valeur de la réussite ne se présente qu'après un certain temps et d'ailleurs plus souvent chez les sujets plus âgés.

S'il se présente que le sujet trouve *qu'il eût mieux valu ne pas réussir* (20 fois), c'est en effet toujours « après » qu'il le découvre, à cause des conséquences (11 fois), ou à cause d'un changement de point de vue (7 fois)

6e question

Parmi les facteurs mis en lumière par cette question, il faut distinguer, semble-t-il, ce qui est, chez le sujet, la préparation à l'échec, et ce qui est le relief pris par certains échecs non prévus.

Dans l'ensemble des réponses, il apparaît en effet que :

- Pour les sujets qui indiquent parmi les choses ratées la plus grande part de choses qu'ils *s'attendaient à réussir* (28 fois), l'estimation du résultat à obtenir est aussi, de façon générale, dans le sens de la réussite pour la plupart d'entre eux (24 fois).

Il semble donc que dans ces cas-là, la réponse souligne *le relief que prend l'échec aux yeux du sujet qui ne s'y attend pas*.

- Pour les sujets qui indiquent parmi les choses ratées la plus grande part des choses qu'ils *s'attendaient à rater* (12 fois), l'estimation du résultat à obtenir n'est pas, de façon générale dans le sens de l'échec, notamment :

- pour la moitié d'entre eux qui le prévoient seulement dans certains cas (6 fois).

[63]

- pour les autres bien, du moins pour certaines choses (6 fois).

Ce n'est donc que pour ces derniers qu'il faut parler *d'une certaine préparation à l'échec*.

Pour les premiers, il s'agit plutôt d'une *corrélation particulière* entre l'estimation du résultat à prévoir et celle du résultat obtenu.

- Pour ce qui est de la relation entre *l'estimation du résultat à attendre, le relief du résultat obtenu et la personnalité* du sujet :

I. Dans l'ensemble des sujets qui *s'attendent à réussir en général* (32 fois), on retrouve

- la dominance du souvenir de la réussite (20 fois), de l'échec 10 fois.
- l'optimisme (27 fois)

2. Dans l'ensemble des sujets qui *s'attendent à rater en général*, (6 fois), on retrouve :

- la dominance du souvenir de l'échec (4 fois), de la réussite (2 fois), (correspondant à un besoin, 1 fois).
- le pessimisme 3 fois plus nettement, 2 fois moins; l'optimisme, 1 seule fois.

On note l'influence des premières expériences d'échec exprimée une fois.

3. Dans l'ensemble des sujets qui ne se prononcent nettement dans aucun sens (7 fois), on retrouve :

- la dominance du souvenir de l'échec (4 fois), de la réussite (3 fois) (correspondant à un besoin, 2 fois).
- le pessimisme, 3 fois plus nettement, 3 fois moins, l'optimisme, une seule fois.

[64]

7e question

Parmi les facteurs mis en lumière par cette question, il semble qu'il faut faire la part de ce qui est, chez le sujet, la possibilité d'engagement de soi dans ce qu'il fait contre son goût, et de ce qui est le relief pris par l'échec pour toutes les actions dans lesquelles il est très fortement engagé.

On constate en effet dans l'ensemble des réponses que :

- si un certain nombre de sujets accordent la plus grande part parmi les choses ratées, malgré de grands efforts, à *ce qu'ils désiraient ardemment* réussir (34 fois), c'est moins souvent parce qu'ils ne s'engagent à fond que dans ce qu'ils désirent réussir, et ne font en général pas d'efforts pour ce qui est contre leur goût (13 fois) que parce que s'il y a échec dans ce cas, il est *mis en relief* par la valeur personnelle que le sujet attribuait à la réussite (24 fois).
- si par contre, un nombre beaucoup moindre de sujets accordent la plus grande part, parmi les choses ratées, à ce qu'ils faisaient *contre leur goût*, c'est toujours parce qu'ils les ont ratées plus souvent ou plus facilement, n'y étant que peu engagés (5 fois).

8e question

En ce qui concerne le problème qui est envisagé par cette question, qui est celui du consentement conscient à l'échec, il apparaît de façon très nette que :

- si les sujets sont *conscients d'avoir raté en le désirant* (11 fois), ce n'est jamais à l'échec subjectif qu'ils pensent avoir consenti, mais à l'échec social, ne ratant que des choses qui ne leur tenaient pas à cœur, ou qu'il leur paraissait préférable de rater.

[65]

9e question

De l'ensemble des réponses, il ressort nettement que le sentiment d'échec entre de toute façon en ligne de compte dans le jugement des sujets à propos de l'échec, et le plus souvent en premier lieu (32 fois).

- *Si le jugement social d'échec* prend plus d'importance pour un certain nombre de sujets (9 fois) c'est à cause :

- de l'importance et des conséquences qu'il peut avoir dans certains domaines (6 fois).
- de l'atteinte qu'il porte également à l'amour-propre (2 fois).
- du fait que les échecs aux yeux des autres sont seuls irréductibles, les autres pouvant être dépassés ou intégrés dans un plan plus large (2 fois).

On note que, malgré tout, la plupart des sujets en tiennent compte et que ce jugement social les influence dans une certaine part (31 fois).

- *si le jugement personnel d'échec* a le plus d'importance pour un grand nombre (33 fois) c'est à cause :
- du fait qu'il semble être le seul réellement valable (20 fois) et qui touche le sujet (7 fois).
- de l'atteinte plus profonde qu'il porte au sujet dans la conception qu'il a de lui (exprimé plus nettement, 5 fois),

Dans l'ensemble, on note d'ailleurs que :

- la possibilité d'une non-coïncidence entre impression subjective et jugement social est exprimée (28 fois).
- la référence à des éléments strictement personnels et intérieurs est indiquée 13 fois, à une exigence personnelle plus grande que celles imposées par les normes sociales, 7 fois.

[66]

Questions Subsidiaries

En ce qui concerne *l'attitude générale vis-à-vis de ces questions*

- pratiquement tous les sujets semblent avoir déjà réfléchi à ces problèmes, certains ont été plus spécialement préoccupés (18 fois).

- tous ont basé leur jugement sur des engagements considérés comme importants, certains ont envisagé aussi les éléments de leur vie profonde ne correspondant pas nécessairement à un engagement extérieur (3 fois).
- l'attitude la plus fréquemment rencontrée est une *attitude optimiste* (30 fois)
 - elle va souvent de pair avec le souvenir de la réussite (18 fois), plus souvent encore avec l'attente du succès (27 fois).
 - elle se présente le plus souvent selon 2 modes caractéristiques :
 - a. Soit une attitude plus spontanée de *confiance dans la vie* (19 fois), qui, presque toujours, va de pair avec le souvenir de la réussite (16 fois), l'attente du succès (17 fois).
 - b. Soit une *attitude plus active* qui tient davantage compte des échecs et cherche à les dépasser (11 fois), qui va de pair, presque toujours, avec le souvenir de l'échec (9 fois).
- on trouve peu souvent un pessimisme net (6 fois), qui va de pair
 - avec le souvenir de l'échec (5 fois).
 - avec une certaine préparation à l'échec (3 fois) ou du moins l'absence de préparation nette au succès (3 fois).

[67]

3. Comparaison entre les deux groupes

a. Confrontation des deux groupes pour les différentes questions.

Ire question

- *Quantitativement*, on ne constate pas de différences marquantes entre les deux groupes.

- Nous trouvons en effet, dans le premier groupe (A1) 13 sujets qui accordent plus de part à ce qu'ils ont réussi, II dans le second (A2).

- Nous constatons dans les 2 groupes un même nombre de sujets qui accordent plus de part à ce qu'ils ont raté (7).

- *Qualitativement*, on ne remarque pas non plus de différence très marquée dans la façon dont les sujets justifient leur réponse. On pourrait penser, à première vue, que chez les sujets plus jeunes, on atteint davantage par cette question « une façon de voir » une série de faits en nombre d'ailleurs restreint, tandis que les gens plus âgés auront davantage tendance à faire ici une sorte de bilan des faits « objectifs » plus nombreux devant lesquels ils sont en présence.

- On constate, en fait, dans les deux groupes, un nombre très proche de sujets qui font appel ici, non à une somme de faits qualifiés socialement d'échecs ou de réussites, mais à l'importance subjective que prend à leurs yeux le fait de la réussite ou celui de l'échec. On trouve en effet, dans les deux groupes, tant pour ceux qui accordent la plus grande part à ce qui est réussi, que pour ceux qui accordent la

plus grande part à ce qui est raté, un nombre très proche de sujets qui soulignent que le relief que prennent ces souvenirs à leurs yeux est « qualitatif » et non « quantitatif ».

Il semble donc bien que, tant chez les sujets plus jeunes que chez les plus âgés, c'est davantage une attitude psychologique intérieure que l'on touche ici, plutôt qu'un bilan social [68] et extérieur, du moins pour la plus grande part des sujets.

On pourrait d'ailleurs trouver confirmation de ceci dans le fait qui sera mis en lumière plus loin, que le critère subjectif apparaît le plus important chez le même nombre de sujets des deux groupes.

2e question

- *Quantitativement*, les résultats obtenus dans les deux groupes sont très proches.

- Nous trouverons dans le groupe A1, 16 sujets qui accordent plus de place à ce qu'ils ont raté du fait d'eux-mêmes, 14 dans A2.
- Nous constatons dans les deux groupes, un même nombre de sujets qui accordent la plus grande part à ce qui est raté du fait des autres (2).
- Nous trouvons 2 sujets dans le groupe A 1, contre 3 dans le groupe A 2, qui accordent la plus grande part à la malchance.

- *Qualitativement*, on ne note pas non plus de différence appréciable.

Il semble notamment que le facteur âge n'intervient pas dans la façon de considérer dans l'échec la responsabilité personnelle par rapport à celle d'autrui, et que le facteur personnalité joue probablement

ici beaucoup plus, de même que dans la façon de considérer le rôle d'autrui comme intentionnel ou non.

- On note toutefois que dans la *façon* dont les sujets plus âgés définissent ce qui est la malchance, on voit apparaître chez certains, une conception plus large, c'est-à-dire moins « fragmentaire », qui englobe sous ce vocable une seule part, déterminée par le sort, de facteurs extérieurs défavorables à la réussite.

Cette part semble le plus souvent d'ailleurs coïncider [69] avec des facteurs physiques (santé par exemple) sans qu'il y ait projection d'une « intention » quelconque.

Cette conception n'était pas apparue de façon marquée chez les jeunes où la malchance était présentée presque uniquement comme « morcelée » en une série d'occasions et de circonstances où elle a joué.

3e question

- *Quantitativement*, les résultats apparaissent sensiblement les mêmes.

- Nous trouvons en effet dans le groupe A 1, 14 sujets qui accordent le plus de place à ce qu'ils ont réussi du fait d'eux-mêmes, 15 dans le groupe A2.

- On note toutefois que dans le premier groupe, se trouvent des sujets qui accordent dans ce qu'ils ont réussi, la plus grande part aux autres et à la chance, ce que l'on ne retrouve chez aucun sujet du second groupe.

- *Qualitativement*, on peut donc indiquer, à côté de cette instance un peu plus marquée sur le facteur personnel dans la réussite chez les

sujets plus âgés, une conception de la chance qui, comme pour la malchance, est parfois plus large, davantage étendue à la vie en général.

On en trouve cependant un équivalent chez les jeunes où la chance est parfois associée à la Providence.

4e question

- *Quantitativement*, on note ici une certaine différence entre les deux groupes.

- Dans le premier, on trouve en effet, 10 sujets qui accordent plus de place à ce qu'il est regrettable d'avoir raté contre 15 dans le groupe A2.

- En A¹ nous notons 8 sujets qui accordent le plus de place à ce qu'il est heureux d'avoir raté contre 3 seulement dans le groupe A².

[70]

- En A¹, nous trouvons 3 sujets qui ne voient que des échecs regrettables, 6 en A².

- *Qualitativement*, on note aussi que chez les sujets plus jeunes, certains insistent davantage sur le fait que les échecs qu'ils connaissent ne sont encore ni vitaux ni définitifs ; il se pourrait donc que la possibilité de dépasser les échecs soit moins grande chez les sujets plus âgés, du moins si l'on considère, comme certains sujets l'indiquent, que cette possibilité dépende des circonstances permettant au sujet de « se rattraper » dans la suite, grâce à « l'orientation » donnée par l'échec.

En ce qui concerne toutefois la *façon* de considérer l'aspect positif de l'échec comme facteur de « formation », on constate un même

nombre de sujets dans les deux groupes qui, dans ce sens, arrivent à dépasser plus « activement » leur échec.

5e question

- Nous ne constatons pas ici de *différence quantitative si* marquée

- Dans le groupe A¹, on trouve 19 sujets qui accordent plus de place à ce qu'il est heureux d'avoir réussi contre 17 dans le groupe A².

- En A¹, on trouve un seul sujet qui accorde le plus de place à ce qu'il eût mieux valu ne pas réussir contre 3 dans le groupe A².

- *Qualitativement* aussi on constate que, chez les jeunes, un nombre plus restreint de sujets arrivent à concrétiser ce que représente pour eux ces réussites plus ou moins regrettables, à expliciter ce qu'elles signifient et comment ils en sont arrivés à les déprécier (le plus souvent à cause d'un changement de point de vue).

Par contre, on note chez les sujets plus âgés que ces réussites sont le plus souvent évaluées par rapport à toute une évolution pour laquelle elles n'ont pas constitué un facteur positif.

[71]

Il semblerait donc que, naturellement, les sujets ne soient pas portés à minimiser la valeur de ce qu'ils ont réussi, et que c'est plus souvent à la suite des circonstances qu'ils y arrivent.

6e question.

- *Quantitativement*, on note une différence un peu plus marquée entre les deux groupes.

- Nous trouvons en A¹, 9 sujets qui s'attendaient à réussir la plus grande part de ce qu'ils ont raté contre 15 dans le groupe A².
- Nous trouvons en A¹, 8 sujets qui s'attendaient à rater la plus grande part de ce qu'ils ont raté contre 3 seulement dans le groupe A².

- *Qualitativement*, on note aussi que plus de sujets âgés affirment s'attendre à réussir en général, alors qu'on trouve plus d'hésitants dans le premier groupe.

De même que moins de sujets plus âgés indiquaient par leurs lignes qu'ils s'attendaient à rater avant l'échec effectif ; aucun ne dit s'attendre à rater de manière générale, 3 disent même que cela ne leur arrive jamais.

Il semble qu'on puisse tenir compte ici de 2 facteurs :

- Tout d'abord de celui qui a été mis en lumière par certains sujets du second groupe, c'est-à-dire le fait que les gens plus âgés ont peut-être moins souvent à entreprendre des choses qu'ils s'attendent à rater, alors que les jeunes sont, de par leurs études, dans la nécessité de passer par toute une série d'épreuves dont l'issue n'est pas toujours certaine pour un grand nombre.
- D'autre part, il faut peut-être faire entrer en ligne de compte le fait que les sujets plus âgés ayant derrière eux tout un passé social, ont davantage la conscience de leurs possibilités dans

certains domaines, et ne s'interrogent plus de la même façon devant l'échec possible que les [72] jeunes qui commencent seulement à s'engager dans la vie sociale.

On note en outre que l'on ne constate pas de différence dans la façon dont les sujets des deux groupes indiquent les facteurs sur lesquels ils se basent pour « s'attendre à rater ». Il ne semble pas que le facteur âge joue un grand rôle ici.

7e question

- *Quantitativement*, les résultats sont sensiblement les mêmes, à part que l'on constate, dans le groupe A 2, moins de sujets qui indiquent, parmi les choses ratées malgré de grands efforts, la plus grande part des choses qu'ils faisaient contre leur goût.

- *Qualitativement*, en ce qui concerne la question de savoir si les sujets font de grands efforts contre leur goût, on ne voit pratiquement pas de différence entre les deux groupes, et il ne semble pas que le facteur âge joue ici.

8e question

- *Quantitativement*, on ne note pas de différence sensible entre les deux groupes, sinon que, dans le groupe A 2, on trouve moins de sujets qui indiquent la possibilité, de « rater en le désirant » que dans le premier groupe.

On note aussi, dans ce groupe A 2, un peu moins de sujets qui indiquent la possibilité de réussir involontairement et dans l'ensemble, plus de sujets qui ne répondent pas à cette question dont ils ne voient pas le sens.

- *Qualitativement*, on remarque dans le même sens, que moins de sujets âgés arrivent à concilier l'idée de rater avec le désir d'arriver à

ce résultat, alors que les jeunes l'envisagent plus facilement pour des choses qu'ils sont contraints de faire.

L'insistance un peu moins marquée chez les sujets plus âgés sur les réussites involontaires semblerait confirmer [73] d'ailleurs l'importance plus grande que pourrait avoir à leurs yeux le rôle personnel joué dans leurs réussites.

9e question

- *Quantitativement*, on ne constate pas de différence entre les deux groupes pour cette question.

- Nous trouvons dans les deux groupes le même nombre de sujets qui font la plus grande part à ce qui est échec à leurs propres yeux (14), le même nombre aussi qui accordent plus d'importance à ce qui est échec aux yeux des autres.

- *Qualitativement*, on note malgré tout certaines différences qui ne sont pas dans le même sens. En effet :

- On trouve dans le groupe A 2, plus de sujets qui n'accordent aucune importance dans leurs réponses à ce qui est échec aux yeux des autres (5 contre 1 pour A 1).

- On trouve cependant que dans ce groupe A 2, les sujets sont moins explicites en ce qui concerne les normes subjectives de l'échec.

Bien que davantage de questions leur ait été posées dans ce sens, moins arrivent à définir ce qui est échec à leurs propres yeux, alors que les jeunes expriment beaucoup plus spontanément, par exemple, la non-coïncidence entre leurs exigen-

ces personnelles et celles de la société en ce qui concerne l'échec, ainsi que l'existence de certains échecs sur un plan tout à fait intérieur.

- Il est assez difficile de conclure ici pour des groupes si restreints à partir de données qui ne coïncident pas avec ce que l'on aurait pu supposer.

Peut-être faut-il mettre en cause ici le fait que les sujets plus jeunes sont, de par leurs études, davantage soumis et de façon plus extérieure au jeu des compétitions sociales que certains sujets plus âgés, notamment ceux qui, dans le groupe A², n'ont pas de profession.

Sans doute, faudrait-il pouvoir étudier cette question sur [74] des groupes plus larges et composés de sujets placés davantage dans les mêmes conditions sociales.

Toutefois, dans les conditions actuelles de cette enquête, on peut, à partir des résultats obtenus, émettre l'hypothèse que, pour une partie du moins du second groupe, les sujets paraissent davantage extérieurement « indépendants » de l'appréciation sociale de leurs échecs, cette appréciation ne pouvant plus guère modifier leur évolution ; toutefois, étant donné que c'est dans le premier groupe que se trouve le mieux explicité ce qui est « échec subjectif », on pourrait penser que c'est malgré tout dans ce groupe-là que l'échec est vécu davantage sur un plan intérieur et plus profond que celui de la vie sociale en général.

Questions Subsidiaries

I. On ne constate pas de différence quantitative marquée entre les deux groupes en ce qui concerne l'importance des faits envisagés par les sujets dans leurs réponses.

On note toutefois que, sur un plan plus qualitatif, certains sujets plus jeunes indiquent que l'importance de ce qu'ils ont raté n'est pas

encore considérable, et insistent sur le caractère « non définitif » de ces échecs lesquels limitent moins les sujets et n'empêchent pas, le plus souvent, une certaine disponibilité par rapport à une évolution ultérieure favorable.

On remarque aussi que certains sujets du premier groupe se placent plus souvent et plus spontanément sur le plan de la vie intérieure et morale et envisagent aussi certains échecs ou réussites par rapport à des engagements profonds qui n'ont pas de correspondants dans la vie extérieure.

2. On ne constate entre les deux groupes, pratiquement aucune différence ni dans le nombre de sujets qui ont *déjà* songé à ces problèmes, ni dans la nature des préoccupations auxquelles ils ont donné lieu. Peut-être semble-t-il que [75] davantage de sujets du premier groupe aient fait plus que songer simplement à ces questions mais d'autre part, les préoccupations dont elles ont été l'objet paraissent avoir eu un caractère plus vital chez certains sujets plus âgés.

3. On ne constate pas de très grandes différences quantitatives dans le nombre de sujets de chaque groupe qui s'orientent vers l'optimisme ou le pessimisme.

- On note toutefois que dans le groupe A¹, 11 sujets s'estiment optimistes contre 17 dans le groupe A².
- 7 sujets apparaissent plus hésitants et 2 plus franchement pessimistes pour A¹ contre 2 hésitants et 1 pessimiste net dans le groupe A².

La différence semble malgré tout se situer davantage sur le plan qualitatif. En effet, on note que bien davantage de sujets du second groupe présentent un optimisme plus « actif » même chez ceux pour

qui il est plus spontané. Il semble en effet tenir compte davantage des difficultés de la vie et de l'effort à faire pour les surmonter que chez les sujets plus jeunes qui présentent plus souvent un optimisme à allure de simple « confiance » dans l'avenir.

On pourrait noter également et dans le même sens, la façon dont les sujets plus âgés évitent de s'orienter vers un pessimisme et se défendent contre lui, l'avouant plus souvent de façon moins nette que chez les sujets plus jeunes.

b. Synthèse de cette confrontation

A. Il ressort de cet ensemble que les domaines où des différences apparaissent plus marquées pour ces deux groupes et peut-être aussi de manière plus générale sont :

I. Celui du sens attribué respectivement aux échecs et aux réussites.

Il semble qu'échecs et réussites soient le plus souvent [76] vus en fonction de toute une évolution, laquelle peut apparaître beaucoup plus fixée dans des limites étroites et définitives à mesure que les sujets avancent en âge ; ils sont amenés alors à juger chacun de leurs choix comme facteurs décisifs d'orientation, satisfaisants ou non, à la lumière de l'évolution ultérieure.

Tandis que pour les sujets plus jeunes, cette évolution n'apparaissant pas encore définitivement orientée, les regrets qu'ils peuvent avoir de certains échecs ou même de certaines réussites apparaissent de façon beaucoup moins marquée et l'échec paraît presque toujours récupérable.

2. *Celui de la préparation à la réussite* de façon générale et plus particulièrement avant l'échec effectif. Il est très probable qu'au fur et à mesure de son évolution, l'individu soit amené, à la suite de choix successifs, à limiter de plus en plus les engagements à prendre dans les cadres de ses possibilités et soit plus à même avec la prise de conscience de ses limites, d'écarter ceux qui pourraient encore se présenter avec trop de risques d'échecs.

Chez les sujets plus jeunes au contraire, placés au début de leur évolution, et pour lesquels cette limitation ne fait que commencer, les possibilités de choix sont encore très larges avec multiplication des risques et impossibilité de les éliminer totalement.

3. *Celui de l'orientation vers une certaine forme d'optimisme.*

Au fur et à mesure que le sujet avance en âge et que les circonstances l'amènent à rencontrer et dépasser certaines difficultés, il paraît s'orienter de plus en plus vers une attitude positive et davantage réactionnelle, lui permettant de maintenir un équilibre et une confiance suffisante pour permettre de nouveaux engagements.

Cette attitude semble l'amener aussi à se défendre plus activement contre l'échec vécu ou craint, et contre tout pessimisme qui pourrait le mener au désengagement.

[77]

B. Les domaines où des différences beaucoup plus légères et davantage d'ordre qualitatif ont été relevées, sont les suivantes :

1. *Celui de la responsabilité à attribuer dans la réussite aux facteurs personnels.* L'importance en est un peu plus marquée seulement chez les gens plus âgés et se retrouve dans la façon dont ils considèrent, d'une part, la possibilité de réussir du fait des autres ou de la

chance, d'autre part, celle de réussir involontairement ; sans doute, apparaît-il qu'au cours de leur évolution, les sujets sont amenés à prendre conscience de façon plus nette de la part d'efforts personnels à fournir et se rendent davantage indépendants de l'apport fourni par les autres et de la chance.

2. Celui de la conception de la chance et de la malchance.

Elles ont évolué un peu plus souvent chez les sujets plus âgés en fonction de l'ensemble de la vie et de la part globale, fixée par le sort ou la Providence, de facteurs favorables et défavorables qui en ont influencé le cours.

Les circonstances où ces facteurs ont joué sont davantage sans doute rassemblées en un tout, alors que chez les plus jeunes, leur action n'est perçue qu'occasionnellement : et séparément.

3. Celui de la distinction entre échec social et échec subjectif.

Cette distinction est soulignée de façon la plus nette dans le groupe des plus jeunes, et cela malgré des proportions quantitativement très proches de celles obtenues pour le groupe A2, pour la question portant sur les critères de l'échec. Ces différences qualitatives ont été soulignées à d'autres endroits pour le même groupe, notamment par l'allusion plus fréquente et plus explicite aux échecs moraux et intérieurs.

Il se pourrait donc que, même si, au cours de leur évolution, [78] certains sujets paraissent pouvoir s'affranchir davantage de l'influence des normes sociales, ce soient malgré tout les jeunes qui recourent le plus spontanément et le plus profondément aux normes intérieures dans l'évaluation de leurs engagements. De plus et malgré que, pour ces derniers points, les différences sur lesquelles ces constatations se basent soient assez minimes, leur possibilité ne paraît pas à écarter et

une étude sur des groupes plus larges permettrait peut-être de les faire ressortir davantage.

C. Les domaines où n'apparaissent pas du tout de différences, ou du moins aucune qui soit appréciable, sont les suivants :

1. *Celui du relief que prennent dans les souvenirs échecs et réussites, et qui semble dépendre avant tout de facteurs en rapport avec la personnalité.*
2. *Celui du sentiment de responsabilité personnelle dans l'échec et de la conception du rôle joué par autrui et par les circonstances, tant dans l'échec lui-même que dans la façon dont ces éléments permettent de s'y attendre.*
3. *Celui de l'engagement de soi et des échecs possibles dans toute action entreprise contre son goût.*
4. *Celui de l'importance prise aux yeux des sujets par le problème de l'échec et des préoccupations auxquelles il peut donner lieu.*

Ce troisième point nous montre avec évidence à quel point le problème de l'échec est un problème conscient de tous ; un problème essentiel ; et ces investigations nous montrent à quel point l'homme moyen refuse le jugement purement social, purement extérieur, pour réserver sur lui-même sa propre appréciation, et combien il s'efforce de la défendre.

[79]

L'homme et son juge

Chapitre II

A

Espace et durée, expression consciente de vie organique

I. Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Il convient d'ouvrir ce chapitre par un point d'interrogation. Nous avons parlé de normes internes. Dans l'expérience individuelle banale de l'homme moyen, l'existence d'une norme à laquelle il se mesure, norme purement subjective et vécue, ne paraît pas faire de doute ; mais la question est de définir et de préciser ces normes ; c'est là un problème bien compliqué, parce que l'être humain ne peut les définir, ni les saisir. Il est très à l'aise aussi longtemps qu'il les utilise sans en parler ; comme il est très à l'aise aussi longtemps qu'il cherche le bonheur sans s'efforcer de le définir.

Nous rencontrons ici les constantes élémentaires du psychisme humain, constantes liées au fait même de vivre et indépendantes de l'objet auquel, dans l'évolution consciente de l'être, elles s'attachent.

Je commencerai par donner un exemple de la manière dont l'existence de ces normes internes intervient dans notre vie psychique, à la fois comme « aspiration vers » et comme procédé de protection contre le vertige de nos abîmes intérieurs.

Tout se passe comme si, d'un côté, les normes internes s'identifiaient à l'expansion absolue, expression de la vie sous-corticale, noyau vital de l'être, si bien que, suivant ces [80] normes, l'homme ne vivrait que dans un vertige continu, dans les dimensions cosmiques ; et comme si, d'un autre côté, refusant ce mouvement, refusant d'attarder son regard vers ces abîmes intérieurs, l'homme s'accrochait dans sa translation indéfinie, aux normes professionnelles, sociales, familiales, relais indispensables, réalités accessibles qui meublent et organisent l'expansion fondamentale, absolue et informe.

Nous voyons donc qu'avec l'âge, la confiance en son appréciation personnelle, en ses normes internes, ne diminue pas, au contraire, mais que les sujets semblent moins explicites à leur propos, mais convaincus de pouvoir s'exprimer complètement, de décrire ces exigences.

Il faut bien se dire que lorsqu'on explique ces comportements par l'idée symbolique de « s'égaliser au père », de le dépasser, de le dominer, ou qu'on veut rendre compte de l'idée de perfection en l'interprétant par l'auto-punition, on ne rencontre pas les mécanismes profonds. On en donne une « explication », on n'en explique ni les exigences absolues, ni la toute-puissance, on ne voit surtout pas *devant qui ou devant quoi* cette égalisation du père doit s'accomplir, cette auto-punition doit s'exécuter.

Toutes ces explications supposent le fait des normes internes et sous-entendent l'existence sans songer que le problème essentiel réside en cette existence.

II. Méditation : rencontre de l'espace et de la durée

[Retour à la table des matières](#)

Je me suis demandé souvent pourquoi la contemplation de la voie lactée depuis de très longues années, m'émeut mélancoliquement. On se trouve d'ailleurs ici devant un phénomène universel : l'homme ne supporte pas, sans une émotion douloureuse, l'idée de l'espace présentée sous une forme [81] vécue. Une situation de ce genre est créée quand, par exemple, connaissant le peu d'étendue de l'histoire et de la préhistoire, nous prenons conscience de l'existence d'hommes semblables à nous, il y a cinq cent mille ans.

Lorsque, il y a longtemps, mon adolescence prenait contact avec le Cosmos, cette contemplation me révélait une romantique grandeur. Des essais mal assurés d'identifier les constellations n'avaient pas seulement pour but, j'imagine, de m'assurer des connaissances qui eussent facilement tourné à la pédanterie, mais aussi, de me familiariser avec cet infini qui, je m'en rends compte aujourd'hui, après de longues années, devait alors me paraître familiarisable. À cette époque, je savais comme tout collégien que ces mondes étaient invraisemblablement inaccessibles, mais inaccessibles peut-être moins à cause de ma petitesse et de mon insignifiance que de leur éloignement. Les distances qu'on évaluait alors, dans le style de Camille Flammarion, étaient déjà inhumaines, mais je ne percevais pas cette inhumanité. Et c'était cette voie lactée qui, sans doute, me révélait qu'il y avait des limites à mon être, bornait mon infini.

Un accord secret, symphonie jouée au bord de la conscience, me laissait contempler, comme on jouait à d'autres moments avec le vertige, cette route si densément étoilée, jetée dans le silence des temps. Si un pincement anxieux nous détournait parfois, nous y revenions toujours, aux beaux soirs d'été comme aux somptueuses nuits de gelées d'hiver où chaque bruit de la terre résonnait si clairement dans

l'air sec et obscur qu'il devait parvenir aux confins de cette immensité. Il y avait en nous comme une nostalgie de ne pas être aux dimensions de cet univers, un regret qui, malgré son absurdité, nous laissait supposer qu'il s'en serait fallu de peu que nous le fussions et que, peut-être, notre décevante impression de néant ne répondait pas à une indéniable certitude.

Aujourd'hui le ciel me paraît toujours beau, mais je dois, [82] pour ainsi dire, le regarder distraitement, me recréer l'ignorance de mon adolescence. Lorsque ma mémoire me rappelle que des étoiles et des nébuleuses sont situées à des millions, voire plusieurs milliards d'années lumière, lorsque j'apprends qu'au-delà de notre voie lactée, d'autres et incommensurables amas de nébuleuses plus grandes que notre galaxie peuplent le vide et s'éloignent vertigineusement depuis des siècles sans que les yeux des hommes, depuis qu'ils contemplent les cieux aient pu le soupçonner, une indicible tristesse traverse mon âme. C'est que, depuis mon adolescence, j'ai eu, comme tous les hommes, l'occasion de prendre connaissance de mes limites, dans l'espace, dans la durée, dans l'efficiace, dans la valeur. Ces limites, je ne les perçois certes pas exactement, mais elles me soutiennent et me circonscrivent : je sais que ma vie se meut dans des limites étroites sous telle latitude, que je ne verrai jamais les pôles, que je ne traverserai jamais les merveilleux pays des atlas et des agences de voyage. Je sais que je me trouve sur la courbe déclinive des statistiques, mais qu'un certain nombre de gens de mon âge peuvent vivre encore certaines années, je sais que j'ai réalisé peu de choses, mais plus que d'autres que je connais, quoique moins que d'autres que je connais également et que j'envie. Ce percentile où je vis, ce système de références où je baigne, me confère une certaine habitude de vivre, une certaine tranquillité quotidienne : mes proportions et mon devenir ne me sont pas exactement connus, mais me sont familières et si cet ensemble ne donne pas un sens à ma vie, du moins, me crée-t-il un milieu et un univers où je puisse agir d'une manière sensée, raisonnable, aussi bien que possible.

Une fois seul devant le ciel, devant la démesure de l'espace et du temps, ce système de références s'éclipse brusquement et brusquement

je cesse d'exister. L'image vécue de mon moi n'a plus de dimensions acceptables, le sens même de ma vie disparaît en même temps que mon importance. [83] Devant cet infini et cette durée, ma vie ne représente pas un cent-milliardième de seconde et encore, j'emploie ce chiffre parce qu'il est facile à trouver, mais en sachant bien que la plus infime durée que je pourrais exprimer serait encore fabuleusement exagérée. Ma vie n'a pas été plus utile que le vol d'un papillon et tous les hommes qui m'ont précédés et me suivront ne représentent qu'un moment infime et inutile dans l'infini des temps.

Aussi on ne supporte pas ces pensées. On se protège. On devient l'astronome qui possède le plus grand télescope, mais dont le génie est moins parfait que tel autre dont le télescope est cinq fois moins puissant. On est plus apprécié qu'un tel, mais il vous reste moins de temps à vivre que lui. On retrouve peu à peu ses proportions et l'astronome, familiarisé avec ces habitudes ne peut sans doute éprouver de tristesse que devant l'infiniment petit.

L'art de vivre, c'est se protéger de prendre conscience de ses limites, c'est protéger son système journalier de références. je ne dois pas regarder la voie lactée avec une certaine forme d'attention ; je ne dois pas lire d'ouvrages sur l'âge de la terre ou sur les civilisations préhistoriques dans une certaine disposition d'esprit sinon l'image de mon moi quotidien se retire et s'écroule mon anéantissement s'ébauche en m'angoissant.

Mais quand j'explique cette minute de mélancolie par la prise de conscience de mes proportions réelles, si infinitésimales devant l'immensité, je simplifie singulièrement les choses. Car, si tout à coup, je m'étonne et m'effraye de me savoir si minuscule, c'est que l'image latente que j'avais de moi est absolument différente de celle que me révèle cette brève méditation. En effet, lorsque je réfléchis, ma petitesse, face à l'univers, ne modifie en rien le système social de références qui me donnaient mes dimensions vécues : ce ne peut pas être par rapport à ce système de références sociales que [84] je me trouve infime puisqu'aucune comparaison n'est possible et que nous nous trouvons dans deux domaines différents, entre lesquels aucune comparaison n'est

imaginable. Le choc que nous éprouvons est dû au fait que, face à l'infini, nos références sociales cessent de signifier quelque chose. Tout se passe comme si je possédais d'autres normes internes, normes que mon image sociale, mon système de références, m'empêchent normalement de voir. Quand je me compare à cet infini, que je sois chemist, ministre, président des États-Unis ou possesseur de la plus puissante compagnie de pétroles, je trouve, brusquement, en dehors de ces références, un système de comparaison avec mes normes internes, normalement refoulées, normalement inconnues : c'est elles que nous redécouvrons ou évoquons au cours de notre imprudente méditation et qui nous font expérimenter, dans un éclair, que nous ne signifions rien et ne pourrions jamais rien signifier.

Nous étions peu à peu devenus un système de relation, adapté et confondu, tant que rien ne vient nous alerter, avec cette expansion qui est en nous et que nous sommes. Nous sommes protégés dans notre vie courante pour ne percevoir que notre rang social, notre degré d'efficacité, notre valeur par rapport à d'autres valeurs. Mais ce que nous nous sentons être de la sorte, ne correspond nullement avec notre existence profonde. Ces dimensions sociales que nous avons prises et qui nous imposent une vie compliquée d'adaptations, nous dérobent à nous-mêmes. Nous établissons une relation par rapport au milieu, par rapport aux autres : dans tout cela, on ne se compare pas à soi-même. La confrontation avec le ciel nous oblige, à l'improviste, à nous comparer aux normes que nous portons toujours en nous et nous nous apercevons brusquement que ces normes auxquelles nous aspirons ne sont pas nos dimensions sociales, qu'elles sont illimitées dans le temps et l'espace, ou plus exactement nous les sentons illimitées, insaisissables, mais réelles.

[85]

Adolescent, quadragénaire ou octogénaire, tout se passe comme si nous portions toujours en nous une indifférenciation première, une illimitation native, un infini qui, tout à coup, sous cette lumière d'un instant de clairvoyance, transparait à travers les dimensions que notre

vie s'est efforcée de lui donner et à travers lesquelles elle s'est efforcée de le satisfaire.

Brusquement, c'est à cette indifférenciation première, cette sorte d'infini infantile, mais qui préexistait à nos premières prises de conscience, ne parvint jamais à une conscience adéquate et reste indéfiniment pressenti, promis, que nous nous comparons devant le ciel ; et nous réalisons soudain que nos dimensions acquises ne sont rien à côté de l'attente que nous portons et portons toujours en nous.

Donc, il persiste au fond de nous-mêmes, une singulière unité de mesure, l'infini que nous ne percevons jamais sinon dans notre impuissance devant l'illimité que nous reconnaissons en dehors de nous. Ainsi, nous nous sommes élaborés aux dépens d'une expansion qui est la vie et dont nous ne pouvons prendre conscience qu'en même temps que nous lui percevons des limites.

Vivre, pour l'homme, c'est se limiter de plus en plus, se préciser davantage aux dépens de cet infini premier. A mesure que nous plongeons dans notre enfance, nous retrouvons de moins en moins de prises de conscience de ces limites et, souvent, les dernières dont nous nous souvenons sont celles de l'adolescence. A cette époque, nous étions encore presque illimités.

Cet exposé schématisé nous introduit dans un domaine complexe. Notre image de « soi », à laquelle nous nous rapportons, n'est donc pas faite uniquement d'un système de références dans l'actuel, mais aussi de toutes nos images passées. Il n'y a pas eu remplacement d'une période par une [86] autre, remplacement d'une tunique d'événements par une autre tunique d'événements, mais il y a eu superposition, formation de couches successives et chacune de ces couches a été vécue à travers les autres couches, chacun de nos moments n'a pu être vécu qu'à travers le présent et le passé. L'image de « soi » que nous emportons avec nous est aussi ce que nous sommes. Nous sommes notre système de références, mais nous sommes encore le moment où nous n'avions pas de conscience et du fait, pas de limites et où notre indiffé-

renciation première nous tenait lieu d'infini et d'éternité. Ce sont là deux noms que nous donnons à notre expansion absolue qui est en nous et qui est nous ; noms que nous ne pouvons donner sans qu'ils ne constituent, en même temps, une limitation.

Mon sentiment devant la voie lactée exprime l'étonnement attristé de mon être qui ne peut prendre conscience de ce à quoi il aspire qu'à mesure qu'il le perçoit comme impossible.

Rien ne pourra jamais nous satisfaire pleinement, puisque rien ne pourra jamais atteindre les dimensions de l'indéterminé que j'étais avant de commencer à devenir un tel, avant d'avoir un nom et d'avoir consenti à le porter. J'aurais pu porter tous les noms, mais j'ignorerais que j'aurais voulu les porter tous jusqu'au moment où je réalise que celui que je porte, m'interdit tous les autres.

III. Problèmes inattendus

[Retour à la table des matières](#)

À ce point de notre exposé, nous nous trouvons devant plusieurs problèmes inattendus. C'est d'abord, que la prise de limites, la différenciation vécue, ne peut se faire aux dépens du néant. Un appareil électronique aussi parfait qu'un cerveau et qui subirait parallèlement à un cerveau d'homme, les myriades d'opérations qui accompagnent et [87] circonscrivent cette différenciation, ne donnerait pas l'existence. *La prise de limites* se fait autour d'une puissance réelle, la vie psychique quasi organique encore tendue en expansion dans tout le mésencéphale vivant, arc affectif, toujours bandé, qui donne le dynamisme à l'animal et qui, par le mystère des fonctions cérébrales supérieures, annexées par lui et livrées à son service, devient consciente d'exister, en même temps qu'elle s'incarne dans le réseau verbal qui lui accorde à la fois ses limites et la conscience. Nous l'étudierons au chapitre suivant sous le nom de fonction incorruptible.

La plupart des hommes réussiront à vivre en ne connaissant de cette force profonde que les limites auxquelles elle s'accroche, mais quelques-uns, aux détours des moments privilégiés ou sous l'influence de facteurs pathologiques prennent conscience de ce dieu qui les habite.

Nous venons de parler de mystère. Il faut conserver le mot. Car nous n'inventons pas cette prise de conscience gratuitement ou sans répondant dans la neurologie. On peut en effet suivre chimiquement et physiologiquement tout ce qui se passe depuis le moment où une onde lumineuse frappe notre rétine, y opère son action chimique qui s'achemine vers les centres divers. Tout peut s'étudier, se suivre et se comprendre, mais il arrive un moment où, brusquement, ce processus physiologique, ou si l'on veut physico-chimique, devient le bleu éprouvé, le bleu vécu, et perçu comme vécu par un sujet qui peut dire : « Je vois du bleu. » Ce processus chimique est devenu un état de conscience. Pour être quotidien, journalier, négligé, refoulé peut-être, ce fait de la transformation d'un phénomène matériel observable en un état vécu de conscience, totalement inaccessible à nos sens, n'en est pas moins réel, n'en est pas moins le grand mystère au seuil duquel s'arrêtent toutes nos interprétations. La prise de conscience du beau vécu, de la douleur ou de la joie vécues sont des mystères comparables et la prise de conscience de la [88] poussée vitale, n'est ni plus difficile, ni d'ailleurs plus facile à comprendre. Ce que, dans le domaine psychologique et le domaine psychopathologique on peut appeler l'être, c'est cette puissance expansive fantastique qu'est tout le mésencéphale vivant, puissance sauvage et satanique, inconsciente et aveugle chez un requin et qui devient, mesure et besoin d'infini, perçue à travers un cerveau d'homme.

Sans aucun doute, peu d'hommes comme Pascal ont pu prendre conscience de ce drame qu'ils portent en eux. Mais tous sont construits sur le même type, tous sont porteurs du même drame et du même message, même s'ils réussissent à l'ignorer indéfiniment.

Notre norme intérieure fondamentale est l'expansion vers l'illimité et l'intemporel mais que nous ne percevons pas directement puisque la

seule conscience que nous pouvons en prendre est conditionnée par l'espace-temps et est donc tributaire du limité, du fini, de dimensions toujours infimes devant l'éternel et l'infini. Nous sommes condamnés à vivre et à satisfaire le contradictoire. L'échec est au bout de chacune de nos activités pour peu que nous possédions un certain degré de conscience.

Nous ne parvenons jamais à l'apaisement et nous ne pouvons y parvenir puisque chacun de nos moments vécus, perçus à travers nos structurations mentales n'est jamais qu'un instant d'équilibre provisoire, vers un équilibre nouveau qui nous rapprochera ou nous éloignera de ces normes fondamentales.

Il est probable que dans sa vie courante et banale, l'homme n'est que rarement amené à prendre conscience de ces normes, infini, intemporel, aux dépens desquelles s'ébauche son image de soi. Mais si elles existent en tant qu'« aspiration vers », elles suffisent à entraîner l'homme, dans chacun de ses actes, à se dépasser lui-même, sans qu'il puisse clairement se l'expliquer. Il est donc amené à affecter chacun de ses actes et de ses choix d'un coefficient *vers un maximum qu'il* [89] *sent en lui* et qui, *cependant*, ne peut apparaître à la réflexion de tous les jours, que comme un irrationnel.

L'existence de cette tendance vers un maximum, irrationnel et irréductible, met inévitablement l'homme face à l'impossible en soi, l'inaccessible en soi, mais aussi face aux aspirations similaires chez les autres, c'est-à-dire, face à une limitation que l'existence des autres lui interdit d'atteindre ou de dépasser. Dans l'existence quotidienne, l'expansion vers l'infini se traduit presque nécessairement en expansion vers l'interdit, le défendu, le dangereux. La plupart des gens perçoivent cette tendance en eux, sans prendre conscience qu'elle exprime la rencontre de leur norme-infini avec la réalité solide et extérieure, et c'est autour de ces interférences que nous voyons apparaître les notions d'orgueil, de vanité, d'humilité, etc..., toutes choses qui expriment à quel point le problème de comportement, de l'adaptation, de l'équilibre, oscille autour de ces normes internes, poussées inlassables,

mais qui ne se perçoivent qu'à travers les représentations qui les délimitent sans les réduire.

Ces normes nées du passage à travers le cortex et de la rencontre avec le possible dans le langage exprimable de la conscience, prennent le nom de tendances vers, d'aspirations et perdent ainsi le caractère cosmique, essentiellement vital, auquel on revient pourtant par la *connaissance du corps*.

Il importe donc que nous ne soyons pas dupes du langage et que nous puissions retrouver sous ces formules, l'essence des choses. Car cette aspiration, bien que structurée n'en reste pas moins, à son point constant d'origine, une impulsion informe, une puissance permanente et immuable qui prend des aspects successifs selon l'évolution de l'être, et par rapport à laquelle nous *devenons*.

Comme l'action d'un aimant, restant pareil à lui-même, se transforme selon les conditions qui lui sont faites, *nous ne pourrions pas nous sentir devenir* s'il n'y avait quelque part en [90] nous quelque chose d'immuable et qui constituerait cependant l'essence de notre vie.

Nous sentir devenir, c'est donc aussi nous rapprocher ou nous éloigner de ces immuables. Et, dans une mesure importante, nous évoluons en essayant d'approcher le plus souvent possible des normes maxima, ce qui représente un effort continu de dépassement ; mais aussi nous pouvons, renonçant à cet effort, nous limiter aux conventions, habitudes, au social pur ; ce qui ne peut se faire qu'en s'identifiant au rationnel, au raisonnable.

Une partie de nos efforts se porte donc vers la sauvegarde ou la réduction de ces normes internes. Mais comme elles sont liées à la tension immuable, cette réduction ne porte que sur l'effort fait dans le sens de la réduction, sans toucher ces normes. L'effort est donc indéfiniment indispensable.

Comme elles sont identifiées à l'existence même, tout ce qui tend à la réduire tend à la mort de l'être. Dans cette évolution, tout est question d'équilibre, puisqu'inévitablement, chacun d'entre nous est forcé d'accepter une réduction, de l'entretenir et de l'assurer. Une nécessité

intérieure, même dans les cas où le sujet lutte au maximum pour sauvegarder ces puissances internes, le pousse donc à assurer et à entretenir sa propre destruction.

Chaque acte nouveau, chaque choix limite le champ des possibles et nous éloigne de l'épanouissement maximum.

Chacun de ces actes peut néanmoins être accordé à la réalisation maximale, ou accordé au contraire à la réduction plus ou moins directe. Pratiquement nous ne pouvons agir que sous le signe d'une ambivalence continue laquelle peut pencher vers l'expansion ou vers la réduction, vers l'avancée ou vers le recul ; vers le risque ou l'absence de risque.

Mais ce que nous ne pouvons pas éviter, c'est le choix, c'est l'acte, c'est l'adaptation. Et selon que nous choisissons [91] selon une ambivalence positive ou négative, nous nous conformons ou non à ces normes virtuelles.

De toutes manières, nos choix, nos options, nos actes sont des engagements et que nous en soyons conscients ou non, nous agissons en fonction de ces normes dont nous suivons l'expansion ou que nous réduisons. Dans les deux cas, du fait du choix, nous diminuons les possibles et nous nous réduisons ; mais nous nous réduisons dans le premier cas en nous efforçant de créer des conditions où nous nous réduisons au minimum et dans le second où nous nous réduisons au maximum, c'est-à-dire, en tendant à vivre ou en tendant à mourir.

Dans les deux cas, nous établissons des conditions nouvelles et nous nous achevons selon ces choix.

Cette création nous ne pouvons l'éviter et chaque fois elle nous coupe une avenue de l'avenir. De temps à autre, nous voudrions qu'une série de choix n'ait pas eu lieu et nous voulons le retour en arrière. Ce retour en arrière est fréquent puisque chaque création, même la meilleure, comporte une part de désillusion ou de renoncement ; ce retour est fréquent et normal.

Nous voyons alors le sujet vouloir détruire ce qu'il a fait, ce qu'il a choisi, ou ce qu'il est devenu. Ce besoin de destruction est une sorte de décréation, un effort pour faire que ce qui est ne soit pas. Et nous sommes indéfiniment ballotés entre la création et la décréation, termes elles aussi d'une ambivalence. Cependant toutes deux comportent par rapport à l'absolu qui les provoque, un sentiment d'échec relatif. On ne peut y échapper. Et « se décréer » est encore choisir, c'est encore se réduire. On peut supposer que pendant une partie de la vie, il est relativement aisé de s'en tenir aux normes sociales, rationnelles et de regarder comme absurdes ces normes internes, mais après quarante ans, l'évolution psychologique des meilleurs les amène à se comparer à eux-mêmes [92] et à découvrir au fond de leur âme, une implacable échelle de valeurs. C'est alors que le sujet s'aperçoit de l'échec, essaie de se sauver de la mort ; ou bien, niant ou refusant l'échec, achève de se détruire.

Ces observations et remarques ne sont pas des déductions théoriques. Il nous sera donné de voir plus loin combien ces problèmes sont conscients, font partie de l'expérience quotidienne vécue des hommes et quel rôle l'échec ou, mieux, le comportement devant l'échec, joue dans le comportement.

Nous y verrons notamment que les hommes de la rue savent toujours où ils en sont par rapport à leur attitude intime devant ces questions, qui se trouvent au centre même de leurs préoccupations constantes.

Après lecture de ce passage, le problème qui se pose au psychoneurologue est d'essayer d'entrevoir comment de telles réalités pourraient rejoindre la cellule nerveuse, pourraient rejoindre les bases biologiques de la pensée.

La lecture des ouvrages classiques de neurologie est à ce point de vue très décevante, parce que la plupart des neurologistes ne se posent jamais de problèmes semblables à ceux que je viens d'exposer. Cela ne veut pas dire qu'aucun ne la tente et à ce point de vue, la tentative

de Guiraud, reprenant d'ailleurs l'étude du problème vu par la plupart des contemporains me paraît singulièrement utile.

L'infini de l'espace, l'infini de la durée, l'infini d'une perfection n'est pas nécessairement une donnée d'origine purement intellectuelle. On peut envisager le problème tout autrement parce que, précisément, il existe une pensée sous-corticale, indifférenciée, douée avant d'avoir passé par les mots, d'intemporalité et atopique : la pensée sous-corticale, remarquablement exposée par Guiraud.

Efforçons-nous donc d'éclairer le lecteur sur les rapports [93] que nous invoquons ici entre ces normes internes, le psychisme et l'organisme.

Nous ne faisons appel qu'à un seul phénomène fondamental pouvant avoir deux aspects différents ; l'un, l'aspect physiologique et anatomique et l'autre, l'aspect psychique. Ces aspects peuvent être étudiés à part ; mais ils sont vécus ensemble et nous ne pouvons éviter, dès notre point de départ, qu'entre les deux persiste un abîme mystérieux, qu'il faut actuellement renoncer à expliquer. Nous le présenterons au mieux par un exemple simple ; c'est celui-ci : « je regarde du bleu. » Depuis les réactions sur ma rétine jusqu'à mes lobes occipitaux, on peut théoriquement suivre le développement physiologique et l'acheminement du processus. Théoriquement même, à supposer que mon cerveau soit à nu, on pourrait suivre ces processus et un observateur compétent pourrait dire : « Il regarde du bleu, il va le voir, il le voit. » Mais de toute cette réaction nerveuse qui est bien réelle, qui théoriquement est observable, moi, sujet, je ne sais rien ; j'ignore totalement son existence ; mais à un moment donné, j'éprouve la sensation de bleu. Cette sensation de bleu, je l'attribue à l'objet, et, en même temps, je l'éprouve, sans savoir où, en moi, et sans même connaître ou supposer mon système nerveux. À tel point que ce n'est que par une opération de l'esprit que, par un long processus de connaissance scientifique, j'opère la relation : rétine-lobe occipital d'une part et bleu d'autre part. Comment le passage s'est opéré, je ne le sais pas et probablement qu'aucun cerveau humain ne le comprendra jamais, mais j'accepte

comme fait que le déroulement physiologique et ma vision du bleu sont les deux aspects d'un même phénomène.

Même, si je ne le comprends pas, je puis continuer à raisonner de la sorte et progresser normalement : mais, naturellement, je ne puis jamais ni abandonner la cellule et la physiologie [94] nerveuse, ni la psychologie, je dois les connaître et les penser simultanément : c'est une certaine discipline de l'esprit à acquérir si l'on veut progresser face à l'ensemble du phénomène.

J'accepte donc ce mystère une fois pour toutes, mystère qui suppose fermement que le passage a lieu, bien qu'il me soit inaccessible. (Remarquons que dans la représentation purement dualiste qui, en réalité, suppose une psychologie autonome d'un côté et une physiologie nerveuse de l'autre, tout est bien plus difficile encore, sauf si comme on le fait d'habitude, on néglige le système nerveux si l'on est psychologue, ou la psychologie si l'on est neurologue.)

Comme le dit Guiraud, cette attitude n'est acceptable que si on s'abstient de penser à fond. En ce sens, le monisme comme attitude scientifique en psychopathologie n'est pas plus inconciliable avec une représentation spiritualiste de l'homme que le dualisme courant, qui n'est clair et réconfortant que parce que non pensé jusqu'au bout.

Dans la schématisation du psychisme humain que nous utilisons pour nous exprimer, il faut tenir compte que tout ne se passe pas sur le même plan, et que tous les phénomènes psychiques ne sont pas comparables.

Par exemple, il y a une différence importante entre : se sentir exister et savoir qu'on se sent exister, entre éprouver la faim et savoir qu'on éprouve la faim. Nous pouvons considérer que la plupart des animaux qui nous sont familiers et beaucoup d'autres « éprouvent l'existence, sentent la faim ». Il n'est pas nécessaire qu'ils se sachent existants, qu'ils se sachent avoir faim pour que des actes appropriés puissent être posés.

L'éprouvé « existence », l'éprouvé « faim »-, l'éprouvé « sexuel », sont des états psychiques au degré le plus vaste et le plus indifférencié. Ce ne sont pas encore des phénomènes [95] corticaux. Ils paraissent au contraire liés au système neurovégétatif compris depuis le bulbe jusqu'à l'hypothalamus. Il faut prendre cet ensemble neurovégétatif pour que l'ensemble des besoins vitaux puissent y être compris. C'est de cet ensemble neuro-végétatif que surgit le dynamisme végétatif global qu'un Kuppens appelle même âme, donnant ici le sens d'âme à « l'éprouvé psychique de vie », au niveau le plus élémentaire, mais aussi le plus puissant. C'est là également qu'on doit situer l'origine de la Hormé, poussée hormique, tendance à l'existence, à l'expression, à l'action, poussée hormique invoquée par Mac Dougall, par Monakov, et sous une autre forme encore par Sherrington.

Cet éprouvé psychique, base du psychisme, est donc une expansion dynamique, qu'on pourrait comparer à la poussée du cristal vers une forme parfaite, avec cette différence que la poussée du cristal, tout existante qu'elle soit, n'a pas de face psychique, n'est pas éprouvée, pas vécue.

Chez les animaux élémentaires, le système nerveux est quasi limité à ces noyaux neuro-végétatifs et le psychisme ne dépasse pas cette forme ; il ne peut arriver à « se savoir existant ».

Chez l'homme, l'éprouvé psychique ou si l'on veut, le sentiment de l'existence est perçu comme chez ces vertébrés, mais à travers l'organisation du cortex, quasi toujours sous la forme « se sachant exister ». Or, c'est le cortex qui formule et délimite l'espace et la durée et qui donne donc à cette poussée hormique des dimensions et des limites. Guiraud parle d'un influx synthétique, expression de l'activité vitale bulbaire qui monte vers l'hypothalamus où s'organise l'éprouvé psychique dont nous parlions, éprouvé comme un fait atopique, c'est-à-dire sans localisation dans l'espace et la durée.

Il faut la participation du cortex pour que cet éprouvé global puisse devenir objet de constatation par un sujet se [96] connaissant alors comme existant. Le moi se sachant exister, se sachant avoir faim,

comporte donc un ensemble de fonctions liées au cortex organisant l'élan neuro-végétatif, la hormé, la poussée vitale. Je cite ici partiellement Guiraud.

1. Fonction de reconnaissance par laquelle toute l'activité psychique primordiale est reconnue comme émanant de notre individualité.
2. Fonction de constatation ou de conscience par laquelle le moi est capable à la fois d'éprouver et de se rendre compte qu'il éprouve.
3. Fonction de délimitation par laquelle le moi sépare et distingue notre individualité organo-psychique du monde extérieur.
4. Fonction d'adaptation à la réalité et à l'intelligence logique.
5. Fonction de contrôle de régulation des dynamismes primordiaux.
6. En ce qui me concerne, j'aimerais ajouter un corolaire à ces fonctions de contrôle : c'est-à-dire, insister plus particulièrement sur les fonctions d'inhibition, de refoulement, que le psychisme organisé exerce sur l'âme végétative, la Hormé.

Il a déjà été fait allusion à ces fonctions d'inhibitions, qui se structurent autour de cet élan vital, de cette expansion illimitée, comme si, en quelque sorte, le psychisme supérieur devait s'effrayer de cette âme végétative, éprouvé psychique atopique sans doute mais qui ne pouvant être connu consciemment qu'à travers le psychisme supérieur se transforme en besoin sans limite au cours de son passage.

Le cortex en effet ne pourrait concevoir un éprouvé atopique, mais il peut concevoir un éprouvé psychique non soumis aux limites qui caractérisent le moi.

[97]

Ceci nous permet de préciser ce que l'on comprend dans la notion du « je », le je du « j'ai soif », par exemple. Il y a d'abord un éprouvé global soif, lié intimement à son origine même à l'impulsion vers l'apaisement. Le besoin n'est pas lié à un simple état *statique*, mais à une *impulsion vers*. Il ne faut pas être doué de la conscience réfléchie pour l'éprouver et la satisfaire. L'éprouvé soif est précisément un de ces états inlocalisables dont nous parlions. Quand un être qui a soif, prend conscience de cet état, il ne supprime pas cet éprouvé psychique impulsion, il la précise, la délimite, se l'attribue, organise sa réaction. Le phénomène authentique auquel ici il est identifié au maximum, est la soif. S'il s'agissait du besoin sexuel, la situation serait la même. Lorsque donc, le sujet dit : « j'ai soif », il exprime à la fois l'éprouvé global soif et la conception que le moi se fait de cette soif et du comportement à adopter. Ce moi pourra satisfaire ou non cette soif ou ce besoin sexuel. Il exprime donc à la fois l'attitude du moi (ensemble des fonctions psychiques *connues* du sujet) et la situation de l'ensemble du psychisme, de l'éprouvé psychique, ici, de l'éprouvé soif, celui-ci étant au point de départ absolu et inlocalisé.

« J'ai soif », exprime donc l'ensemble de la personnalité.

Toute impulsion du système neuro-végétatif ne se porte pas vers l'état de conscience. Mais tout ce qui ne peut être accompli au service des fonctions neuro-végétatives que par des mouvements et décisions volontaires passe par la conscience et par des représentations claires. Cette impulsion, désir ou besoin, émanant du fond de l'âme végétative, porte alors un caractère d'authenticité absolue, forme la trame de fond des états vécus.

[98]

IV. Puissance et force

IMAGE VIRTUELLE DANS LA REPRÉSENTATION DU MOI

[Retour à la table des matières](#)

Nous en sommes ici : le sujet ne juge pas seulement la réussite ou la non réussite de ses actes d'après les canons sociaux ou professionnels. Il possède, pour apprécier ses actes, des normes personnelles, *inconnues de lui la plupart du temps, mais qui se traduisent affectivement par le sentiment d'être satisfait ou non et ce sentiment est éprouvé comme singulièrement authentique, indiscutablement certain parce que rattaché aux faits psychiques les plus élémentaires.*

J'ai parlé de l'espace et du temps, ce sont deux aspects généraux du psychisme, les grands courants autour desquels se polarise toute la vie psychique susceptible d'être consciente. Mais il est bien entendu que espace et temps ne doivent pas être considérés comme des schémas, des distinctions théoriques. Ce sont des catégories peuplées d'innombrables facteurs. Espace et temps sont les conditions nécessaires pour qu'un être doué de mouvement puisse prendre conscience de son devenir. Ce ne sont pas des phénomènes biologiques, et ils ne sauraient l'être, mais du moment qu'une sorte de protoplasme particulier apparaît à un moment donné comme doué de la faculté de conscience et d'auto-critique, ce sont là des caractéristiques à travers lesquelles doivent nécessairement se laisser concevoir les états vécus. Et même, si ces catégories ne sont pas l'existence et ne constituent pas l'être en soi, pour l'être humain, bien qu'il puisse se savoir inconnu et inconnaissable à lui-même, les données immédiates du vécu, celles auxquelles il s'identifie, seront nécessairement ordonnées selon cet espace et cette durée. Il ne peut aller au-delà en tant qu'expérience vécue et, par

contre, il éprouvera une tendance extrêmement puissante, quasi invincible, à s'identifier totalement à elles. Ses dimensions [99] dans l'espace et la durée deviennent ainsi lui-même et il méconnaît, presque nécessairement, qu'il ne s'agit là que de modes de se connaître, de se sentir, d'exister.

Ce qu'il faut expliquer d'abord, même si cela paraît fort simple, c'est qu'il existe des normes internes que le sujet souvent ignore mais qui n'en sont pas moins présentes en lui, ne lui servent pas moins à apprécier, à s'apprécier lui-même.

Ainsi, par rapport à la durée, je puis théoriquement être fort satisfait de vivre centenaire, d'avoir atteint 110 ans que personne n'a atteints dans le pays. Mais à supposer qu'à 110 ans, je sois encore suffisamment intact cérébralement parlant, cette vie invraisemblablement longue est tout aussi dérisoire qu'une vie de cinquante ans ; et, par rapport aux normes intérieures, par rapport donc à une impulsion organique de vie, de la vie émanée des centres de la base, c'est la fin prématurée, *c'est la fin infiniment prématurée, l'échec.*

Si le centenaire meurt généralement assez satisfait, ce n'est pas nécessairement parce qu'il a réussi sa vie, ce n'est que dans la mesure où le battement de la vie s'est affaibli aux différents niveaux de son cerveau.

C'est dans la mesure où le battement de la vie s'affaiblit, où l'impulsion des centres de la base se tait, que le sentiment d'échec peut disparaître. Il disparaît, par rapport à la volonté de durer, dans la mesure exacte où l'impulsion organique cesse, ou dans la mesure où elle cesse d'être perçue, intégrée dans un système.

Ce qui est vrai de la durée, l'est aussi de l'espace. Si les hommes rêvent tellement d'explorer les espaces interplanétaires après avoir exploré la terre, c'est que ces espaces sont à leurs mesures, secrètes, à la mesure de leur norme intérieure, inconnue, sont à la mesure de l'impulsion expansive qui émane de leurs centres mésencéphaliques avant qu'elle ait passé par le filtre du cortex qui lui donne conscience et

[100] dimension, mais sans parvenir à l'éteindre. (Se souvenir du délire de la presse pour le Spoutnik I et II !)

Mais dans l'expérience quotidienne, nous expérimentons tous, plus directement, notre mystérieuse norme intérieure concernant la puissance et la force ; en effet, Espace, Éternité et Mort sont des limites extrêmes, les expressions ultimes de notre impulsion profonde, mais, puissance et force sont le schème des événements journaliers au sein desquels nos normes internes jouent constamment sans que nous le sachions très bien et à l'occasion desquelles l'impulsion vitale à atteindre l'illimité, se manifeste à l'état permanent et presque à l'état pur.

La puissance est la forme intellectualisable par laquelle l'impulsion vitale s'exprime dans des épreuves, dirigées, conçues et opérées par la conscience, et exercées dans le milieu. C'est à son sujet que la norme interne « infini-espace-temps », fonctionne le plus sauvagement et le plus souvent non reconnue. Jamais aucun homme ici-bas n'a atteint une puissance qui puisse le satisfaire.

Le fait que nous ayons parlé espace et durée, ne peut nous faire oublier que la vie mésencéphalique est uniquement intensité en expansion. Espace et durée étant une traduction d'intensité, de « tension vers l'expansion maxima », sont donc identifiés comme intensité et en somme vécus sous cette qualité.

L'intensité à se réaliser est une caractéristique de toutes nos opérations psychiques reliées à la vie profonde et, même organisées selon espace-temps, elles ne perdent pas ce caractère fondamental. Nos normes intérieures sont donc toujours « intensité ».

Le sentiment de puissance est lié à ce qu'on peut réaliser. Tout cela se mesure socialement, se mesure à la rigueur avec des appareils et des méthodes de précision. Mais ici aussi, une différence fondamentale existe entre la réalisation effectivement [101] atteinte comparée à l'aspiration interne, insatiable, insatisfaisable, aux limites qui se dilatent de plus en plus vertigineusement à mesure qu'on croit s'en rapprocher.

Le sujet a beau avoir dominé tous les autres hommes, il ne s'est pas atteint lui-même, et ne peut y parvenir puisque le fait même de sa prise de conscience le restreint au fini. Il ne peut se mesurer qu'à travers des dimensions concevables, toutes étant finies.

L'homme en quête de puissance peut se féliciter d'avoir dépassé ses concurrents ou adversaires, mais il n'a pas atteint ses propres limites. Par exemple, il lui est impossible de réaliser une bombe qui le satisfasse, si effroyablement puissante soit-elle, et même si celle qu'il a inventée le terrifie. Uranium, Hydrogène et Cobalt, ces bombes ne sont rien par rapport à ce qu'il devrait réaliser pour atteindre son équilibre. Ce qui satisfait un moment, c'est le triomphe social ; ce qui arrête un instant, c'est la peur ; mais une fois l'adaptation faite, ces bombes ne sont rien en comparaison de la puissance que l'homme se sent capable d'avoir, à laquelle il se sent aspiré.

Il existe donc, à côté des normes comparatives, facilement appréciables des normes virtuelles de puissance, au regard desquelles toute puissance acquise par l'homme lui paraît insatisfaisante et en fonction desquelles, même sans le savoir il se mesure. Là l'échec est donc inévitablement la règle, au sein des plus grands triomphes, ou de la puissance la plus fastueuse.

Si cet homme veut la paix intérieure il faut donc, comme pour un faible ou un pauvre qu'il sache se limiter. Mais le problème n'est pas seulement là ; c'est que, une fois une certaine puissance atteinte et certaines barrières franchies, l'homme qui, inévitablement, à ce point de vue, se connaît d'autant moins bien qu'il est plus puissant, se livre à une compétition avec lui-même, sans savoir clairement que c'est [102] avec lui-même, sans comprendre jamais qu'il lui est mathématiquement impossible d'atteindre l'équilibre et la paix. La poursuite de la puissance ne libère donc pas l'homme de son aspiration à une puissance plus énorme. Au faite du pouvoir, il lui est aussi indispensable de se discipliner de se mesurer, d'admettre une limitation, que ce ne l'est au plus faible.

Refuser cette confrontation sur lui-même et la discipline qui en découle, c'est refuser sa propre existence et c'est se résigner à vivre sa vie qu'en ne se regardant jamais. C'est se détruire. La ridicule vertu d'humilité ne cessera probablement jamais d'être nécessaire à la vie.

Mais ceci nous amène à la notion de *devenir*.

Notre image vécue de soi est donc une image qui devient par rapport à une image virtuelle et idéale, inaccessible et immuable dans ses exigences. C'est par rapport à cette image virtuelle que nous apprécions notre devenir et sa qualité, que nous agissons en nous « créant » ou en nous « décréant ». Il n'y a d'ailleurs jamais de solution satisfaisante, ni en avançant, ni en reculant même. La « décréation » est toujours un choix, et, même souhaitée, elle constitue toujours, si négative qu'elle soit, une possibilité qui nous est désormais enlevée.

Une insatisfaction foncière règne donc en chacun de nous, liée à notre activité même.

La logique nous dit cependant que cette désillusion cesserait si nous pouvions arriver à nous débarrasser de cette image idéale et virtuelle dont nous avons parlé. Dans ce cas-là en effet, si nous dessinons un modèle, si nous créons un son, si nous résolvons un problème, il nous suffirait de voir si le dessin est très bien fait, si le son reproduit celui que veulent les lois de la musique, si le problème donne la solution attendue. Nous cesserions alors de nous mesurer à nous-mêmes, pour nous comparer à l'action type, à l'activité prévue selon certaines normes et en dehors de nous. Si, au moment où [103] nous recevons une décoration, nous pouvions nous débarrasser de cet absolu qui nous habite et nous mesure et nous contenter d'être le moi qu'on décore, cette décoration pourrait faire notre joie. Nous nous comparerions à X et à Y, nous jugerions de la récompense, témoignage des autres à notre moi perçu par eux, à tel moment et tel endroit. Mais si, au moment où cette décoration nous arrive, ces normes virtuelles font toujours partie active de notre psychisme, cette décoration ne représente rien, et est affectée du même signe que toutes nos activités, c'est-à-dire, de l'échec relatif. L'hygiène mentale nous commanderait de nous

satisfaire de la vanité ; mais notre image virtuelle nous impose un jugement sévère, nous commande de ne pas nous réduire aux dimensions ou à la signification de ce ruban. Il ne s'agit pas seulement d'orgueil, mais de vie.

B

Perfection et normes internes

I. Perfection

[Retour à la table des matières](#)

L'idée de perfection est une de celles en laquelle nous pouvons nous exprimer habituellement, subordonnés que nous pouvons être, et, sans nous en rendre compte, aux exigences d'absolu. Cette idée de perfection est une forme viable que prend, dans notre vie quotidienne, la rencontre de nos activités engagées dans le temps et la durée, les activités conscientes à notre mesure d'être social avec nos aspirations illimitées mais informulées.

Si nous analysons l'idée de perfection, nous pouvons considérer qu'elle est un produit d'élaboration corticale puisqu'elle nécessite, pour s'exprimer, une certaine prise de conscience, [104] une opération mentale consciente de comparaison, une certaine différenciation. Dans cette idée-là se mêle inévitablement l'idée de perfection imposée par le milieu social, une forme de discipline obligatoire, émanant du milieu familial ou éducatif, bref se mêle un besoin de perfection qui n'est ou ne serait en somme qu'une norme sociale.

Aussi, pour saisir ce que nous entendons par normes internes dans le besoin de perfection, il est nécessaire de bien se représenter la différence entre se conformer au maximum à une règle imposée en dehors, et se conformer à un appel intérieur qui ne peut être atteint.

Regardez une enfant de six à huit mois, dans son parc à travers le treillis, elle a laissé passer sa petite balle. Elle la reprend. Elle la repousse à nouveau au dehors, un peu plus loin. Elle la reprend encore. Elle recommence, de plus en plus loin, chaque fois ; elle doit finalement faire un grand effort, mais si elle parvient à ressaisir son jouet, elle le relancera encore.

Nous assistons à une progression, à une expansion d'une activité, distance croissante, effort croissant jusqu'à l'impossible réussite. Il s'agit ici d'une activité spontanée, répétée, progressive, liée aux structures mêmes des mouvements et de leur forme neuro-musculaire. Ce jeu constitue une forme en voie d'installation, dans laquelle viendra s'intégrer, au moment des prises de conscience, l'idée de mieux, de plus loin, de plus fort, etc. On voit bien que ce jeu comporte en soi une idée de progression, de progression constante, que limitera la longueur des bras ou l'écartement du parc.

C'est à ce type de perfection que répond l'idée du son parfait, l'idée de la ligne courbe parfaite citées plus haut. Le besoin de perfection est ici illimité, est ici informulable, irrationnel, infini et de toutes manières inaccessible, puisque le modèle n'existe pas. Il n'existe qu'une poussée vers ce modèle.

[105]

Cette forme de mouvement vers la perfection est ici, en même temps que mouvement, l'énergie, l'élan, l'expansion. Mais à mesure que la conscience se forme, ce « mouvement vers » s'incarne facilement en tel but plus précis, tel objet, telle réussite concevable.

Précisément à l'heure des premières occupations, premiers dessins, premiers jambages, premiers devoirs, une forme de perfection peut être imposée du dehors : parents, maîtres, condisciples, celle-ci étant en somme une simple règle sociale. Généralement ces incitations à la perfection émanant du milieu ne sont pas suivies, ne rencontrent pas les aspirations intérieures de l'enfant, lequel a sa vie et ses besoins propres. Mais il peut en persister une discipline imposée de perfection,

tellement marquée, dans certains cas, que si le sujet n'en tient pas compte, il se sent mal à l'aise, incorrect, voire coupable. Ce qu'il fait est alors marqué ou lui paraît marqué d'imperfection, et selon sa sensibilité ou les exagérations auxquelles il aura été soumis, nous pouvons voir apparaître, affectant la plupart des activités, un sentiment d'imperfection, d'incapacité, de maladresse ou d'impuissance. Le sujet pourra parler d'échec, mais c'est un échec par rapport à une forme de social ; même s'il en devient obsédé de perfection ou obsédé par l'idée d'échec c'est par rapport à une perfection saisissable, qui existe dans la réalité (dans le social), par rapport à une norme formulable qu'il suffirait d'atteindre pour que tout soit réglé et apaisé. Il ne manque que « ceci ou cela ». « C'est sur le point d'être atteint. »

Un être sain ne se trompe nullement entre les habitudes qu'on lui a imposées et ses propres exigences. Il est naturellement probable que l'aspiration inconditionnelle vers la perfection insaisissable, émanant de sa vie instinctive, rencontre un certain nombre de structures de perfections inspirées du dehors et dynamise ainsi certaines formes privilégiées. Et il [106] est sans doute fort malaisé, dans la plupart des situations courantes, de déceler ce qui relève ou du mouvement interne vers la perfection ou de certaines habitudes imposées. Mais il importe de concevoir clairement que ces deux choses sont originellement fort différentes et que la poussée de l'artiste vers l'expression parfaite ou l'avidité d'un financier vers la fortune totale n'est pas identifiable à la norme artistique souhaitée par le milieu social, ou à la fortune qu'il convient d'avoir selon le rang social qu'on occupe. Ces passions, dynamisées du plus profond de l'être ont quelque chose d'incommensurable au social et le refusent d'ailleurs toujours.

Supposons qu'il s'agisse de reproduire une pièce en acier. Vous pouvez confier cette reproduction à une machine. Elle peut le faire d'une manière parfaite ; elle peut même se contrôler elle-même et ne libérer la pièce terminée qu'après une comparaison parfaite avec le modèle, la fin de l'examen concluant étant marquée par un déclic. Cette machine aura reproduit exactement le modèle proposé. Elle a travaillé d'une certaine manière, prévue par son inventeur, manière inté-

grée dans les différents engrenages. Cette machine a travaillé évidemment d'une manière mécanique et inconsciente, mais rien n'empêche son inventeur de lui faire prononcer après chaque opération : « C'est parfait. »

On peut concevoir le travail d'un ajusteur, prié de faire la même pièce. Il mesurera, pourra dire à chaque mouvement, « c'est juste ». Il pourra ainsi se livrer à chaque opération, comme on le lui aura appris et terminera son travail avec la conscience que la pièce est conforme. Il a fait ce qu'on lui a demandé et a éprouvé la certitude que son travail est satisfaisant.

Le grand nombre, se fiant à leur technique et à la fidélité de leurs gestes, livrent leur travail, tout en s'étant constamment identifié à la technique. Celle-ci étant bien employée, [107] la pièce est bonne. La pièce étant terminée, *le problème est également terminé.*

Nous pouvons avoir affaire ici à l'attitude générale de l'homme qui, habituellement, se borne à appliquer convenablement la technique apprise : son besoin de perfection s'identifiant à la séquence des opérations, il est satisfait de son travail surtout s'il n'est engagé que pour autant que son milieu de travail le contrôle et l'apprécie selon qu'il aura ou non réussi sa pièce. Dans bien des cas, il estimera la pièce bonne. Mais l'attitude de l'homme peut être fort différente. Il a appliqué la technique : il a réussi sa pièce. Mais à chaque opération, il a pris conscience de l'inadéquation entre la perfection qu'il aurait voulu y mettre et qu'il aurait pu réussir à y mettre s'il était autre, si ses sens étaient plus précis ; si bien que, réussie, la pièce lui paraît lamentablement quelconque. On aura beau le féliciter, éventuellement, pour son travail, lui, il en connaît l'imperfection. La satisfaction, même réelle des autres, lui paraît dérisoire. Pour lui, la réussite n'est qu'apparente et liée seulement à l'impossibilité où se trouvent les examinateurs d'apprécier le degré réel de réussite.

Pour les ouvriers du premier groupe, leur attitude et les résultats les intègrent étroitement au groupe social, au témoin social, ils s'y sentent accueillis et en même temps sentent qu'ils ont le droit d'y entrer ; tan-

dis que l'ouvrier du deuxième groupe, forcément accueilli lui aussi, se sent quand même en dehors. Mais il peut penser que les appréciateurs ne sont si facilement satisfaits que parce qu'ils ne se sont pas rendus compte de la médiocre approximation du travail.

Dans ces cas-ci, le sujet n'a pas, comme norme d'appréciation, le jugement de l'entourage, il juge en fonction d'un idéal à atteindre, ce qui en termes psychologiques peut se traduire par un « équilibre à atteindre qui lui assure l'apaisement ». Son travail a été livré sans que cet équilibre ait été [108] atteint, même si le travail est aux yeux des autres satisfaisant.

II. Sauvegarde et perfection

[Retour à la table des matières](#)

Mais l'analyse est loin d'être épuisée. En cours d'exécution du travail, le sujet peut se laisser partiellement dominer par un besoin de précision qui l'entraîne à perdre du temps. S'il se hasarde à exprimer à son chef qu'il est arrivé à une précision plus grande, à une exécution plus satisfaisante, alors que la pièce en question ne doit être ajustée que d'une manière approximative, on ne manquera pas de lui répondre que ce n'est pas cela qu'il faut mais le rendement, et qu'on est bien avancé avec une perfection que personne ne demande.

Socialement et professionnellement parlant, ce souci de perfection apparaît ici donc comme un handicap. Ainsi il apparaît très tôt qu'il peut y avoir une tendance à la perfection déplacée, inutile et même nuisible. L'ouvrier pourra se rendre compte que pour certaines pièces, un degré exagéré de perfection est inutile, qu'il doit donc se libérer, du moins partiellement, et dans ce domaine-là, de son souci de perfection. La vie réelle exigera donc de quelqu'un qui éprouverait un grand besoin de perfection de s'en libérer dans un certain nombre de cas.

Mais un certain nombre de gens n'accepteront pas de passer leur vie à faire des choses qui leur paraissent à moitié faites. Un certain

nombre encore sont tellement accablés par le souci de perfection qu'ils le cultivent pour lui-même. La méticulosité, la recherche de la petite bête, la précision absolue dans un domaine inutile caractérisent certaines personnalités, surtout obsédées ou anxieuses et dans un certain nombre de cas, ce souci de perfection se fixe sur certains [109] objets et certaines idées, et ce souci, devenu obsession, peut détruire une existence.

Dans un certain nombre de situations, dès que le sujet ne peut plus compenser, diriger vraiment son comportement, le souci exagéré de perfection conduit au sentiment constant d'échec ou d'insatisfaction.

Supposons encore que les fameuses pièces d'acier fassent l'objet d'un concours. Le premier prix peut fort bien aller à l'ouvrier qui s'est contenté d'appliquer la technique à la manière d'une machine, technique parfaite.

Dans ce cas, le vainqueur s'identifiera à son prix. Il est probable que ce cas est fort théorique et que l'identification n'est jamais parfaite ; mais elle doit fort souvent être suffisamment satisfaisante pour que le sujet le considère comme exprimant un jugement de collectivité à son sujet et trouve le jugement conforme à ce qu'il se sent être. L'absence de tendance à cultiver la perfection en soi favorise évidemment cette identification. Et quand cette absence est marquée, le sentiment d'échec disparaît presque totalement de la conscience.

Cependant il se peut également que le premier prix aille à celui qui s'est acharné à faire une œuvre parfaite. Le premier prix lui paraîtra la récompense de son effort, mais peut-être bien, cependant, qu'il observera que ce premier prix est attribué à une œuvre qui ne le mérite vraiment pas. Le jugement de ses semblables lui apparaît donc comme n'ayant qu'une signification relative et lui apprendra expérimentalement que le jugement des hommes n'est pas nécessairement conforme à la réalité.

Mais la situation la plus typique est que le premier prix aille à un travail acceptable, tandis qu'un autre ouvrier ayant accordé à son travail un grand souci de perfection eût voulu voir le groupe consacrer et

sa pièce et l'effort de perfection fourni. Dans ce cas, il veut que le groupe social ait la même [110] clairvoyance et le même jugement que ce qu'il pressent de ses normes internes. Le prix lui revenait donc, estime-t-il, et pour la perfection de la pièce et pour la qualité et la conscience de son effort. Il ne l'a pas obtenu et c'est là la situation concrète banale, régulièrement vécue par des millions de gens. Dans ces conditions-là, la déception peut théoriquement engendrer l'appel à un juge supérieur, ou à son équivalent « la conscience », ou engendrer le rejet de tout effort inutile vers la perfection. Dans la plupart des cas, le sujet n'abandonnera pas facilement son effort vers la perfection et il a, dès lors, besoin de la certitude que son besoin de perfection répond à une valeur, une réalité en soi, existant indépendamment de lui et à laquelle se subordonner correspond à une attitude supérieure. Ce sont ses normes internes qui, dès lors, donneront les exigences du Juge. Elles doivent et sont conçues comme absolues.

Si nous transportons la pièce d'acier dans le monde des activités et des compétitions sociales, nous trouvons les mêmes attitudes, les mêmes problèmes : le sujet peut avoir conquis la première place. Dans la mesure où il s'identifie à la première place, il sera peu sensible aux procédés douteux qu'il aurait pu employer ; mais dans la mesure où il s'identifie à la première place *et à la qualité des procédés employés*, elle suppose plus de valeur humaine pour l'homme qui y est parvenu. La facilité qu'il éprouve depuis toujours à éprouver un sentiment d'échec si tout n'est pas parfait constitue manifestement un facteur de perfectionnement moral.

L'idée de perfection morale est néanmoins une valeur qui, socialement parlant, n'a pas cours, ou n'a guère cours et postule donc l'existence d'une instance supérieure.

Mais nous rencontrons ici le problème du sens du monde moral, et sa signification humaine ; nous rencontrons le mécanisme psychologique.

[111]

En effet, l'étude de la pathologie mentale nous apprend que, dans un grand nombre de cas pathologiques, le souci et le besoin de perfection peut jouer à plein, avec tous les raffinements possibles et en dehors de son objet. Le besoin de perfection, de propreté, de description, le scrupule, le doute, les sentiments de non-valeur correspondent à des mécanismes identiques, mais non adaptés à la réalité. Le mécanisme joue donc, et joue parfaitement, mais d'une manière désordonnée. Le mécanisme est donc indépendant de son objet même. Chez l'être normal et équilibré tout a correspondance.

Nous sommes donc revenus ici, par le truchement d'activités et relations sociales, à cette structure du moi à laquelle je faisais allusion en parlant de la voie lactée.

Mais avant de faire les remarques d'ordre général qui doivent être faites, il faut signaler encore une chose remarquable, c'est que le malade, obsédé de perfection, lutte souvent autant qu'il peut pour se libérer de cette servitude. Et dans les cas graves, accepte même une leucotomie, ce qui, dans son esprit, équivaut à accepter de se détruire partiellement.

Un malade atteint de ce besoin morbide de perfection, lutte toute sa vie contre lui et nous constatons qu'il s'y détruit.

On peut se poser la question de savoir si l'homme normal à l'instar de l'homme malade, ne lutte pas non plus pour se libérer de ce besoin. Il est manifeste qu'il le fait. En effet, le sentiment d'échec perpétuel serait fortement diminué si le besoin de perfection ne se faisait pas sentir constamment.

Un certain nombre d'hommes se comportent, parlent, et *paraissent* même penser comme si les normes sociales étaient les seuls critères valables. On ne peut pas savoir si cette attitude correspond à une négligence totale des normes internes ou répond seulement à un effort en vue de s'affranchir [112] des normes internes et des conflits et insatisfactions qui y sont rattachés. Réelle ou presque réelle, cette attitude comporte un mode de penser et d'apprécier. L'importance des choses, des êtres, des événements se mesure dès lors à ce qu'il reste de temps

probable à vivre et à l'importance que peuvent encore avoir en soi, statistiquement pourrait-on dire, ces événements ou ces êtres.

En réalité, dans la vie sociale, l'importance laissée aux individus s'apprécie en fonction du temps probable qu'il leur reste à vivre et de l'influence que peut encore avoir dans la collectivité, leur collaboration active. Un homme puissant aux postes de commande peut toujours espérer qu'on attendra craintivement son départ, mais la grande majorité des gens sont traités par rapport à ce qu'ils représentent encore au point de vue électoral, social et professionnel.

Le plus grand nombre des sujets apprécient vraiment cette évolution de leur valeur par rapport au groupe, et quelques-uns se rapetissent quasi volontairement à ces dimensions. On croirait à les voir et les entendre, qu'ils n'ont effectivement d'autre mesure que celle-là, ceci s'appliquant aussi bien aux sujets ayant quelque peu réussi socialement qu'à ceux qui sont restés médiocres. Mais presque toujours, il ne s'agit là que d'une apparence, cette attitude apparaît à l'analyse comme volontaire, dirigée, douloureuse.

Nous pouvons penser que tous ou presque tous ceux qui consentent à la mort prématurée de leur être, ne sont pas délivrés par ce consentement. Ils doivent, malgré tout, continuer leur effort, leur refoulement et même, s'ils n'en sont pas nettement conscients, en éprouvent une souffrance. Ils ne sont pas libérés de la vie, mais seulement de l'effort de vivre, et ils en restent mornes et tristes, en proie à l'ennui.

Mais un grand nombre perçoivent le désaccord entre cette mesure sociale et leurs aspirations et cherchent à échapper à ce jugement social pour le *sens* et la *valeur* de leur vie et de [113] leur effort. S'ils ne cherchent pas une signification à leur être, ils en cherchent une à leur effort, à l'idéal qu'ils ont servi et servent encore, ils s'identifient à quelque chose de solide, d'important, de durable, d'éternel, ce qui leur permet d'échapper en partie à la réduction sociale. Mais ils n'échappent pas à la question du sens de leur vie, même si celle-ci se pose en termes différents, notamment du sens de leur activité.

On peut concevoir psychologiquement qu'on peut utiliser un test, aux fins de savoir si un sujet quelconque d'un certain âge a sauvegardé ses normes internes, a refusé de mourir, identifié au pur social. Car ces normes internes, conditions de nos possibilités illimitées, sont aussi celles qui exigent que nous disposions d'une liberté réelle, qui exige que nous vivions susceptibles d'une certaine indépendance vis-à-vis du milieu. L'attitude d'un homme devant le problème de la liberté nous permet de juger de sa vie intérieure. Nous ne parlons pas seulement de sa liberté à lui, mais de celle de tous les autres, de la liberté comme milieu d'épanouissement. Car si nous ne pouvons pas vivre et évoluer sans choisir, c'est-à-dire sans réduire progressivement nos possibilités, nous voulons cependant que les possibilités qui nous restent pour l'avenir ne soient pas réduites en dehors de nous, de notre volonté. Défendre la liberté, c'est défendre la possibilité du libre choix dans l'avenir ; et cela n'a de sens que si nous conservons dans l'image de notre moi, les normes internes liées à l'infini, à l'empire des possibles, des parfaits, de l'illimité, en comparaison duquel nous devenons, en comparaison duquel nous nous jugeons.

Mais ces normes internes constituent un élément de résistance, de non assimilation pure et simple au milieu. La tranquillité, la paix, le silence nous suggèrent de nous en affranchir, même si, par ce fait, nous renonçons à la vie intérieure.

[114]

C'est à quoi nous convie l'hygiène mentale des commis voyageurs et je le crains, celle des Nations-Unies, de façon que nous nous laissions au maximum identifier aux aspects sociaux, formels et relatifs de nos actions. Bref, l'hygiène mentale bien comprise, nous porterait à détruire le plus tôt possible, et par tout moyen, les normes internes, la poussée expansive que nous percevons sous forme d'infini.

Cette lente préparation à la mort constituerait peut-être la meilleure forme d'adaptation à l'existence, celle en tout cas, qui comporterait le moins de difficultés pour soi-même et pour les autres.

Dans nos pays occidentaux, non soumis encore à un véritable esclavage, il existe cependant une caste caractéristique de ce qu'on vient de lire : celle des employés subalternes de certaines grandes administrations entre autres, des ministères. Ce qui les caractérise au maximum, c'est l'incapacité à éprouver un sentiment de responsabilité devant leur activité. Le fait qu'ils se trouvent sous le contrôle plus direct des supérieurs et peuvent difficilement se dérober, les transforme très tôt en modèle de citoyen réduit au comportement professionnel social. Il faut en avoir côtoyé beaucoup, avoir su comment ils se comportent en dehors de leur bureau, dans un groupe culturel par exemple, pour savoir à quel point, identifiés à leur passivité obligatoire, ils ont perdu, avec leur sentiment de responsabilité, la capacité d'initiative, liée au goût de la liberté.

Bref, dans ce monde si particulier, mais symbolisant dans une certaine mesure, la société probable de l'avenir, il est exceptionnel de voir un individu poursuivre une activité ou un dessein, pour eux-mêmes, ou maintenir une attitude professionnelle qui serait nécessitée par ses normes internes, l'opposant au milieu ou simplement le poussant à agir pour lui-même, même si le milieu ne s'y opposait pas. L'acte libre, l'activité gratuite, un acte de résistance sont impensables pour eux.

[115]

Ce qui paraît plus grave, c'est que si ces hommes ne sont pas vraiment morts spirituellement et se bornent à se maintenir au garde à vous de la mort, ils sont imperméables à toute activité, projet, résistance ou création venant d'hommes libres et à travers leur destruction maintenue active, se crée une sorte de barrage à la vie des autres.

Une société stabilisée a tout intérêt à ne pas avoir à s'occuper de problèmes individuels, à former des citoyens peu susceptibles de ne pas se contenter du jugement du groupe, elle a tout intérêt à ne pas rencontrer les normes internes des individus et à les éduquer très tôt et le mieux possible à s'ignorer. Certains psychanalysés réalisent assez bien, en apparence du moins, ce type d'hommes ; mais je ne puis dire

si cette image de citoyen parfait est consciemment recherchée car, pour un certain nombre d'autres, le social, bien utilisé, est l'instrument le plus agréable à manœuvrer. Je crois, de toutes façons, que le « sur-moi », ne soit pas une notion plus claire que bien d'autres ; ni une notion à concevoir si simplement que ne le font certains.

L'éducation familiale ou scolaire tend à imposer un idéal de perfection et la formation sociale est en partie axée sur cette éducation : « Ce n'est pas bien », « Tu peux faire mieux », etc.

Dans bien des cas, cette obligation de perfection est poussée très loin, trop loin, jusqu'à imposer une sorte d'esclavage, jusqu'à oublier l'existence personnelle de l'enfant. L'expérience montre, toutefois, que pour certaines activités, nullement imposées par le milieu, et qui paraissent rattachées aux satisfactions instinctives élémentaires, intervient ce phénomène heureux que le sujet s'acharne à y atteindre une perfection. Et celle-ci est, comme pour certaines activités de jeu, poussée bien plus loin que le milieu même ne l'approuve. C'est pour lui-même que l'intéressé agit et il apprécie lui-même. Ce n'est que lorsqu'une fusion a eu lieu entre la [116] poussée interne, avec ses normes et l'activité présentée du dehors que l'engagement libre, et vécu comme tel, du sujet, est possible.

Un certain nombre de gens engagent leur aspiration interne, normalement liée à certaines activités de l'enfance comme le jeu, le collectionnisme, à une activité d'adulte où le besoin de perfection et d'absolu devient objet en soi : la philatélie paraît une de ces réussites qu'aucun Machiavel n'aurait songé à inventer. Le besoin d'absolu est ici canalisé dans un processus normal pouvant remplir une vie et, en même temps, supérieurement inutile.

Parfois, dans des cas nettement pathologiques, la perfection est recherchée pour elle-même, sans autre objet qu'elle-même et la personne ainsi affectée se détruit à la poursuite d'une perfection sans objet, ou d'objets situés en dehors de l'existence pratique ; elle s'y détruit car, non seulement, les efforts prodigieux sont dépensés sans but, mais les choses indispensables sont considérées comme sans importance.

L'aspiration à la perfection, normale ou morbide, s'identifie à : se sentir être, se sentir agir, se sentir devenir d'une certaine façon, en présence d'une exigence qui, pour interne que soit son origine, est projetée comme si elle était la présence même du monde. Elle est liée à l'expérience intime et vécue de l'image de soi, à une attitude devant l'existence. Image de soi implique présence du monde et l'attitude profonde d'un sujet ne peut être modifiée sans modifier la sécurité de soi dans le monde, sans modifier, de la part de l'agissant, ses rapports absolus avec l'essentiel, essentiel étant l'équivalent de l'absolu intérieur, dominant de très loin la présence du social. Ainsi, qu'on soit sain ou malade, l'approche de la perfection est une rencontre triomphale, l'échec une défaite. Le signe qui distingue le morbide et le normal, c'est la liberté qu'a conservée le sujet.

[117]

Dans la vie quotidienne, l'aspiration à la perfection est presque toujours vécue comme mêlée aux exigences sociales. Le sujet ne peut facilement dissocier les deux pôles de cette activité et, du même coup, la perfection est facilement perçue comme une pure création sociale, une force, voire un préjugé du milieu.

Dans tous les cas où un être est victime d'un perfectionnisme douloureux ou destructeur, il paraît facilement victime des exigences du milieu, de certains impératifs sociaux, de certaines aspirations ou disciplines familiales ou religieuses, alors que le problème est de savoir pourquoi la rencontre de l'exigence profonde s'est faite avec telle activité inutile ou secondaire. Un sujet névrosé, qui se sent détruit par un besoin absurde de perfection qui l'empêche de vivre, s'acharne à se libérer du social et du moral, aidé ou non par certaines formes de psychothérapie. Dans la création de l'être, dans ce mûrissement qui donne à la personnalité sa forme adulte, un détachement progressif, une décantation s'opère entre l'exigence interne et les exigences du dehors. L'homme, peu à peu, trouve sa voie, d'une part en se libérant de formes proposées, d'autre part en s'engageant dans d'autres, qu'il considère comme sa voie personnelle. Le choix est mystérieux, comme toute croissance. Mais nous voyons régulièrement qu'aucun être ne se libère

de l'absolu. Les normes qui l'habitent sont irréductibles. S'il veut s'en affranchir, il ne le peut que par un effort constant, une immobilité entretenue que les uns appelleront un bon équilibre social, que d'autres appelleront silence et mort.

On comprend donc que, normalement, l'attitude devant le besoin de perfection, *doit être ambivalente, et donc vécue comme libre*, et que nous traversons des périodes diverses à ce sujet.

Dans la mesure où, dans notre évolution, nous nous identifions avec les normes sociales, et où nous perdons la faculté [118] d'apprécier selon nos normes intérieures, nous abandonnons notre être, nous refusons notre propre drame intérieur, notre liberté intérieure, nous précipitons notre fin spirituelle. En supposant un homme qui serait parvenu à s'identifier totalement aux normes sociales, il aurait cessé d'exister et même, il aurait cessé d'éprouver le besoin de s'identifier. Il serait totalement éteint. Un tel homme n'est que théorique, on ne pourrait en rencontrer aucun. Mais la question qu'on doit se poser est néanmoins celle-ci : Est-ce que normalement, et fréquemment, une évolution ne se fait pas vers le refus de juger par les normes internes, vers le refus de l'échec, *c'est-à-dire vers la mort ?*

Bref, un processus puissant s'installe avec la vie de l'homme de manière à la structurer, à l'ordonner selon Espace-Temps, les événements professionnels, sociaux, familiaux, événements extériorisables, et extériorisés de la vie de relation tendant donc à faire coïncider les normes intérieures avec les normes sociales. Si la coïncidence était totale, l'homme pourrait automatiquement être libéré de tout sentiment d'échec : il serait même immunisé contre lui. Il serait tranquillité, silence, et j'ajoute même inexistence intérieure.

Revenons à la voie lactée. Il est certain qu'un grand nombre de personnes peuvent contempler le ciel, en y projetant les effroyables distances que nous livrent les astronomes sans éprouver le frisson d'inquiétude, de tristesse dont nous parlions. De même, ils peuvent se trouver à l'occasion d'une découverte devant le drame de l'homme d'il y a 300.000 ans, tout pareil au nôtre, sans retour sur eux-mêmes, sans

jugement sur eux-mêmes. La plupart des hommes connaissent la limite de leurs forces et de leur puissance, testées par la vie quotidienne et seraient bien étonnés si on leur expliquait que les normes de puissances tendues en eux sont bien différentes des résultats qu'ils ont pu obtenir. La sensibilité aux contes, aux légendes, aux films, les rêves de chacun, [119] montrent cependant que tout individu, même l'ignorant, porte en soi ces normes susceptibles de lui donner un rapport entre ce qu'il a réalisé et ce qui attend en lui.

L'expérience quotidienne montre que ces normes sont sous-entendues par tous dans les jugements portés sur soi-même ; elles sont sous-entendues, mais ne sont cependant pas l'objet d'un effort de connaissance. Au contraire, il semblerait que chacun disposât d'un système lui permettant d'échapper à la constatation objective, à la prise de conscience claire... de quoi ? De sa mesure ? Je ne vois pas en quoi elle serait refoulée, si cette mesure, pour l'homme, ne risquait de lui apparaître comme celle du néant.

Éprouver son néant ou le constater ne peut nous arriver que par comparaison d'éléments comparables. Quel que je sois, ou qui que je sois, je ne suis donc rien par rapport à ce que je devrais être pour échapper à ce sentiment d'impuissance infinie, de voyageur minuscule égaré dans l'éternité et l'infini, si bien que, si nous nous protégeons contre ce sentiment du néant, c'est en nous protégeant contre la prise de conscience de nos mesures intérieures. Notre vie psychique s'organise pour nous ignorer. Elle ne trouve la paix qu'en mourant aussitôt que possible. Si elle opte pour la vie, elle doit se créer contre le néant, regarder résolument vers l'infini.

C

L'expérience de l'échec dans l'appréciation du devenir

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons voulu savoir si la plupart des gens avaient conscience d'un devenir, d'une évolution par rapport à leurs normes internes, à leur réussite.

[120]

Ces investigations ont été menées par Colette Kaikinger. Elle a choisi deux groupes de sujets normaux, le premier de 18 à 30 ans ; le second de 40 à 60 ans.

Dans chaque groupe, vingt personnes, rencontrées en grande partie dans la bourgeoisie ; certaines restrictions s'imposent donc pour généraliser l'interprétation. Toutefois, il ne s'agit pas du tout de spécialistes de l'introspection comme le montre la liste des professions.

a. Procédé de sondage employé

À l'aide du test de l'échec étudié précédemment, nous avons essayé de déceler cette conscience d'évolution en demandant au sujet de répondre :

Une première fois : comment il pense qu'il aurait répondu dix ans auparavant (ou à 15 ans pour le groupe de 18 à 30 ans).

Une deuxième fois : comment il aimerait pouvoir répondre dans dix ans.

Ces questions ont été choisies après plusieurs essais.

À la fin du test nous avons ajouté pour la seconde feuille une dixième question S 1 ainsi conçue :

Est-ce que vous pensez que vous serez différent de ce que vous êtes maintenant, dans dix ans ?

On sait bien, naturellement, qu'une réponse exacte, qu'une connaissance objective de ce qui se passe réellement est impossible à obtenir par cette méthode ; mais on veut uniquement savoir si ces problèmes sont assez présents, assez préoccupants, chez la plupart des gens, pour qu'ils puissent répondre, trouver les questions assez naturelles.

Il s'agit donc de savoir si, à côté des réponses du moment, les sujets entrevoient la possibilité d'un changement dans [121] leur attitude. En cas d'affirmative, nous ajoutons la question : « Dans quel sens ? », sans aucune suggestion de notre part.

Ceci nous a permis d'obtenir pour tous les sujets, d'une façon indirecte, leur opinion au sujet d'une évolution individuelle.

Nous laissons de côté l'aspect purement technique de ce travail, aspect qui n'aurait d'utilité que pour le contrôle scientifique.

b. Plan du travail

[Retour à la table des matières](#)

Ayant appelé groupe *a.* le groupe de 18 à 30 ans et groupe *b.* le groupe de 40 à 60, nous avons successivement procédé pour chaque groupe au travail suivant :

Dans une première partie : nous avons, pour chaque question du questionnaire relevé la réponse (en chiffres) sur la feuille I, et sur la

feuille 2, et avons calculé la différence algébrique entre la seconde réponse et la première.

Exemple : pour la première question qui a deux sous-questions, nous avons calculé : $a^2 - a^1$, et $b^2 - b^1$; cette différence pouvait être positive, négative ou nulle.

Si elle était positive, par exemple $a^2 >$ que a^1 , la réponse donnée sur la seconde feuille concernant cette question était plus importante que celle donnée sur la première et, comme elle correspondait pour le sujet à une réponse donnée dans dix ans, par rapport à une réponse donnée dix ans auparavant, elle équivalait à une augmentation pendant vingt ans, se rapportant au sujet de la question.

Pour la première question par exemple, si $a^2 >$ que a^1 , on constaterait une augmentation des souvenirs d'échecs.

Cette différence, négative, correspond à une diminution ; si elle est nulle, à une stabilisation.

[122]

Pour chaque question nous avons traduit graphiquement les variations rencontrées dans les réponses en représentant en abscisse les différences algébriques entre la feuille 2, et la feuille 1 (différence pouvant aller de -10 à + 10) et en ordonnée, le nombre de sujets chez lesquels on trouve ces différences.

Calculant également la moyenne des réponses, nous voyons si elle est positive, négative ou nulle, ce qui équivaut à une tendance moyenne vers une augmentation, une diminution ou une stabilisation concernant le sujet de la question.

Après avoir évalué ces différences pour chaque question, nous nous sommes servis de commentaires fournis par les sujets pour les justifier.

Dans une seconde partie : ayant établi un tableau en notant pour toutes les questions (au nombre de 20 avec les sous-questions), le

nombre de réponses stabilisées de la feuille I, à la feuille 2 (c'est-à-dire, différence nulle entre a^2 et a^1), nous avons mis en relief la proportion d'évolution de la réponse donnée dix ans auparavant et dans 10 ans, sur le nombre des 20 sujets.

Exemple : la question 8a : elle a moins évolué puisque sur les 20 sujets, 12 donnent la même réponse sur la feuille I et sur la feuille 2. Par contre les questions Ia, Ib, etc, où 3 sujets seulement donnent la même réponse en I et 2 est une des plus évoluées.

Examinant les questions des moins évoluées aux plus évoluées, nous avons cherché à établir, en nous basant sur les commentaires des sujets, à quoi ces différences étaient dues.

Ceci nous a permis de tirer les éléments relevant de la conscience d'une évolution.

Dans une troisième partie : nous avons synthétisé ces éléments et en avons établi la liste par ordre d'importance.

[123]

Dans une quatrième partie : notant les réponses à la question subsidiaire : « Est-ce que vous pensez que vous serez différent... », nous avons également relevé les éléments étayant la conscience d'une évolution.

Après les avoir synthétisés, nous les avons comparés à ceux relevés dans la troisième partie.

Cinquième partie : Ayant procédé de la même façon pour le groupe b, nous avons comparé les résultats de la troisième et quatrième parties, entre les deux groupes, puis nous avons tiré les conclusions qui s'imposaient.

*c. Extrayons maintenant de ce vaste travail,
les parties qui peuvent nous intéresser présentement :*

I. VOYONS D'ABORD LE GROUPE A, composé comme suit :

[Retour à la table des matières](#)

Une étudiante de 21 ans ; un ingénieur de 25 ans ; une personne sans profession, mariée, de 22 ans ; une étudiante de 21 ans ; un militaire de 25 ans ; un professeur de 25 ans ; une étudiante de 22 ans ; un représentant de 30 ans ; un étudiant de 19 ans ; un militaire de 28 ans , un polytechnicien de 28 ans ; une personne sans profession, mariée, de 25 ans une autre personne mariée, sans profession, de 25 ans une cantatrice de 25 ans ; un militaire de 27 ans une étudiante de 22 ans ; une hôtesse de l'air de 24 ans un représentant de 25 ans ; un artiste-peintre de 22 ans une assistante en psychologie de 25 ans.

Nous ne donnerons ici qu'une partie des réponses aux questions.

[124]

Évolution des réponses

Nous allons examiner successivement les questions qui ont le moins donné lieu à des réponses différentes entre la feuille I et la feuille 2, et progressivement les questions qui ont donné le plus lieu à ces différences.

Au fur et à mesure que nous examinerons ces questions nous essaierons d'extraire, des réponses, les éléments qui étayent une évolution et qui révèlent chez les sujets, la conscience de cette évolution.

La question 9b a 7 réponses qui se maintiennent.

- Elle examine le jugement social comme critère de l'échec. 35%, des sujets donnent la même réponse dans les deux feuilles ; 20% parce qu'ils ne tiennent jamais compte de l'opinion des autres, 5% parce que les autres jugent toujours mieux qu'eux-mêmes, étant plus impartiaux, 10% parce que les autres jugent toujours de la même façon qu'eux-mêmes.
- Pour 20% des sujets, le jugement social comme critère va augmenter car ils y prêtent attention.
- Enfin, les 45% des sujets qui, à 15 ans, donnaient la plus grande part à l'opinion des autres, ne la feront plus intervenir (sauf pour 5%), comme critère de leurs échecs.

Il y a donc dans ces dernières réponses, le désir d'avoir des idées plus personnelles et de ne pas se laisser influencer par les autres, ce qui révèle la conscience d'une nette évolution concernant la maturité d'esprit et l'affirmation de soi dans son jugement.

Si, d'autre part, 20% des sujets prêteront plus d'attention au jugement social, c'est qu'il y a chez eux également la conscience d'être différent ici, dans leur façon de s'adapter au monde en tenant compte de l'opinion d'autrui.

[125]

Vient ensuite la question 9a concernant l'impression subjective comme critère de l'échec. Cinq réponses se maintiennent.

- Il y a ici 20% des sujets pour qui cette impression compte toujours principalement comme critère et 5 % pour qui, par contre, cette impression ne compte nullement.

- Pour 20%, ce critère va diminuer, soit qu'ils disent que les autres sont mieux à même de vous juger, soit qu'ils aient tendance à oublier, à s'effacer.
- *Pour les 55% qui restent, ce critère aura plus d'importance, soit parce que, contrairement à 15 ans, on saura mieux juger que les autres, soit parce que ce critère a eu, et aura toujours le plus de valeur, soit parce qu'on désire considérer les échecs par soi-même plus qu'avant, mais en tenant compte néanmoins de l'avis des autres.*

C'est dans le dernier pourcentage que nous constaterons la conscience d'une évolution concernant une maturité de jugement qui sera plus ou moins, influençable.

Mais les 20% des sujets qui pensent que leur impression personnelle comptera moins qu'avant parce qu'ils auront tendance à oublier, effacer les échecs, ont également pris conscience d'une évolution.

La question 4b étudiant l'attitude engendrée par les échecs, ici le contentement, présente 4 réponses qui se maintiennent,

- 10% des sujets sont toujours contents, dans la même mesure, de leurs échecs, car ils préfèrent les voir sous un jour heureux ; d'autre part, 10% affirment qu'on ne peut pas être content des échecs.
- Pour 5%, il y aura à l'avenir des échecs regrettables et pour 10% également, le contentement diminuera, car les sujets prétendent qu'on retient mieux avec le temps, les échecs regrettables.

[126]

- Enfin 70% voudraient être plus heureux de leurs échecs et pensent l'être soit à cause des conséquences possibles de ces

échecs, soit parce que, connaissant leur raison inévitable, il n'y aura pas de regrets.

Il y a conscience d'une évolution chez 80 % des sujets dans l'attitude même vis-à-vis des échecs, soit parce qu'ils prétendent que l'on retiendra mieux à l'avenir les échecs regrettables ou qu'ils en auront plus, soit parce qu'ils désirent être heureux des échecs, sachant mieux considérer leurs conséquences, ou s'étant fait une certaine philosophie à leur égard.

Nous pouvons résumer ces attitudes comme une objectivité et une maturité d'esprit plus grandes et une façon plus sereine d'envisager la vie.

La question 2a a trois réponses qui se maintiennent. Elle envisage la responsabilité personnelle dans l'échec.

- Pour 15% des sujets, cette responsabilité demeure la même : nulle pour 10% et assez forte pour 5 %.
- Chez 30% des sujets, cette responsabilité va diminuer soit parce qu'ils feront l'effort nécessaire pour réussir, soit parce que les autres les feront rater dans leur intérêt, soit que la malchance, qui est imprévisible, sera responsable, soit parce qu'ils préféreront attribuer la responsabilité aux autres estimant qu'il est plus facile de leur faire des reproches qu'à soi-même, soit parce que, à 15 ans, certains avaient un sentiment de culpabilité qui a diminué.
- Enfin, 55% des sujets voient leur responsabilité personnelle augmenter, car la plupart attribuaient les échecs à autrui, mais veulent que l'énergie personnelle agisse à l'avenir, ils veulent pouvoir se reconnaître coupables, c'est-à-dire avoir mieux le sens des responsabilités, préfèrent rater à cause d'eux-mêmes pour pouvoir y remédier.

[127]

Conscience d'une évolution pour 85 % des sujets se traduisant par le désir d'être moins dépendants des autres concernant les actes, donc de donner seul ou presque, l'effort pour réussir et d'être seul ou presque, responsable de l'échec s'il survient ; par le désir ensuite de vouloir à tout prix s'affirmer dans la réussite. Par le désir de vouloir s'améliorer en tirant la leçon de l'échec dû à soi-même. Par le désir d'avoir un meilleur sens des responsabilités, d'être plus objectif. Enfin par une accusation grandissante vis-à-vis des autres.

Quant aux réponses à la question subsidiaire :

En les synthétisant, nous avons :

- amélioration à tous les points de vue (10), plus particulièrement : amélioration au point de vue personnalité (affirmation de soi, confiance en soi).
- amélioration au point de vue caractère (souplesse, pondération, fermeté).
- maturité d'esprit, avec changement dans la façon de penser et de juger (II).
- changement dans la façon de s'adapter à l'entourage (I).
- moindre dépendance des autres, liberté plus grande (I).
- orientation vers le bonheur (I).
- changement dans la façon d'agir, effort dans une direction profitable (3).

Si nous comparons cette liste avec celle résultant de l'analyse des réponses au questionnaire proprement dit nous retrouvons les mêmes éléments. Seule, ne réapparaît pas la tendance à atténuer sa responsabilité et avoir une attitude plus accusatrice envers les autres, ce qui est

assez compréhensible, car cet élément d'évolution n'est pas dans une ligne idéale.

[128]

Regardons maintenant si nous trouvons chez tous les sujets, dans la réponse à la question subsidiaire, l'affirmation de l'évolution.

Nous avons 19 sujets sur 20 qui ont répondu dans le sens positif. Si nous examinons la seule réponse négative, nous constatons chez le sujet un désir de se maintenir dorénavant tel qu'il est, indépendamment de l'évolution qu'il a perçue jusqu'à présent. Le fait est donc que cette réponse révèle également le sens d'une évolution et est à placer avec les autres.

La corrélation concernant la conscience d'évolution est donc de I entre les réponses des sujets au questionnaire et à la question subsidiaire.

2. *VOYONS MAINTENANT LE GROUPE B.* Il est COMPOSÉ COMME SUIT :

Une personne sans profession, mariée, de 44 ans ; une économiste, mariée, de 45 ans ; un assureur, marié, de 42 ans ; un industriel, marié, de 52 ans ; une personne sans profession, mariée, de 50 ans ; une personne sans profession, mariée, de 40 ans ; un instituteur de 60 ans ; une commerçante de 56 ans ; une championne sportive de 41 ans ; une personne sans profession, mariée, de 60 ans ; un inspecteur général, marié, de 44 ans ; une personne sans profession, mariée, de 43 ans ; une personne sans profession, mariée, de 47 ans ; une directrice de home de jeunes filles, de 59 ans ; un chef d'entreprise, marié, de 49 ans ; une personne sans profession, mariée, de 47 ans ; un religieux de 50 ans ; une personne sans profession, mariée, de 40 ans ; un industriel, marié, de 40 ans ; une femme de chambre de 60 ans.

Analyse de l'évolution des réponses de la feuille I à la feuille 2 en allant progressivement vers les questions qui ont le plus donné lieu à des différences.

[129]

Comme pour le groupe a, au fur et à mesure que nous examinerons ces questions, nous essayerons d'extraire des réponses, les éléments qui étaient une évolution et qui révèlent chez les sujets la conscience de cette évolution.

La question 9b, avec 10 réponses inchangées vient en bonne place. Elle concerne le jugement social comme critère de l'échec.

- 50% des sujets ne s'occupent jamais de l'opinion des autres, qui n'entrent nullement en ligne de compte comme critère de l'échec.
- Pour 40%, ce critère va diminuer, car si les sujets, avant, s'occupaient un peu de l'avis des autres, ils ne le feront plus à l'avenir. 5% estiment que dans 10 ans, il faut savoir soi-même ce que l'on veut et a voulu. Néanmoins 5% affirment que c'est toujours les autres qui jugent les échecs.
- Pour 5%, à l'avenir, quelques personnes au jugement sûr, pourront donner leur avis, mais celui-ci comptera toujours moins que le leur.

Pour 5% on peut toujours tirer un enseignement de ce que certains autres pensent (mari, etc.).

C'est dans les réponses où le critère diminue que nous devons chercher d'abord la conscience d'une évolution concernant le désir d'avoir des idées plus personnelles, donc une affirmation plus nette du jugement personnel. Dans les réponses où ce critère augmente, c'est-à-dire où les sujets tiennent compte de l'avis au jugement sûr, ou en ti-

rent un enseignement, nous constatons chez eux que c'est un moyen pour s'améliorer au point de vue personnalité et caractère ainsi qu'au point de vue moral.

Étudiant l'évolution de l'impression subjective comme critère d'échec, la *question 9a* a 7 réponses qui se maintiennent.

[130]

- Pour 35% des sujets, seule l'impression subjective est critère d'échec. Ils ne s'occupent pas de l'opinion des autres.
- Pour 20%, ce critère va diminuer, mais si pour 15% l'opinion des autres ne compte tout de même pas, 5% tiennent mieux compte de l'opinion de certains autres, à cause de l'enseignement à en tirer.
- Enfin, pour 45%, ce critère va augmenter, car ils ne tiendront plus compte comme avant de l'avis des autres qui, parfois, jugeaient plus sévèrement les échecs, ou parce que le sujet était mortifié à leur égard. 5% pensent que les autres peuvent se tromper et 5% pensent que dans 10 ans, il faut savoir soi-même ce que l'on veut et a voulu.

Nous trouvons donc la conscience d'une évolution dans la tendance à se libérer de l'opinion des autres, dans une moindre confiance en leur jugement et une position plus affermie concernant ses propres décisions et idées ; un désir d'amélioration de personnalité, de caractère, se marque pour les sujets qui tiennent compte de l'avis de certains autres comme enseignement.

La *question 2a* a 6 réponses qui se maintiennent. Elle concerne les responsabilités personnelles dans l'échec.

- Cette responsabilité est nulle pour 25% des sujets.

Pour 5%, elle est toujours entière.

- Pour 45%, le sentiment de responsabilité personnelle va augmenter, car les sujets pensent que ce sera leur faute et moins celle des autres s'ils échouent à l'avenir, disant que l'on peut se tromper ; parfois, qu'il faut avoir la conscience de n'en vouloir qu'à soi et assumer ses responsabilités ; que plus on avance en âge, plus on est maître des événements.
- Pour 25%, ces facteurs vont diminuer, car la plupart font intervenir les autres et la malchance dans une plus forte [131] proportion qu'avant. 5% prétendent que, même au point où ils en sont arrivés, ils ne peuvent rater que par la faute des autres.

Conscience d'une évolution dans une moindre dépendance des autres concernant les actes, donc une plus forte confiance en soi, et une amélioration de personnalité ; une maturité d'esprit plus grande impliquant le sens des responsabilités et en opposition, une confiance un peu moindre en ses capacités, donc une diminution du sentiment de valeur personnelle impliquant une dépendance plus forte des autres et des circonstances.

Synthèse des réponses à la question subsidiaire

Si nous synthétisons cet ensemble de réponses, nous obtenons les éléments suivants :

- Amélioration allant parfois jusqu'à un désir de perfection :
 - au point de vue caractère et personnalité (7).
 - au point de vue moral et religieux (4).
 - au point de vue intellectuel (2).

- Évolution résultant de l'action de l'entourage et de l'influence des événements (et circonstances) :
 - au point de vue caractère et personnalité (6).
 - au point de vue diminution du sentiment de valeur personnelle impliquant une plus forte dépendance des circonstances (I).
 - au point de vue plus grande ouverture vers autrui (2).
- Évolution résultant de l'influence du changement physique :
 - au point de vue caractère et personnalité (3).
 - au point de vue intérêts (3).
- Évolution au point de vue maturité d'esprit, jugement, raison, objectivité plus grande concernant la réalité, meilleur sens des responsabilités, etc. (4).

[132]

- Évolution vers une plus grande adaptabilité à la vie en général d'ou découlent une plus grande sérénité (3), et de l'optimisme (I).
- Diminution des exigences au point de vue matériel.

Nous retrouvons ces éléments sur 18 sujets sur 20. Il y a donc deux sujets qui explicitement ne sont pas conscients d'une évolution, bien que leurs réponses diffèrent dans la proportion de 7 réponses sur 20 pour le premier et de 10 réponses sur 20 pour le second.

Or, il semblerait que chez eux, la conscience d'une évolution soit masquée par la décision bien arrêtée de ne pas évoluer. Estimant qu'ils sont arrivés à une affirmation maximum de leur personnalité et de leur caractère, aucun changement à ces points de vue ne leur paraît favorable.

Nous pouvons comparer les éléments obtenus par l'analyse des réponses au questionnaire proprement dit et par l'analyse des réponses à la question subsidiaire.

Seuls n'apparaissent que dans la seconde liste, les éléments suivants :

- Évolution résultant du changement physique.
- Évolution au point de vue intérêt.
- Diminution des exigences au point de vue matériel.

Mais ces éléments n'avaient pas la possibilité d'être dégagés par le questionnaire.

Nous avons donc constaté par le questionnaire subsidiaire que 18 sujets sur 20 étaient d'une façon évidente, conscients d'une évolution ; ce que nous avons pu vérifier directement par le questionnaire pour 19 sujets sur 20.

Nous avons pu remarquer également dans quel sens cette évolution se faisait.

[133]

d. Comparaison entre les deux groupes concernant la tendance moyenne de l'évolution des réponses

[Retour à la table des matières](#)

Pour procéder à celle-ci, nous avons établi pour les réponses aux questions les moyennes des variations entre les feuilles I et 2 ³.

³ Calcul des médianes à partir des séries cumulatives de fréquence. - L'échelle est toujours notre ligne de longueur 10.

2e question

- Dans le groupe *a*, où 85% des sujets montre une variation, certains en +, d'autres en -, la tendance moyenne concernant la responsabilité personnelle dans l'échec va dans le sens d'une augmentation de 0,83 par rapport à 0 ; dans le groupe *b*, elle va également dans le sens d'une augmentation de 1,5/0 (avec 70% des sujets qui varie).
- Pour la responsabilité des autres dans l'échec ; dans le groupe *a* : elle a tendance à diminuer de - 1,5/0 ; de même dans le groupe *b* : -2,5/0. (80% varie dans les 2 groupes).
- La responsabilité de la malchance ; dans le groupe *a* elle a tendance à augmenter de 1,5/0 (60% varie) ; de même, dans le groupe *b* : de 1,125/0 (45% varie).

4e question

- Pour le groupe *a*, comme pour le groupe *b*, la proportion des regrets engendrés par les échecs va diminuer, dans la mesure de -2,25/0 et de -2,5/0 (85% et 70%).
- La proportion du contentement engendré par les échecs va augmenter également pour les deux groupes, dans la mesure de 3,17/0 pour le groupe *a* (80% du groupe varie) ; et dans la mesure moindre de 1,75/0 pour le groupe *b* (65% varie).

[134]

9e question

- L'impression subjective comme critère d'échec a tendance à augmenter pour les deux groupes, mais dans la proportion

plus forte de 4/0 pour le groupe *a* contre 2,25/0 pour le groupe *b* (75% du groupe *a* et 65% du groupe *b* varie).

- Le jugement social, par contre, a tendance à diminuer pour les deux groupes, dans la proportion de -2/0 pour le groupe *a* (où 65 % des sujets varie), et de -1,5/0 pour le groupe *b* (où 50 % des sujets varie).

e. Comparaison entre les deux groupes, concernant les réponses fournies par la question subsidiaire

[Retour à la table des matières](#)

Si nous comparons les éléments obtenus ici pour les deux groupes, nous retrouvons les suivants, *à la fois dans le groupe a, et le groupe b* :

- Une amélioration au point de vue caractère et personnalité (moins dépendance des autres, affirmation de soi, liberté plus grande au point de vue idées, etc.).
- Maturité d'esprit, évolution de jugements, de raisonnements.
- Changement dans la façon de s'adapter à l'entourage, plus grande ouverture vers autrui.

Ne se retrouvent *que dans le groupe de 18 à 30 ans* :

- Changement dans la façon d'agir, efforts dans une direction profitable.
- Orientation vers le bonheur.

Ne se trouvent *que dans le groupe de 40 à 60 ans* :

- Amélioration spécifiée, au point de vue moral et religieux, au point de vue intellectuel.

[135]

- Évolution résultant de l'action de l'entourage et l'influence des événements au point de vue caractère et personnalité.
- Une diminution du sentiment de valeur personnelle, une plus grande dépendance d'autrui.
- Évolution résultant du changement physique au point de vue caractère et personnalité et au point de vue intérêts.
- Orientation vers la sérénité.

On pourrait résumer ainsi :

Nous trouvons plus spécifiquement :

- Dans le groupe *a*, une évolution dans un sens dynamique au point de vue mode d'action et but à atteindre.
- Dans le groupe *b*, un meilleur discernement de ce but, avec la notion plus discriminative des réelles valeurs de la vie, la conscience plus nette de l'évolution physique ou de l'évolution résultant de l'influence de l'entourage et des événements, ainsi que des répercussions qu'ils peuvent avoir au point de vue caractère, personnalité, etc., enfin, l'orientation vers la sérénité.

f. Conclusions

[Retour à la table des matières](#)

Il n'est guère de conclusions à tirer de ce travail. Dans son ensemble il a établi une constatation : Le problème de l'échec n'est pas ré-

servé à quelques-uns, n'est pas réservé aux cas pathologiques. Il fait partie de l'expérience quotidienne de chacun et constitue un élément clef, une fonction essentielle autour de laquelle nous nous créons en évoluant. Sans doute, cette question n'est-elle pas unique. Mais dans une conception de l'homme où l'on tiendrait compte de l'expérience vécue, de l'expérience directe de la vie, de la part de responsabilité (réelle ou illusoire, peu nous importe ici) que chacun [136] prend à sa propre évolution, la question de l'échec et de la perfection est vraiment une question centrale.

Il paraît certain que l'être humain éprouve, d'une manière impérieuse, la tendance à se créer en marchant à la rencontre d'une perfection qu'il ne connaît pas, mais dont il sait qu'il la reconnaîtra, s'il l'atteint, parce qu'elle est inscrite en lui sous la forme d'une aspiration à laquelle il ne peut se soustraire sans s'organiser pour mourir. Cette aspiration n'est pas un rêve de poète, ni une invention sociale, ni un piège des religions, elle est inscrite en notre âme profonde, à l'endroit même où s'ébauche la face psychique de nos fonctions nerveuses.

[137]

L'homme et son juge

Chapitre III

A

I. Les normes internes et les fonctions incorruptibles

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de l'échec, plus simplement celui des exigences internes n'abandonne jamais l'être humain. C'est un problème auquel l'homme est enchaîné, auquel il se sent tellement identifié qu'il en fait le noyau de son être.

Lorsqu'on aborde ces questions au cours d'interviews, on remarque que l'intellectuel ou l'artiste considèrent, presque toujours, qu'il s'agit d'un problème strictement personnel, et ils sont souvent étonnés de devoir constater que ces problèmes sont familiers à d'autres, notamment aux personnes dites ordinaires.

Ce problème qu'ils portent en eux, ils ne le perçoivent pas comme vivant et exigeant chez autrui. Ce problème de posséder de quoi se juger selon des normes qu'ils imaginent uniques, leur paraît tellement

absolu qu'ils le supposent difficilement pouvant exister en un autre où il serait fatalement bien moins parfait, et infiniment suspect. Si bien qu'ils n'attribuent pas au jugement intime d'autrui, selon ses normes internes, la même importance qu'ils n'accordent au leur propre.

Cela les étonne fort souvent d'apprendre qu'il s'agit là d'une disposition intime qui se retrouve chez tous les hommes et n'est pas l'apanage de l'instruction, de la culture ou de [138] l'art. Fort souvent, trop souvent, le psychologue, lui-même, pense de la même manière.

Ainsi, l'homme porte en soi-même un juge, un juge dont il ne connaît pas le visage ; un juge qu'il identifie à lui-même, mais dont il est certain, en même temps, qu'il correspond à un ordre en soi, un ordre absolu, une vérité et une justice absolue.

Si nous avions donné les textes complets des expériences précédentes, nous aurions pu suivre comment l'homme se dégage constamment des mesures, des normes qui lui sont imposées, pour conserver les siennes propres, dont il expérimente l'existence et la présence, sans les connaître, sans être à même de les préciser ou les définir. Ainsi, à travers ses échecs sociaux, professionnels et internes, nous voyons l'être humain se dérober constamment pour en arriver à sa propre vérité. C'est cette démarche qui le place finalement devant sa propre destinée, devant le problème du sens de sa vie ; c'est cette démarche qui le force à opter à un moment donné entre l'espoir et le désespoir, ou qui l'oblige, au minimum, à un équilibre obscur.

Si l'homme peut échapper aux exigences constantes et absolues de ce dilemme hallucinant et ne pas vivre dans un état continu d'angoisse et de tragédie, c'est parce que ces normes sont incarnées dans le quotidien, dans nos efforts courants, dans nos besoins banales, dans nos aspirations puisées dans le milieu qui nous entoure et que les dimensions de ces conflits, de ces projets dérobent souvent à nos regards, les exigences qu'elles recouvrent.

Dans certains cas de névrose, incarnée d'une manière obsessionnelle dans un perfectionnisme morbide, ces normes nous cachent, sous l'objet de notre obsession, la réalité de notre condition humaine. Elles

nous protègent d'une angoisse plus grande, mais en même temps, elles nous empêchent d'évoluer, nous empêchent de nous rencontrer. En ce sens, [139] les obsessions diverses accaparant à leur fin tout le psychisme, condamnent le malade à vivre dans un horizon restreint qui dérobe à ses regards et à ses efforts, l'essentiel de l'existence, l'oblige à se développer en une direction, une sorte de verticalité, en hauteur ou en profondeur, tandis que l'ensemble des fonctions mentales reste atrophique et s'étiolé.

Cependant, on est souvent étonné de voir qu'au sein même de cette mince bande de croissance, l'obsédé parvient à une sorte d'universalisme, de monde intérieur limité où, malgré tout, toutes les nuances et tous les rapports sont conservés, nous plaçant ainsi devant un psychisme incomplet, refermé sur lui-même, mais devenant néanmoins un mode mineur de connaissance et de croissance.

Dans l'état de santé, le quotidien banal dans lequel elles s'incarnent, suffit souvent, lui aussi, à nous cacher l'absolu, l'insatiabilité de nos désirs, l'infini de nos aspirations. Nous nous disciplinons par le quotidien, nous essayons de nous en assouvir, pour échapper à la réponse que nous ne pouvons pas donner clairement à ce juge toujours insatisfait.

Quelle est donc la force qui nous empêche de nous approcher de ces normes, de nous identifier aux normes sociales qui, pour le grand nombre d'entre nous, seraient satisfaisantes, apaisantes, réaliseraient une moyenne honorable.

Les expériences nous manquent pour savoir à quelle sorte de jugement dernier s'attend le croyant. La plupart du temps, lorsque nous abordons le sujet, nous obtenons une réponse décevante : « Le chrétien moyen s'attend à être jugé sur ses dérogations aux lois, aux devoirs de sa charge, sur ses péchés, sur ses insuffisances. » Quand devant la médiocrité de ses réponses on le pousse un peu plus loin, on se rend compte qu'il s'attend aussi à rencontrer un juge, celui qui confirmera ses normes internes, le sens qu'il s'est donné lui-même à sa vie. Ce Dieu, il le touche au delà du prêtre ; il l'attend au delà de l'Église,

au delà de la compréhension des hommes. Et [140] celui qui ne croit pas, n'est pas nécessairement celui qui refuse toute signification à son existence, mais il est convaincu et entretient cette conviction, que lorsque les hommes auront atteint la perfection suffisante, sa propre vie sera l'objet de la rencontre, sera consacrée par la perfection de la masse enfin venue à la lumière et à la vérité.

Croyants ou incroyants, je connais peu d'hommes qui ne s'avancent pas vers cette perfection consacrate, justifiante, destinée à rendre, enfin, le jugement impartial et omniscient.

Je voudrais montrer comment toute l'âme est structurée sur ces normes, comment elle ne peut y échapper puisqu'elle est constituée par elles.

Nous allons donc nous efforcer de relever les structures essentielles qu'on peut rencontrer parmi ces normes en fonction desquelles et par rapport auxquelles l'être humain peut s'apprécier et apprécier ses actions.

II. La fonction de présence

[Retour à la table des matières](#)

Dans la représentation sommaire que l'homme se fait de son âme et de celle des autres, on parle naturellement de présence. Et, pour la philosophie existentielle, c'est le nœud du problème.

Je crois cependant qu'il n'est pas interdit de reprendre le problème à son point de départ sous-cortical, selon le schème déjà traité.

Nous ne devons pas perdre de vue que le fait de la présence d'un animal dans son milieu est effectivement réalisée, malgré l'exiguïté de leur écorce cérébrale, par les gros noyaux de la base, qui assurent parfaitement la vie, sans qu'une prise de conscience soit nécessaire : Un requin n'a pas besoin de cortex pour *vivre* sa présence dans la mer. Celle-ci est un *rattachement* constant et inexorable au milieu par sa

vigilance [141] et son impulsion continue, rythmée par les besoins. Sa présence n'est pas un acte consenti, c'est une condition imposée et des mécanismes d'une complexité et d'un déterminisme parfait ne lui permettent pas l'absence.

L'homme possède ces mêmes noyaux nerveux. Même, sans son cerveau et indépendamment de lui, il est présent, il est inexorablement présent, et il est, à la base de son être, édifié sur cette présence. Quand il sera à même de prendre conscience de son état, il sera déjà organisé autour de ce rattachement.

Cette présence, cette fonction inéluctable de présence est constituée par la pulsion-vers, liée aux différents besoins et composée à la fois, de la pulsion et du geste, pulsions qui créent, du fait qu'elles existent, les valeurs de leur objet ; le requin voit la proie et la dévore, il est rattaché par son aptitude indéfinie à la pulsion vers elle et la multitude de ces pulsions et de leurs objets possibles, créent un rattachement.

À côté de cet aspect valorisant des choses, existent les mécanismes de défense, la nécessité continue de faire face à, la nécessité continue de vigilance agressive, c'est-à-dire, de se tenir en garde dans un espace donné.

Que l'animal en soit conscient ou non, même sommairement expliquée comme je viens de le faire, sa présence vécue est un fait lié à ses noyaux inférieurs.

La présence de l'homme, dans son milieu, commence par être une présence de ce type, vraiment infra-corticale. Cette présence dans le développement de l'être, avec la collaboration des fonctions intellectuelles peut devenir objet de connaissance et de création, mais elle n'en continue pas moins à persister, avec ou sans l'attention du sujet, et le cloue pour ainsi dire en un endroit de l'espace.

Il ne dépend jamais de l'homme que cette présence existe ou soit ou non acceptée. Elle commence par être et reste le fait fondamental.

[142]

Ainsi, le jeu élémentaire des fonctions vitales, préalablement à toute expérience de conscience, commence par *constituer la présence de l'être* ; cette présence, il pourra l'appeler existence à travers la connaissance que lui en donnera son cerveau, mais le terme existence est déjà une interprétation, un jugement, une appréciation qui néglige la fonction élémentaire dont elle émane.

On ne peut pas perdre de vue qu'un homme est d'abord présence, même avant toute conscience, expression d'un ensemble de fonctions pulsionnelles et vitales. Ce fait de présence, originellement, n'est que vie affective, pulsive et réactionnelle. Elle est liée à ce que nous appelons aussi poussée vitale. Elle est, par sa nature même, sans limite, ni dans l'espace, ni dans le temps, et nous la rangeons parmi les fonctions incorruptibles. C'est cette norme que nous ne pouvons percevoir, à travers nos fonctions cérébrales, que comme infini.

Adulte et majeur, nous donnerons ou non un sens à cet infini. Nous dirons qu'il ne correspond qu'à une illusion, une faiblesse de notre langage ou de notre cerveau ; ou bien nous le prendrons comme une donnée essentielle et bâtirons par lui et en lui un monde spirituel, un sens et une fin à notre vie.

À partir du moment où nous prenons conscience de notre présence vécue, nous percevons un état absolu. Notre langage, nos organisations psychiques en font un événement limité, mais nous ne pourrons jamais nous empêcher de le vivre comme infini, mouvement d'expansion.

Il existe dans la notion que nous avons de notre présence existence dans le monde, une dualité fondamentale et contradictoire : en devenant conscience du fait de la présence vécue, du fait de ce phénomène atemporel et intemporel qui constitue le mouvement le plus profond, quasi organique de notre moi, [143] nous le percevons à travers la catégorie espace-temps, catégories fondamentales de notre esprit, qui en lui accordant de devenir conscient lui impose la limitation inhérente à notre pensée exprimable.

Nous pouvons parler de notre présence, de notre existence d'une façon rationnelle et détachée, mais nous ne pouvons pas la vivre autrement que phénomène absolu ⁴.

Mais en même temps que nous vivons cette présence, polarisée par le rattachement valorisant d'une part et défensif-agressif de l'autre, présence vécue qui, même en dehors de tout état de conscience située donc ce phénomène en un endroit, nous subissons, par le fait des fonctions (nous pourrions dire aussi instincts) de défense, l'impression que nous avons un sens, que notre présence est chargée d'une signification, est l'objet d'un regard, d'une attention universelle.

Cette signification est imprécisable et personne n'a jamais pu la définir, mais chacun l'éprouve, sous un aspect complexe qui se ramène à ceci : certitude éprouvée d'avoir une signification, certitude qu'un certain ordre répond à cette signification, et, l'organisation dans la durée, de cette double certitude, devient la notion de destinée.

Cette signification est d'abord vécue, elle ne résulte pas d'une déduction, d'une expérience expliquée et légitimée après coup, elle constitue une donnée élémentaire dont les hommes n'ont pas nécessairement une conscience claire, mais ils se comportent rigoureusement comme s'ils avaient cette signification, ce sens, *cette réalité prévue dans un ensemble organisé*.

Dans ce sens, les êtres ne vivent pas seulement au sein d'un ordre perçu comme précaire et qu'il est dangereux de modifier, mais ils vivent également comme si cet ordre comportait également une bienveillance, une protection contre le danger [144] pour peu que l'équilibre vis-à-vis de ces puissances obscures soit respecté.

Il est fort important de savoir que le phénomène de présence vécue, ne semble jamais vécu comme simple présence, existant en soi, mais comme présence située, embrayée dans un ensemble de dispositions

⁴ Je n'aime pas de parler ici de l'être parce qu'employer ce mot, c'est transposer le problème et échapper au vécu organique.

organisées en dehors d'elle et dans lesquelles elle se voit comme prévue.

Dans l'ordre des phénomènes irrationnels et peu conscients, mais non totalement inconscients et non totalement inaccessibles au jugement clair, l'homme quelconque est présent, et se sent porteur d'une signification, responsable de cette signification en même temps que de lui-même. Protéger sa signification, va de pair avec la protection de soi-même.

III. Investigations sur la fonction de présence dans un ordre prévu

[Retour à la table des matières](#)

Le problème de la présence par rapport à un ordre dans lequel elle est encadrée, a été étudié indirectement dans un travail de fin d'études par Melle Lenoir. Elle se proposait d'analyser le problème de la projection du danger dans l'image vécue de soi, ce qui fut fait.

Un questionnaire fut utilisé qui l'avait déjà été dans *Instincts de Défense et de Sympathie* ⁵. Le questionnaire fut quelque peu modifié. Il se compose de douze phrases présentées comme autant de points d'une conversation suivie. Si l'une ou l'autre de ces réparties lui semble exacte en ce qui concerne autrui ou elle même, la personne qui veut y répondre doit indiquer X, XX, XXX suivant le degré, croissant [145] ici, d'accord intérieur. Si la proposition lui paraît fautive, elle écrit o en regard.

Dans la plupart des cas, ce questionnaire est précédé d'une lettre explicative qui insiste sur les points suivants :

Il est nécessaire de mentionner l'âge, le sexe et la profession (celle qui est exercée, ou une profession équivalente) mais le nom n'est pas requis.

⁵ P.U.F., 1947.

La façon de répondre doit être personnelle et spontanée.

L'anonymat n'est pas obligatoire, les réflexions sont permises et la liberté de répondre est totale.

Voici le texte en question :

1. Je n'ai pas subi de bombardement. Mais j'ai entendu dire que des gens avaient été tués, parce que, lorsqu'ils étaient réfugiés quelque part, à l'approche du danger, ils avaient tendance à changer d'endroit ou de place. Comme si l'endroit où ils étaient cessait d'être bon.
2. Une fois installé, le hasard seul pouvait jouer ; je ne comprends pas qu'on veuille changer. C'est illogique.
3. Dans la vie on cède souvent à un mouvement illogique, on sait bien que ce n'est pas vrai, mais on a tendance à suivre une idée qui vous vient comme ça.
4. D'ailleurs, moi, c'est plutôt le contraire. Une fois installé, j'aurais craint de changer, comme si, en dérangeant un certain ordre, on diminuait sa sécurité.
5. Moi, je ne change jamais l'heure du train que j'ai décidé de prendre, sauf pour un motif important. Il me semble que tout s'arrange toujours mieux ainsi. Simple impression, bien sûr.
6. Vous me faites penser que c'est demain que je pars en voyage mais je n'ose pas y penser ; chaque fois que je me fais une joie de quelque chose, au dernier moment, quelque chose arrive qui renverse tout.
7. Moi., je réussis le plus souvent : mais j'ai un truc. [146] Quand je désire fortement quelque chose, je fais semblant de rien, je fais comme si ça ne m'intéressait pas.
8. Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable. Cela me paraît un peu superstitieux comme on dit. Moi quand je rêve quelque chose et le désire, je pense toujours que cela se fera.

9. Peut-être qu'on peut se mettre d'accord. C'est ainsi que quand il m'arrive de crier ma joie ou ma chance je me rétracte aussitôt. Je touche du bois, comme on dit. Mais quand il y a un vrai danger, je pense toujours que j'échapperai.
10. Moi j'ai quand même ceci : quand j'éprouve deux ou trois désagréments à la file, je vis comme si la série allait continuer et que, quoique je fasse, je ne pourrais l'empêcher; je m'inquiète, je n'ai plus la même sécurité.
11. En ce qui me concerne c'est plutôt quand j'ai commis une bévue, une gaffe. Même quand je quitte le milieu où je l'ai faite, c'est comme si tout le monde me savait bête ou se préparait à en aggraver les conséquences par plaisir. Puis ça passe. Mais pendant un moment je m'attends à de la malchance.
12. Je vous comprends quand vous dites tout cela, mais vous êtes d'accord que c'est bien plus une impression qu'une certitude ; je veux dire une impression qu'on rectifie.

Un peu plus de cinq cents personnes ont bien voulu participer à cette enquête ; la plupart appartiennent au même milieu : elles font partie de la population d'une petite ville de province dont elles représentent à peu près toutes les conditions sociales.

Le plus grand nombre d'adultes a été atteint grâce à des intermédiaires qui pouvaient s'attendre à un accueil favorable. Dans tous ces cas la personne choisie recevait, avec le questionnaire, la lettre explicative dont il a été question plus haut.

[147]

Cette dernière méthode n'a pas été suivie pour les deux groupes de jeunes : les directeur et directrice respectifs des deux écoles normales ont présenté eux-mêmes cette épreuve à leurs élèves, comme exercice à effectuer en classe donc de façon personnelle et spontanée.

En règle générale, les réponses ont été écrites et remises de façon anonyme. Les nuances et exceptions sont évoquées dans l'esquisse des diverses réactions rencontrées.

Les cinq cents personnes se répartissent en quatre groupes fondamentaux :

Jeunes gens aux études de 16 à 19 ans

49 filles et 87 garçons.

Un groupe de 100 femmes dont :

9 de 17 à 20 ans

24 de 20 à 30 ans

30 de 30 à 40 ans

29 de 40 à 50 ans

8 de 50 à plus de 60 ans.

Un groupe de 283 hommes :

2% de moins de 20 ans

20,5% de 20 à 30 ans

31% de 30 à 40 ans

25% de 40 à 50 ans

21,5% de 50 à plus de 60 ans.

L'auteur de ces recherches groupa également les sujets par profession et par degré d'instruction.

En ce qui nous concerne, c'est-à-dire : une référence à un « ordre préalable qui donne une certaine sécurité », nous tenons compte des questions 4, 5 et 11. Il est bien entendu que les sujets (voir question 12), répondent avec ces correctifs ci : « Vous êtes d'accord qu'il s'agit bien plus d'une [148] impression que d'une certitude. On veut dire une impression qu'on rectifie. »

Il s'agit donc bien d'une impression spontanée, « éprouvée », mais rectifiée après coup. L'expérience que le sujet en a est donc de savoir qu'il l'éprouve, qu'elle lui est connue, sinon familière et de la rectifier ensuite, c'est-à-dire qu'il ne s'en libère qu'en se défendant constamment ; et ne l'accepte pas comme réalité objective.

Pour l'ensemble des réponses, la phrase cinq, suscite 78% de réponses positives ; la phrase II, 71% ; la phrase 4 qui est extrêmement explicite, 63%.

L'importance de ces réponses positives est extrêmement significative. Sans doute, le sujet sait qu'il ne répond pas correctement à cette question-là ; en effet, il ne peut raisonnablement pas comprendre tout ce que cette question met en jeu, mais il est sensible au danger perçu d'une certaine façon, perçu comme fixé, par le respect d'un certain ordre, d'un ordre au centre duquel il se trouve lui-même.

Mlle Lenoir a parlé d'ordre sécurisant ; c'est non seulement soutenable, mais une réponse positive implique la notion sous-entendue d'un ordre organisé autour de soi, ordre dont on bénéficie là où l'on se trouve, là où on vit et on agit.

Il est d'ailleurs intéressant d'étudier ces réponses *selon les groupes*.

Voici les réponses selon les quatre groupes principaux de ceux qui ont répondu : jeunes filles, jeunes gens, femmes et hommes.

4e question

Jeunes gens 74%

Jeunes filles 47%

Femmes 65%

Hommes 68%

[149]

5e question

Jeunes gens 83%

Jeunes filles 75%

Femmes 78%

Hommes 77%

13e question

Jeunes gens 84%

Jeunes filles 70%

Femmes 67 %

Hommes 61%

Si nous examinons ensuite le *groupe des hommes*, en réponse aux différentes questions, nous obtenus les chiffres suivants :

<i>Le groupe des Hommes</i>	4 ^e question	5 ^e question	11 ^e question
de 20 à 30 ans	61	76	59
de 30 à 40 ans	72	73	73
de 40 à 50 ans	69	72	59
de 50 à 60 ans et plus	70	87	50

Nous voyons donc nettement que pour la question à la fois la plus nette et la moins compromettante, l'âge ne corrige nullement les hommes, malgré leur expérience de la vie. Au contraire, il est évident que l'évolution se fait plus positive avec l'âge, ce qui ne peut être que contraire à l'expérience objective et contrôlée, et ne peut que signifier l'existence d'un appel plus puissant, plus susceptible de résister à l'expérience directe.

Si l'on examine les résultats d'après le *degré d'instruction des sujets*, nous voyons qu'à la question 5 qui nous intéresse le plus,

[150]

les universitaires donnent	59%
les études moyennes	81%
les employés militaires etc,	77%
les commerçants, agents des postes etc,	77%
les ouvriers	84%

Les universitaires donnent les chiffres les plus bas, mais qui sont néanmoins encore fort importants si l'on tient compte que les études universitaires, normalement ne devraient rien laisser subsister dans ce domaine. Il s'agit bien de données qui n'ont pas été abordées par les études, qui leur survivent et font d'ailleurs partie de la vie secrète. Ce

qui l'indique d'ailleurs c'est que, sur les cinq cents personnes, neuf seulement ont signé, s'engagent à fond.

D'après l'étude des réactions au questionnaire, il semble d'ailleurs que les personnes qui ont répondu, ne l'eussent pas fait si on avait exigé la signature. Elles ont livré un mouvement secret, dont, sans doute, elles seraient gênées de le défendre en public.

Dans ce questionnaire, une autre question doit retenir notre attention, c'est la *question 9*.

Des sondages ont montré à l'investigatrice, que les sujets ont répondu en comprenant la question comme elle était prévue, c'est-à-dire : « certitude d'être épargné en cas de danger réel ».

Nous touchons ici un problème très important qui exigerait des recherches plus nombreuses et systématiques, c'est celui du sentiment d'immunité, d'invulnérabilité, qui est purement irrationnel et qui ne disparaît probablement jamais, bien que la première expérience de la non-existence de cette immunité est ressentie comme un choc pénible et modifie le comportement des sujets, notamment leur assurance, leur fermeté et leur courage devant le danger. [151] 65% de toutes les réponses sont positives à cette question 9.

D'après les âges pour les hommes :

de 20 à 30 ans	65%
de 30 à 40 ans	66%
de 40 à 50 ans	67%
de 50 à 60 ans et plus	74%

D'après les groupes :

Jeunes gens	72%
Jeunes filles	47%
Femmes	75%
Hommes	68%

Ces réponses sont significatives, elles ne nous révèlent pas, sans aucun doute, une croyance ferme et raisonnée en une destinée ; mais elles signifient que l'expérience intime des sujets les ont depuis longtemps familiarisés avec cette notion : il *ne lui arrivera rien*. Qu'est-ce à dire, si nous traduisons en clair, sinon que le sujet trouve naturel d'être là où il est, d'être protégé là où il est, c'est-à-dire *qu'il a un sens* ; qu'une organisation des choses prévoit sa place et sa protection. La notion de Providence peut s'accrocher à cette expérience primaire.

Nous trouvons finalement la présence encadrée dans un certain ordre et marquée d'une finalité, d'une signification ; le sujet se sent, bien qu'il n'en soit pas conscient, privilégié et protégé par rapport aux autres.

Peut-être, convient-il de signaler en cet endroit la grande importance qu'acquiert la notion d'ordre, pour ce qui regarde l'équilibre du sujet dans son milieu. C'est surtout vrai pour l'enfant. L'ordre et la discipline donnent une sécurité à l'enfant et on ne peut jamais l'oublier. Dans cette [152] perspective, la liberté absolue, l'absence de discipline, l'absence d'une succession de choses à faire ou à rencontrer, peuvent jouer et jouent en fait un rôle angoissant.

Loin d'être un handicap ou une gêne pour le développement de l'être, l'ordre et la discipline constituent une condition de son développement harmonieux, dans une sécurité suffisante. Non seulement ce n'est pas contraire à la dignité humaine, mais l'être profond, sous-

cortical, y aspire et il s'agit là d'une réponse à une exigence si profondément implantée qu'on peut, en quelque sorte, la regarder comme instinctive.

La disparition de l'ordre, de l'organisation, de la discipline, peut donc constituer une condition angoissante.

On comprend d'ailleurs que pour certains enfants et certains adultes, l'ordre peut devenir une exigence en soi, une fin en soi, et du même coup, une entrave à la croissance mentale. A ces personnes-là, à ces enfants-là, il faut plutôt envisager de les libérer de la tendance qu'ils auraient à s'enfermer et s'enliser dans un conformisme extrême. Ce sont des enfants qui s'adaptent trop facilement. Par contre, beaucoup d'enfants anxieux, peuvent être améliorés par une discipline marquée, celle-ci les mettant dans les conditions de sécurité minimales pour participer au milieu ambiant. Un équilibre est à conserver entre ces extrêmes, mais il est bon de signaler qu'ordre et discipline répondent au dynamisme profond de l'image du moi.

On ne pourrait pas épuiser cette question en cet endroit, mais il est important, semble-t-il, de signaler cette caractéristique humaine fondamentale. De là vient, sans doute, que les sociétés fortement structurées donnent une tranquillité au groupe ; et que les sociétés désorganisées appellent l'angoisse ; il est compréhensible aussi, qu'une structuration extrême, est favorable à une absence d'évolution et de jugement personnels.

[153]

Le sentiment d'une immunité, d'une invulnérabilité n'est pas perçu directement par le sujet, aussi longtemps qu'il ne l'a pas perdu.

Les confidences des gens nous livrent bien des choses intéressantes à ce sujet. D'abord que la première expérience de la mort qui *surviendra* évidemment et inéluctablement n'est nullement liée à la connaissance théorique de l'échéance terminale qui est naturellement précoce ; mais à une expérience précise, particulière, à un fait, parfois grave, parfois anodin, que subit la personne et qui lui apprend, tout à coup, et quasi par surprise, qu'elle est fragile comme tout le monde,

que les lois simples et naturelles, ne l'épargneront pas. Cette expérience survient à l'occasion d'un accident, d'une maladie, parfois même d'un événement mineur, comme ce monsieur myope, qui m'expliquait avoir fait l'expérience de la mort, vers trente-cinq ans, lorsqu'il s'était vu de dos, par hasard, dans une glace, et avait observé un début net de « tonsure » au sommet du crâne. Cet événement si banal, tout à fait individuel et qu'il constatait lui-même, à l'improviste, le rangeait brusquement dans l'expérience de tous, dans le groupe de ceux qu'il connaissait, qui perdent leurs cheveux, qui vieillissent, qui meurent.

Lorsqu'on interroge de la sorte, une série de personnes, on apprend que cette expérience est généralement de grande importance. Elle apprend au sujet qu'il n'est pas invulnérable, mais aussi qu'il n'est pas éternel, qu'il a cessé d'avoir tout le temps devant lui, qu'il ne peut plus espérer, comme il le faisait encore jusqu'alors, sans s'en rendre compte, qu'il pourra accomplir n'importe quoi. En même temps qu'il perd son invulnérabilité, l'être humain perd la disponibilité de l'infini.

Tout à coup, il se mesure, il se compare, il fait le point, il s'apprécie.

Songez à la rêverie devant la voie lactée. Songez au [154] combattant qui subit sa première blessure et qui apprend, au même instant, qu'il croyait jusqu'alors qu'il pouvait échapper. C'est à partir de ce moment-là, qu'il ne tient plus qu'en redoublant de courage ; il sait qu'il peut mourir.

Pour certains hommes, l'adaptation est difficile : On trouvera ce sentiment d'étonnement et de crainte particulièrement bien décrit, et fort naïvement, par von Richthofen, l'as des as allemands, de la guerre 1918.

Une investigation généralisée, auprès d'une population quelconque de nos régions, met donc en évidence que sans s'en rendre compte, les gens vivent avec une dimension et une structure intérieures tout autres que celles qu'on imagine.

En même temps qu'il se sent illimité et invulnérable, le sujet, même s'il ne le fait pas très consciemment, se mesure à ces normes, et du

même coup, ses actes et son devenir. C'est que, en même temps qu'il se sent présent, l'être doit répondre à une certaine attente et il se sent amené à se conduire d'une certaine manière pour répondre à cette attente, pour conserver son sens dans cet ordre, pour s'épanouir dans un sillage tracé où il doit prendre sa place. A cet ordre qui l'attend, à cette immunité qui le protège, répond son propre sentiment de responsabilité.

Le mystère de l'être ne se comprend pleinement que si on accorde suffisamment d'importance au fait que tout être humain vit sa « présence » dans le monde par rapport à des normes qui ne lui sont révélées qu'à mesure qu'il s'en écarte ou qu'à mesure qu'elles lui paraissent inaccessibles, c'est-à-dire, qu'il se crée lui-même, se limite lui-même, en fonction des proportions et de l'allure qu'il prend et se sent prendre par rapport à tout cet ensemble de possibles, liés à ces fonctions incorruptibles dont les fonctions de présence font partie intégrante.

[155]

Comme je le laissais entendre précédemment, l'être humain, en se différenciant, crée la notion d'éternel et d'infini ; il en prend conscience à mesure qu'il réalise que ces dimensions lui échappent et, plus ou moins souvent, ou plus ou moins nettement, il *réalise en même temps, qu'il y aspirait*. Il se crée, en se clivant, si l'on peut dire, de ses proportions préconçues, et c'est en le remarquant, qu'il se conçoit.

Il ne s'agit pas seulement à ce moment-là, d'une mensuration constatée, passivement enregistrée, mais d'une étonnante déception, d'une confrontation, d'une prise de conscience qui est, en même temps, un problème vécu inéluctable.

Nous ne connaissons notre lancée que dans la mesure où nous remarquons ses défaillances par rapport à la trajectoire idéale ; à mesure que notre vie se prolonge, nous nous écartons de cette trajectoire, sans cesser de connaître la ligne que nous imaginions suivre jusqu'au moment des premières prises de conscience. Une partie de nos efforts comportera de nous sauver de cette confrontation, mais la plupart d'entre nous ne renonceront jamais à cette ligne, à cet appel, à ces di-

mensions qu'ils continuent à croire leurs et auxquelles ils ne renonceraient jamais.

Ce par quoi nous vivons, ce sont nos actes, nos activités, nos projets ; et nos pensées s'y rapportent. C'est par nos actes, nos comportements, nos réussites et nos échecs que nous prenons conscience de notre devenir et de nos proportions ; et dans la mesure où nous nous identifions à ces actes, ces activités, ces projets, c'est-à-dire dans la mesure même où ces actes, ces projets, ces activités sont rattachées à notre vie affective, nous leur donnons le cadre de nos normes internes.

[156]

IV. Investigations sur l'expérience de la responsabilité et de l'effort vers le mieux, avec l'âge

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons demandé à Mlle Henin de procéder à une investigation dans le but de savoir si on pouvait se rendre compte de l'évolution du besoin de perfection avec l'âge.

J'avais proposé ce questionnaire-ci à imprimer et à présenter au sujet.

On observe, comme dans beaucoup d'autres cas, que les gens qui sculptent les décorations des meubles ont un rendement moindre avec l'âge. Plusieurs facteurs sans doute interviennent. On voudrait savoir, parmi ceux qui sont énoncés ci-après, ceux qui vous paraissent les plus vraisemblables. Pour répondre, mettez simplement trois croix après l'explication qui vous paraît la plus probable, deux croix quand cela vous paraît probable, une croix quand cela vous paraît possible, un signe moins quand l'explication présentée vous paraît inexacte. Si vous avez une idée à laquelle on n'a pas songé, vous pouvez l'écrire ;

de même que vous pouvez écrire tout commentaire que vous aimeriez exprimer.

1. C'est parce que les mouvements se ralentissent avec l'âge.
2. C'est parce que la fatigue survient plus rapidement
3. C'est parce que le goût de travailler s'altère.
4. C'est parce qu'ils savent qu'on exige moins d'eux.
5. C'est parce qu'avec l'âge, l'homme éprouve un besoin de travailler plus soigneusement.
6. C'est parce qu'avec l'âge, l'homme devient plus indifférent à ce que les autres apprécient en lui.

Ce questionnaire a été proposé à 215 personnes de 15 à 74 ans. *C'était surtout la question 5, qui nous intéressait.* Les [157] autres étaient là pour détourner l'attention du sujet. Malgré tout, quelques-unes présentent un intérêt, la sixième, par exemple.

Les sujets ont été répartis en 6 groupes, *renfermant chacun 10 années d'âge.*

Le 1er groupe comporte 73 personnes de 15 à 24 ans.

Le 2e groupe comporte 40 sujets de 25 à 34 ans.

Le 3e groupe comporte 25 sujets de 35 à 54 ans.

Le 4e groupe comporte 36 sujets de 45 à 54 ans.

Le 5e groupe comporte 24 sujets de 55 à 64 ans.

Le 6e groupe comporte 16 personnes de 65 à 74 ans.

Le premier groupe comporte donc surtout des personnes qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience en ce sens qu'une proportion est encore aux études.

68,4% répondent : probable à la *question 5*
24,6% répondent : possible
6,8% répondent : c'est inexact.

Ces chiffres positifs sont élevés. Il s'agit d'une option au seuil de l'existence. On peut considérer ces réponses comme n'ayant pas été consacrées par le choc de l'expérience.

Voyons *le groupe 2* : de 25 à 34 ans.

La confrontation avec le réel a commencé. Le contact est à sa période active et à sa période d'adaptation. Les réponses sont celles-ci :

Probable : 35%
Possible : 42,5%
Inexact : 20%

Le groupe 3 : de 35 à 44 ans

Probable : 48%
Possible : 24%
Inexact : 24%

[158]

Le groupe 4 : de 45 à 54 ans.

Probable :	55,7 %
Possible :	30,5 %
Inexact :	8,3 %

Le groupe 5 : de 55 à 64 ans

Probable :	74,9 %
Possible :	16,6 %
Inexact :	8,3 %

Le groupe 6 : de 65 à 74 ans

Probable :	49,9 %
Possible :	43,5 %
Inexact :	6,25 %

Ces réponses sont surprenantes, tellement contraires à ce qu'on recueille çà et là, dans la rue, contraires aux opinions faciles. A partir de 25 ans, nous voyons la progression se faire régulièrement jusque 65 ans, de l'idée de travail plus soigné avec l'âge.

Ce ne sont pas là des opinions quelconques, elles sont recueillies chez les gens de l'âge envisagé et peuvent être considérées comme une acquisition due à la vie mise en expérience.

Non seulement, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les hommes éprouvent l'impression de devenir ; mais, interrogés sur ce qu'ils sont devenus, le grand nombre a souligné le besoin croissant de perfection. Nous savons par les mêmes expériences du chapitre 2 que, cependant, avec l'âge, c'est leur jugement personnel et subjectif qui sert de critère. Nous mettons donc en évidence, une évolution vers la perfection en soi.

[159]

Il est intéressant de voir ce que ces mêmes sujets répondent à la *question 6* : « Avec l'âge, on devient plus indifférent à ce que les autres apprécient en lui ».

Trouvent cette réponse inexacte :

50,6% dans le 1er groupe.

65% dans le 2e groupe.

52% dans le 3e groupe.

66,6% dans le 4e groupe.

79,1% dans le 5e groupe.

43,5% dans le 6e groupe.

Nous voyons donc combien est important le besoin d'un juge, d'une appréciation. Et nous la voyons augmenter jusque 80% à l'âge de 65 ans, limite de la pension.

Ces réponses nous livrent tout le drame de l'homme, son appel ; refusant d'ailleurs l'indulgence et la charité.

Si nous prenons la *question 4* : « C'est parce qu'ils savent qu'on exige moins d'eux », nous constatons :

57,5% dans le 1er groupe la trouve inexacte.

60% dans le 2e groupe.

72% dans le 3e groupe.

72,5% dans le 4e groupe.

62,5% dans le 5e groupe.

62,5% dans le 6e groupe.

La grande majorité, même jusque l'âge avancé, refuse donc l'indulgence.

Continuons nos investigations sur la question 5.

Si nous examinons les réponses par *groupes professionnels* nous obtenons les résultats suivants :

<i>Étudiants</i> :	42
Probable :	72,2%
Possible :	16,2%

[160]

<i>Sans profession</i> :	24
Probable :	41,6%
Possible :	37,5%

<i>Ouvriers</i> :	47.
Probable :	51,6%
Possible :	34,6%

Sujets ayant fait des études secondaires : 38

Probable : 49,9%

Possible : 36,8%

Sujets ayant fait des humanités, mais pas d'université : 25

Probable : 56%

Possible : 24%

Sujets ayant fait l'université : 33.

Probable : 51,4%

Possible : 36,3%

La prise de conscience plus grande qu'on peut supposer liée à la quantité des études, conserve plus qu'elle ne détruit ces tendances. Cependant les chiffres chez les ouvriers sont éloquemment élevés.

Si nous prenons les *réponses groupées selon le sexe :*

Hommes : 72.

Probable : 69,3%

Possible : 25%

Femmes : 142

Probable : 49,9%

Possible : 32,3%

[161]

C'est une constatation d'ailleurs, et qui découle des commentaires, que les femmes sont moins engagées que les hommes dans leur effort professionnel. En fait, le nombre est moins élevé, mais n'entraîne pas la possibilité d'en faire une constatation générale.

Si, dans ce groupe féminin, on répartit les réponses entre étudiantes et les autres, on obtient des chiffres plus nets.

Étudiantes

Probable : 77,6%

Possible : 13,8%

Non étudiantes

Probable : 40,4%

Possible : 38,6%

Ces chiffres tendent à instaurer une discrimination entre hommes et femmes. Cela tend, sans doute, uniquement à indiquer qu'elles sont moins identifiées à leurs activités professionnelles.

Ainsi, nous voyons progresser au cours des âges de la vie, le besoin de perfection, le besoin d'achèvement, alors que très facilement les gens pourraient rejeter ce besoin, puisqu'ils savent qu'ils pourraient invoquer l'âge, l'indulgence, la fatigue.

Nous voyons ce besoin de perfection augmenter jusqu'à l'âge de la retraite ; l'homme passe sa vie face à une appréciation, à une exigence, à un juge.

Ces investigations portent principalement sur des gens qui, d'une instruction supérieure ou non, font partie d'une localité quelconque et ne sauraient en rien, pour ceux-là même qui sont instruits, être considérés comme vivant d'une [162] vie intellectuelle particulière. Il s'agit ici de gens moyens, exprimant la situation qu'ils vivent.

Ce sont ces gens-là qui tiennent les civilisations en haleine, ceux qui assurent la cohésion, la continuité ; même s'ils n'en font pas profession. Ils sont accrochés, malgré eux, aux constantes des êtres, et mènent le même combat, même à l'insu l'un de l'autre.

Il est trop facile, quand on est un esthète en place, un professionnel organisé, de dédaigner l'homme de la rue, de tout ramener à une vanité blessée, à un vague complexe de supériorité ou d'auto-punition. C'est autrement important, autrement dramatique. C'est avec le meilleur d'eux-mêmes, que ces gens combattent ; c'est éclairés par le dedans, qu'ils se guident ; et si, comme je le crois, leur énergie, leur dynamisme, leurs dimensions inavouées leur viennent de l'obscur expansion de leurs neurones tendus vers une réalisation maximale, il n'en reste pas moins que leurs fonctions psychiques supérieures prennent conscience de cet absolu qui devient lumière, exigence, structure. C'est éclairé par cette exigence insatiable, toujours renaissante, qu'ils se dirigent, à la rencontre de cette perfection suprême dont ils ne savent d'ailleurs si elle n'est qu'intérieure ou si elle correspond à une réalité externe, à un Dieu.

Le problème religieux, observé par ce biais, non seulement ne paraît pas superflu, ne paraît pas être une introjection quelconque d'une organisation sociale, c'est un problème surgi du plus profond de l'être, et qui exige une solution.

[163]

B

I. Les fonctions incorruptibles et la vie

[Retour à la table des matières](#)

On comprendra même, en cet endroit, le sens et la portée de ce que j'appelle les fonctions incorruptibles. Elles constituent pour le sujet une constante, une constante inconnue de lui, perçue seulement comme la vie, comme le mouvement, comme l'expansion maxima. Elle est présente, elle est immuable au cours de l'existence, comme *l'éprouvé de vie*, l'éprouvé de mort. Elle sous-entend notre vie consciente, sous-existe à tout ce que nous désirons ou refoulons, à tout ce que nous pensons ; elle est présente, mais nous sommes sans influence aucune sur elle, elle est une forme continue de vie, en même temps une présence inéluctable, un appel, une mesure. Elle est la forme de notre existence profonde, de la seule existence vécue comme authentique, au delà du jugement et de la volonté. Elle est la vie, la seule chose que nous protégeons contre tout, la seule dans laquelle nous sommes engagés sans discussion, la seule qui a pour nous la valeur d'infini.

Les fonctions irréductibles sont liées à la vie même; vécue comme éprouvée, au delà et en deçà du langage des mots, de la représentation que nous nous en faisons.

Il ne s'agit donc pas d'une vue philosophique, mais d'une approche presque neuronique de l'être humain et nous pouvons donc ranger parmi les fonctions incorruptibles cette poussée vitale en expansion, perçue sous la forme de présence vécue dans un ordre infini et éternel.

Rappelons que ces fonctions vitales de base sont sous-corticales et émanent des centres neuro-végétatifs liés à la vie même.

[164]

Donnons une description d'une de ces fonctions irréductibles de base et de son influence sur notre comportement.

Il ne fait pas de doute que, pour sa vie organique, l'homme est étroitement rattaché au milieu. Non seulement il a besoin de ce milieu, mais une série d'automatismes remarquablement précis et fidèles assurent ce rattachement. L'idée que l'enfant qui vient de naître se détache de sa mère et va vivre une vie indépendante, est une image de style. Dès sa vie embryonnaire, l'enfant possède ses systèmes de régulations ; il a son propre pouls, sa propre vie hormonale ; sans doute, les poumons et les reins de la mère fonctionnent pour lui et le sang maternel lui apporte de quoi vivre et se développer ; mais sa vie, qui, pendant les premiers mois, ne pourrait être maintenue en dehors de l'utérus, ne sera cependant assurée que lorsque seront achevés tous les centres nerveux, tous les systèmes automatiques qui, lui apportant l'adaptation totale, l'assujettiront complètement au milieu. A partir du moment où s'est rompu le cordon ombilical, la vie de l'homme dépend uniquement de la « sagesse de son corps ». Sa dépendance est absolue ; mais il ne l'apprend que peu à peu, à mesure que se dérèglent ou s'abîment ses mécanismes et qu'il localise la déficience en la comprenant ; c'est-à-dire que, même aujourd'hui, la plupart des hommes vivent et meurent sans se rendre compte que le milieu n'est qu'une condition et que la vie tient aux automatismes prévus pour leur y assurer l'adaptation, pour leur y assurer les échanges. Une fois le problème posé, il ne viendrait à l'idée de personne d'imaginer qu'à la naissance le nouveau-né trouve une solution en respirant, ou que la première inspiration soit créée par le changement de milieu. Elle est déclenchée par lui, sans doute, mais en vertu d'un processus préétabli et adapté d'avance aux conditions atmosphériques, lesquelles ne pourront varier que dans une certaine mesure, sous peine de voir la fonction respiratoire [165] en défaut. Nous sommes astreints à nous cantonner dans une atmosphère soumise à telle pression et de telle composition ; il nous est interdit d'en sortir sinon dans une cabine où nous entretenons artificiellement une atmosphère à laquelle nous sommes adaptables.

Ainsi, les hommes ne se maintiennent en vie que par une lutte constante contre l'asphyxie. Ils ne s'en rendent pas compte, parce que cette lutte est assurée par un centre qui fonctionne d'une manière bien plus attentive que ne le ferait leur conscience elle-même. Cette fonction respiratoire est tellement parfaite, s'adapte si adéquatement à notre effort, à la composition de notre sang, à nos possibilités circulatoires, à la composition de l'air ambiant, qu'elle s'accomplit sans que nous y prenions garde, sans que nous songions à son existence. Mais qu'une déficience grave survienne dans le travail de notre cœur, que la composition de notre sang cesse d'être conforme, que l'air s'alourdisse ou se raréfie ou voie se bousculer l'équilibre de l'oxygène ou de l'acide carbonique, voici qu'une angoisse s'empare de nous ; rien n'est encore perdu que, déjà, nous nous sentons sombrer et que, quelles que soient les circonstances où nous nous trouvons, nous nous livrons à un effort sauvage pour échapper à cette imminence de mort.

Notre centre respiratoire n'assure pas seulement notre existence au sens abstrait et conventionnel du mot ; ce qu'il fait surtout, c'est équilibrer notre milieu humoral au milieu physique ambiant ; du fait même qu'il fonctionne, et **INDÉPENDAMMENT DE SA PROPRE INCONSCIENCE**, il nous relie au monde extérieur d'une manière subtile ; il nous oblige à un certain rythme, dirige l'allure de nos activités en étroites relations avec notre milieu humoral et le milieu respirable ; avec d'autres fonctions, il nous établit au centre d'un univers. Par la précision de son fonctionnement, il nous protège de l'angoisse finale, mais par la gêne qu'il suscite lorsque [166] nous dépassons sa zone de tolérance, il nous ramène à une norme. La fonction respiratoire, avec l'inouïe complexité des associations qu'elle suppose, est un de ces nombreux automatismes qui assurent d'une seconde à l'autre notre survie et dont pourtant, parce que notre volonté peut en modifier quelque peu le rythme et la profondeur, nous méconnaissons le caractère de fonction végétative aveugle, et à quel point nous vivons suspendus à son mécanisme.

Se sentir mourir, du point de vue respiratoire, et c'est une mort fréquente, c'est bien moins sentir s'en aller la vie que de rompre brus-

quement la sécurité de notre rattachement à tout, et la multitude des liens vitaux auxquels nous ne songions jamais et dont le soudain évanouissement nous révèle, dans un paroxysme conscient, qu'ils sont la vie même, non en tant que phénomène biologique, mais en tant que vie vécue. L'être qui manque d'air se cramponne sauvagement à tout ce qui l'entoure et meurt en étreignant. Pourtant le terme même de fonction respiratoire est une abstraction ; à mesure qu'on la pénètre mieux, on s'aperçoit qu'elle n'est elle-même qu'une résultante de milliers de phénomènes, eux-mêmes compliqués, et la physiologie de la respiration qui, il y a trente ans, pouvait paraître relativement simple, donne aujourd'hui le vertige. Mais une chose demeure : son automatisation, et nous pouvons voir en elle, comme en d'autres fonctions de base, UNE FONCTION INCORRUPTIBLE, qui répond dans la mesure exacte de son degré d'intégrité et du degré de présence des conditions indispensables.

FONCTION INCORRUPTIBLE : Cette incorruptibilité des fonctions de base est une notion décisive. L'homme ne réussit jamais à corrompre son centre respiratoire ; s'il veut améliorer sa fonction respiratoire, il doit s'astreindre à une discipline stricte qui, modifiant un certain nombre de facteurs qui doivent être présents, modifie, proportionnellement, [167] la réponse de la fonction. S'il veut au contraire s'exercer à ralentir sa respiration, il doit s'astreindre à toute une technique de yogi, laquelle modifiant, par une immobilité et un relâchement croissant de tous les tissus normalement tendus, les exigences en oxygène et la quantité des déchets, modifie, du même coup, les conditions faites au centre respiratoire. Qu'on puisse obtenir des résultats surprenants, ne change rien à ce fait. L'homme n'adapte pas sa fonction respiratoire, il s'y adapte et obtient d'elle plus ou moins, selon que, la connaissant mieux, il peut s'y adapter plus parfaitement. C'est une présence inflexible. Nous avons là un exemple de fonction purement organique à retentissement partiellement psychique et qui, par son incorruptibilité même et l'intérêt que l'homme aurait à la corrompre, peut devenir un facteur important dans l'évolution morale de la personnalité.

Vouloir influencer ses fonctions respiratoires, c'est devoir y subordonner son mode de vie. Je viens de parler du ralentissement de cette fonction. Si l'homme veut marquer sa puissance, élargir le domaine de sa volonté jusqu'à dominer ce centre respiratoire qui lui échappe, il y arrive dans une certaine mesure en s'exerçant à ralentir dans une mesure extrême ses combustions, son travail musculaire, son activité.

Il ne vainc qu'en apparence ce centre respiratoire, car il ne le vainc qu'en s'exerçant à s'abstenir de vivre, à se ralentir, à se rendre aussi peu consistant que possible.

J'appelle ces fonctions respiratoires, des fonctions incorruptibles parce que, situées au delà du domaine de l'influence volontaire, on ne peut les modifier. Le seul résultat qu'on puisse obtenir, c'est de se modifier soi-même, là où la volonté permet d'intervenir, afin d'en rendre la présence moins visible, moins dure, moins tyrannique.

[168]

Cette fonction de présence engagée dans un ordre éternel et infini est une fonction incorruptible. On peut en saisir la signification et l'importance en en faisant un équivalent de notre centre respiratoire. Cette fonction est l'élément permanent et immuable en fonction duquel nous devenons et vivons. Elle est l'élément essentiel de nos normes internes.

De même, nos mesures internes, incorruptibles, nous pouvons ne pas les rencontrer trop souvent en nous éduquant dans ce sens. Mais ne pas les rencontrer, n'engendre pas un mode *quelconque* de comportement. Il faut adopter un comportement approprié, comme il faut pour le centre respiratoire, adopter un art d'immobilité. C'est dire que le behaviorisme n'est pas à même de résoudre le mystère de la vie, mais qu'il peut, dans une certaine mesure, fournir les normes de ce qui se fait. C'est dire aussi, que, dans la poursuite d'un certain type de vie considérée comme dépourvue de sens et comme n'ayant d'ouverture que sur le néant, il n'est d'autre solution que d'essayer d'échapper à ces normes d'infini, et d'autre solution qu'un acheminement consenti et dirigé vers le silence intérieur.

Peut-être l'endroit est-il propice pour indiquer que nous ne songeons nullement à réduire la notion d'infini à une forme neuro-végétative. Il convient uniquement de signaler que, à la lumière de cet exposé, la notion d'infini, inscrite en la nature de l'homme, sous la forme de norme interne, n'est donc pas une création sociale, ou une invention d'une caste désireuse d'exploiter l'humanité.

Nous voyons comment nous retrouvons la notion d'infini, inscrite jusque dans le psychisme le plus élémentaire et le plus profond de l'homme. Mais nous n'expliquons naturellement pas *comment* cette aspiration vers l'expansion se transforme par son passage en notre cortex, en besoins d'illimité et d'éternel, en aspiration vers l'infini.

[169]

À un moment donné de l'évolution, un être est apparu doué de telle manière qu'il puisse aller délibérément à la rencontre de l'infinie perfection, qu'il puisse ne se sentir comblé par aucune chose *limitée*.

Dans l'ordre des jugements et appréciations conscients, cette fonction incorruptible d'infini manifeste sa présence surtout par une insatisfaction continue. Dans l'expérience des jours, l'être humain n'est pas constamment conscient de cette distinction entre les normes externes et les normes internes et ses efforts portent tantôt dans un sens d'équilibre externe, tantôt vers l'équilibre interne, souvent même (les réponses aux questionnaires l'indiquent), le sujet se contente d'une position intermédiaire.

Dans le quotidien, l'être humain normal ne paraît pas avoir jamais choisi définitivement. Selon ses moments, selon les périodes qu'il vit, et leur coloration affective, il est davantage sensible aux normes internes, tandis qu'à d'autres, il se représente combien il serait doux de s'abandonner à ces jugements sociaux, si nets, si reconfortants. Dans le premier cas, il est et reste tourmenté par la poursuite d'un idéal insaisissable, une imperfection constante l'habite, un besoin de se dépasser l'oblige à de nouveaux efforts, à de nouveaux renoncements. La paix n'est jamais en vue, ni le repos. Dans le second cas, le repos est proche. « C'est enfin arrivé ». Il n'y a plus qu'à se laisser vivre. Le

calme, la paix, la tranquillité, la satisfaction de la réussite occupent son âme. Seulement, à cette paix, il y a une condition stricte, et c'est celle-là qui va déterminer l'être : celle de ne jamais laisser s'affirmer les dangereuses normes intérieures. Comme il n'est jamais possible de les empêcher d'être, c'est une fonction incorruptible, il faudra dès lors que le sujet se comporte d'une certaine manière : s'arranger pour ne jamais en prendre conscience ; il doit, dès cet instant, veiller à ses fréquentations, à ses lectures, à ses moments de lucidité. Il en sera amené à valoriser [170] au premier chef, tout ce qui prône l'immobilité et le silence, tout ce qui exalte la satisfaction dans le présent, le renoncement à l'idéal irrationnel, tout ce qui renforce la beauté du bon sens collectif. Il recherche un milieu humain de ce type, et le trouve facilement, parce que, pour exprimer l'idéologie de cette perfection limitée, il n'est pas nécessaire de s'y être totalement abandonné. Mais un milieu humain ainsi orienté peut facilement donner l'impression que chacun de ses membres en est arrivé à cette perfection terre à terre et pratique. Et chacun peut imaginer ainsi que cette perfection dans le silence peut être atteinte.

Malheureusement, ces normes internes, liées à la vie même, ne cesseront jamais d'exister et le sujet qui veut vraiment s'y soustraire, se trouve amené à échafauder contre elles, un *système grandissant de structures et de comportements*, à se conditionner un type de vie à direction unique.

Pour échapper à sa propre mesure, il édifie précautionneusement un monde fermé, aussi peu réceptif que possible, un univers purement peuplé de social, et de social dans le sens imitation et conformité. Il édifie ainsi sa mort. Quand surviendra la mort physiologique, celle-ci ne rencontrera plus, dans le domaine spirituel, qu'un mort psychique. Mais presque toujours, l'être humain perçoit cette mort dans le social. Il s'écarte alors de cette adaptation unilatérale et se remet à chercher son propre sens, à se chercher au delà de lui-même, à ne pas se satisfaire de ce silence accueillant et reposant de la simple approbation sociale. C'est ici que nous découvrons le rôle des fonctions incorruptibles. Fonctions qui nous empêchent de mourir, nous alertent une fois

que nous nous approchons de trop près et pendant trop longtemps du simple professionnel et social. Fonction à laquelle, par ailleurs, nous ne pourrions nous abandonner sans vivre un vertige, sans nous effrayer du démon qui nous habite.

[171]

II. Fonctions incorruptibles aveugles

[Retour à la table des matières](#)

À mesure que nous nous efforçons de toucher les normes internes, elles s'effacent, nous paraissent de plus en plus insaisissables, se confondant avec la qualité de l'effort, avec le besoin d'atteindre quelque chose qui, de plus en plus, s'identifie au jugement intime de l'être et qui, en même temps, résiste à l'analyse, à la préhension directe. C'est un « mouvement-vers », une sorte de translation vers un but vécu comme présent, témoin intègre, et qui se trouve situé, en dernière analyse, au delà de l'atteinte directe du moi, au delà du sujet lui-même.

À cette fonction incorruptible de la présence dans le milieu, incarnée dans une destinée qui attend de s'intégrer dans un certain ordre, est donc indissolublement associé un sentiment de responsabilité personnelle, affectant nos gestes, nos choix, nous tenant orienté vers l'avenir et vers l'avenir identifié à une perfection.

Nous voyons en effet que, de plus en plus, à mesure que le sujet vieillit, il se réfugie dans son jugement personnel, le seul qui, peu à peu, compte vraiment pour lui, mais nous voyons en même temps que, avec le vieillissement, ce but interne, ces normes ne se précisent nullement, et continuent à la fois à échapper et à exiger davantage.

Nous avons vu, du reste, qu'il ne s'agit nullement là d'un phénomène de diminution lié à l'âge. Dans les recherches faites par Mlle Henin que nous avons partiellement décrites, nous avons vu ce sentiment augmenter jusque dans les groupes de 65 ans, mais se dissoudre ensui-

te, en même temps que se désagrège la personnalité. Ces recherches nous ont également laissé comprendre que le sentiment d'échec n'est pas nécessairement éprouvé sous cette forme. On le trouve le plus fréquemment lié à son contraire, l'idée *de perfection à atteindre*. Dans les deux cas, le sentiment [172] de responsabilité personnelle est singulièrement présent.

La manière dont j'ai procédé à ces investigations nous a amenés progressivement à descendre finalement dans l'échelle psychique et à rencontrer finalement tout un monde de psychisme sous-cortical, que j'ai présenté en partie sous forme de fonction incorruptible. Fonctions permanentes, fonctions immuables au fond de nous-mêmes et au regard duquel nous nous modifions sans pouvoir nous séparer d'elles.

Je crains que, parvenu à cet endroit de l'exposé, le lecteur s'imagine que j'envisage l'existence presque organique de normes parfaites, de fonctions éclairantes, reçues avec la vie et sans effort, appelées à guider l'être humain vers une destinée précise. Or il ne s'agit pas de cela parce que, précisément, tout se passe comme si ces normes étaient aveugles, indifférentes au bien ou au mal ; elles font seulement que le sujet, ayant entrepris quelque chose qu'il estime devoir mener à bien, tend à le faire avec perfection, que les voies suivies le soient jusqu'à une expansion infinie ; elles font seulement que l'exigence d'agir et de vivre est absolue, indépendamment de la qualité de ce qui est recherché, entrevu, ou poursuivi. Ces normes ne sont pas une connaissance ; elle ne sont pas un décalogue, ni une forme de vie.

Ces normes internes restent dans le domaine affectif ; elles créent et constituent les structures fondamentales du moi et elles sont toujours présentes, toujours agissantes, elles sont l'authenticité, l'existence, l'affirmation, la puissance, contre laquelle la personne s'appuie, sur laquelle elle se base dans son attitude, en laquelle elle se reconnaît, se retrouve. Elle est le fond organique du « je » toujours présent et toujours insaisissable.

Grâce à ces normes, il se fait qu'un voleur ne trouvera son équilibre qu'en volant autant de fois qu'il le pourra, autant qu'il le pourra et de la

manière la plus parfaite qu'il le pourra, sans atteindre la satiété et que, ce même voleur, [173] soudain transformé en homme vertueux, - à supposer la chose possible -, se dépouillera et se renoncera de plus en plus, sans atteindre jamais la véritable satisfaction.

Les voleurs et escrocs d'une certaine qualité et qui font l'admiration ou la terreur du public, sont toujours déçus : leurs coups de main, leurs subterfuges, leurs manières ont failli par tel ou tel détail, n'ont atteint en rien la perfection que leur auteur avait cherchée et vous les trouvez aussi insatisfaits que le peintre devant son tableau, l'ingénieur devant son outillage, le littérateur devant son œuvre.

Cela semble humoristique, à première vue, mais c'est bien plus important et bien plus grave : c'est vrai.

Ces normes internes sont une force qui amène les actions et les desseins des hommes à un certain achèvement, et cela quelles que soient la nature et la qualité de l'action engagée, quels que soient la voie suivie, le choix opéré.

Les quelques essais auxquels ont été soumis des délinquants nous montrent exactement les mêmes normes, les mêmes assurances, la même solidité. C'est d'ailleurs pourquoi il est si difficile de modifier quoi que ce soit à leur personnalité.

Certaines personnes trouveront difficile d'admettre que ces affirmations puissent être vraies. Et cependant ce qui fait qu'un homme est un vrai délinquant, c'est justement que, face à son mode profond d'appréciation, c'est dans le délit ou le crime qu'il trouve cette perfection, cette réalisation absolue.

Aussi, ce besoin d'absolu, ce besoin de réalisation parfaite vers laquelle s'oriente l'action et qui donne à celui qui l'exécute un sentiment d'expression parfaite de soi, ou du moins qui se rapproche de la perfection, doit-il être considéré comme une fonction aveugle, comme une force d'une puissance quasi irrésistible, mais qui n'a pas d'yeux, qui n'a pas de conscience morale, qui n'a pas de direction.

[174]

Les fonctions intellectuelles en lui donnant le regard, la direction, la prise de conscience, lui donnent également les actions où s'engager, les orientations, les schèmes de comportement et ceux-ci sont fournis en partie par l'évolution personnelle, sans doute, mais en partie aussi, par le milieu social et moral, la tradition, les comportements acquis et proposés.

Des schémas d'actions et de comportements, des ébauches deviennent ainsi conscients et les formes dans lesquelles s'engagent ces normes intimes sont la création personnelle. Le besoin de perfection conduit aussi bien au crime parfait qu'au dévouement absolu.

Ainsi donc, ces dispositions profondes, ces normes internes dont nous avons parlé, ne sauraient être regardées en soi comme une lumière, comme un guide moral ou même social dans l'existence. Elles sont la puissance, elles sont l'existence, elles sont la qualité avec laquelle on s'approche du but, mais celui-ci leur est indifférent.

III. L'humanisme, indispensable et justifié ; guide et soutien de l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Nous n'avons pas trouvé le Juge : nous n'avons pas trouvé de normes internes définissables. Et cependant, nous l'avons vu et nous le savons, l'être humain se réfugie vers ce juge, se protège en lui, se justifie en lui, en appelle à lui contre les atteintes du dehors, contre les désillusions, les échecs pénibles.

Nous n'avons pas trouvé ce juge parce que si, indubitablement il existe, il ne saurait être qu'un ensemble fonctionnel, constamment projeté au delà du présent et au delà du temps, élaboré au cours de la vie, au cours de l'adaptation et de l'effort, par le sujet lui-même. C'est le sujet lui-même, [175] sous l'influence de ses exigences intérieures, de ses fonctions incorruptibles et inamovibles qui le projettent inexorablement au delà de ses propres dimensions, qui s'est créé peu à peu,

par son effort d'adaptation et de rencontre, un type plus ou moins provisoire, toujours changeant, toujours inachevé et cependant souvent fidèle à lui-même. Il s'est créé un type, ou plusieurs types parallèles ou même contradictoires, en fonction duquel il se développe et s'apprécie, en fonction duquel il s'achemine vers une perfection jamais atteinte et qui lui semble néanmoins accessible. Son Juge, c'est celui qu'il sera devenu, ou beaucoup plus exactement, celui qu'il aura toujours été sur le point de devenir, produit de son aspiration, de son effort, dans sa confrontation avec les autres et avec lui-même.

L'homme aboutit donc inévitablement à un juge, à un juge qui doit ressembler à ce qu'il a été, ce qu'il a pu être, surtout à ce qu'il a voulu être, à ce qu'il a consenti à devenir ou à rester. En tout cela : ce qu'il était sur le point de toucher, de toucher sans l'atteindre, sans le définir clairement. Ensemble fonctionnel, ensemble à la fois subi et construit, avec autant de points d'arrivée qu'il y eut de points de départ, juge subjectif, création individuelle, à laquelle on peut attribuer, si l'on veut, très peu d'importance et qu'on peut traiter avec dérision.

Pourtant tout le drame de la vie humaine est condensé dans ce mot et si l'on trouve autant d'hommes qu'on le veut pour en parler avec mépris et ironie quand il s'agit des autres on en trouve peu qui acceptent, pour eux-mêmes, ce jugement destructeur. « Eux » : ce n'est pas la même chose. Et pour tous, pris individuellement, ce n'est pas la même chose.

Chacun sa vérité dit le poète ou le proverbe. Et c'est comme s'il n'y avait pas de vérité, comme s'il n'y avait pas de bien ni de perfection, ni de répondant à l'immense effort de l'homme.

[176]

La première observation à faire, c'est que ce juge individuel, aboutissement des vies moyennes, des vies médiocres que sont les vies du plus grand nombre, est un juge médiocre. Cette remarque, il faut la faire indépendamment du fait que le sujet serait croyant ou non croyant. Il en découle qu'il ne suffit pas qu'un juge intérieur ait la qualité d'être individualiste et subjectif pour être excellent. Il est efficace,

puisque c'est celui qui convient au sujet, émanant de lui : le terme efficace signifie d'ailleurs uniquement qu'il tend à équilibrer, à apaiser le drame intérieur du sujet. Il serait excellent si l'individu était seul ou vivait à une telle distance d'autrui qu'il ne saurait être question de groupe ou de collectivité ; mais comme il ne peut en être question, il apparaît d'emblée que les normes internes strictement individuelles tendent ou servent à séparer le sujet de son groupe, de l'en rendre indépendant. Ce qui, sans doute est défendable dans une certaine mesure, mais empêcherait ou inhiberait toute participation vraie à une œuvre commune ou simplement à la vie ou la conservation de la collectivité.

En fait, ces normes subjectives, strictement individuelles, au niveau médiocre, existent toujours, et créent, malgré tout, une sorte de communauté, puisque la plupart des sujets en arrivent individuellement à une sorte de moyenne, de behaviorisme où ils se rejoignent, retrouvant une philosophie ou une psychologie pratique du type des littératures populaires, des contes et proverbes, d'une sagesse illustrée par les fables d'Esopé ou de la Fontaine. Presque toutes justifient, en dévalorisant autrui ; presque toutes sont un aboutissement de mort ; une justification du refus d'autrui, du refus de collaboration, d'un refus d'engagement.

Il importe peu ici que les sujets soient religieux ou non, car l'image de leur Dieu, de leur Juge, chez le grand nombre de croyants est une image projective, à peine déformée de leur expérience, et ce Juge est ainsi étonnamment mesquin, [177] puéril, intransigeant, revendicateur, selon leur éventuelle médiocrité.

À peine différent de l'image de l'humanité d'un quelconque épicier qui se croirait libre penseur.

Aussi nous constaterons l'existence, dans la religion, d'un phénomène à première vue irrationnel et peu conciliable avec les exigences de la logique pure et de ce que nous venons d'exposer, c'est que la doctrine, expression de l'expérience des meilleurs, des distillations inconscientes de l'esprit, fait du Juge, *un être tout à fait en dehors du*

sujet, un être infiniment juste, infiniment bon, infiniment éclairé, infiniment puissant, mais aussi inaccessible et inconnaissable. C'est-à-dire que le croyant qui, au cours de son existence a fait autre chose que pratiquer des exercices et d'observer des consignes, qui s'est créé dans une aspiration créatrice, rencontre à chaque minute de recueillement un Juge absolu et parfait, omniscient et tout puissant, au regard duquel le produit de sa faiblesse, de ses échecs, de sa pauvre expérience de vie apparaît lamentable. Le Juge du chrétien est inconnaissable, bien que répondant à certaines constantes ; si bien que, dans son mouvement intérieur, le chrétien ne peut se comparer ou surtout pas s'identifier à lui, il ne peut même pas savoir comment il sera jugé.

Le chrétien médiocre que nous sommes tous, échappe ainsi, dans la mesure où il a médité sa vie et atteint un minimum d'ascension mystique, à ces normes internes quelconques et dévalorisantes, aboutissement spontané des vies moyennes et terre-à-terre. Mais s'il peut échapper à ce juge, il n'échappe pas à la confrontation idéale vers laquelle il est aspiré, il n'échappe pas à l'appel dynamique et créateur de ses normes internes, celles-ci incarnées dans un idéal parfait, inaccessible et indispensable.

Envisagé sous cette lumière, l'expansion sous-corticale, la présence organiquement structurée de l'être humain dans [178] le milieu., les fonctions irréductibles qui le forcent à vivre, à se comporter, à chercher, paraissent n'être que les structures vitales élémentaires et indispensables sur lesquelles s'établit la vie spirituelle organisée par la fonction psychique supérieure, grâce auxquelles se fait la prise de conscience, se dirige et se complique le phénomène par lequel les normes internes peuvent cesser de n'être qu'un aboutissement élémentaire, informe, lié à la médiocrité d'un cerveau, à l'exiguïté d'une vie, pour prendre contact avec toute l'expérience humaine, et le mouvement de lente ascension vers une insaisissable lumière.

Envisagé de cette manière, le phénomène religieux apparaît dans toute sa signification psychologique et nécessaire. Cependant il ne

saurait s'agir ici d'une certaine démonstration religieuse, d'une affaire de Foi. En effet, ce que nous pouvons observer et au delà de quoi nous ne pouvons plus nous aventurer sur des appuis objectifs, c'est que l'expérience individuelle n'est pas nécessairement heureuse et que cette expérience doit être fécondée par une accumulation d'innombrables expériences vécues par d'autres et par tous, celles-ci ayant abouti parmi d'autres évolutions possibles, sans doute, à la notion du juge, confondu avec les normes internes, transcendées par lui.

Mais un phénomène est constatable : c'est qu'il importe que l'image poursuivie, l'idéal recherché, l'ensemble des choses en fonction desquelles on sera jugé, *soit reporté au delà de l'expérience personnelle*, au delà de la mort, je veux dire, au delà de la dernière décision, du dernier engagement, du dernier échec ou de la dernière réussite. L'effet dynamique et créateur du Juge peut être atteint, même si le but est terrestre, concret, s'il fait partie de l'histoire terrestre et du pèlerinage mortel des hommes. Il suffit qu'il ne puisse pas être atteint dans l'immédiat et ne puisse *être exactement défini*.

[179]

Nous avons vu, dans les temps actuels, s'instaurer une polarisation efficace d'immenses collectivités à la recherche de buts terrestres. Le plus scientifiquement organisé, fut sans doute l'Évangile de la Force, avec l'idéologie nazie à laquelle se subordonna sans réserve appréciable une remarquable collectivité. L'œuvre à créer était une œuvre d'expansion illimitée, l'espace et le but à atteindre n'était pas précisé, sinon que c'était le triomphe, la suprématie, l'apothéose.

L'idéologie communiste que les penseurs du bien-être critiquent régulièrement, puisqu'elle comporte la subordination d'une ou de plusieurs générations à un but qui n'est pas son propre bien-être, répond elle aussi à ces aspirations profondes de l'être humain, vers un but qui est d'autant plus suspect qu'il n'est pas précisé, qu'on ne le verra pas achevé et qu'il répond aux exigences de l'expansion infinie, l'épanouissement de la vie. Il est trop aisé de l'expliquer par la misère. On le vit bien avec le nazisme qui s'épanouit librement et avec un dyna-

misme invincible longtemps après que l'explication par la détresse sociale put encore l'expliquer.

À ceux qui reprochent au chrétien, au communiste de ne pas avoir d'idée exacte de ce qu'ils veulent faire, de ce vers quoi ils s'aventurent, il faut répondre que ce but ne peut pas l'être. L'ensemble auquel se subordonne un être humain dans son effort de création doit être situé au delà de son atteinte, l'ensemble, en fonction duquel sera jugé son effort, ne peut pas tomber sous le pouvoir de son analyse et de son appréciation exacte, sans quoi, il mesure instantanément la nullité de ses résultats, l'inutilité de son sacrifice, l'à quoi bon de son existence.

Dans nos temps actuels, nous voyons la réussite de doctrines qui se sont donné comme but le bien-être. Ces collectivités uniquement socialistes, posant la démocratie [180] comme un but en soi, ne visant rien au delà qu'un agrément immédiat et tangible, ne peuvent rien donner à leurs adeptes. Spirituellement, elles ne peuvent créer que la monotonie et l'ennui, l'émiettement et le silence. On voit s'éteindre ainsi ces grandes collectivités à mesure que tout s'égalise et que la vie sociale est censée devoir réaliser toutes les aspirations légitimes de l'être. Dans la même proportion, l'homme mesure la médiocrité et le néant de cette vie, ramenée à « cela ». L'être humain cesse de croître quand il cesse de se dépasser. Il perd son visage d'homme en se refusant à l'au-delà de lui-même.

Les normes internes constituent donc, à la fois, une protection et une servitude. Elles sont présentes pour peu que le sujet les rencontre ou les devine, elles le soutiennent, elles lui imposent de nouvelles exigences et, chose plus grave encore, elles lui donnent sa mesure. Il n'est pas bon de méditer devant la voie lactée, devant le silence des cieux. Pour peu que le sujet s'abandonne, elles l'isolent, elles lui expliquent qu'il est seul devant un infini, infime devant une tâche écrasante, essoufflé devant l'inaccessible.

Si j'ai parlé de fonctions incorruptibles, c'est en ce moment exactement que je dois m'en expliquer clairement. Ces normes sont là, rien ne peut faire, qu'au fond d'un psychisme normal, elles ne soient pré-

sentes. C'est dire qu'elles imposent au sujet un comportement approprié. Ou bien celui-ci les accepte, accepte une destinée d'inassouvissement et de dépassement, s'élanche à la recherche de soi-même, à son épanouissement absolu, infime et dérisoire devant la courbe qu'il veut boucler, de plus en plus certain de mourir à la tâche et insatisfait, de plus en plus infime et dérisoire ; ou bien il s'exerce très tôt à ne pas remarquer ce dieu qui l'habite, à ne pas répondre à son appel, à ne pas entendre le silence. Il se confine en ses devoirs à domicile, il se mesure en applications, il vise de moins en moins haut, de plus en [181] plus juste, comme il dit, pour se garder d'apprendre qu'il est fait pour un au delà ; il risque de moins en moins, et de moins en moins souvent, mesurant bien, se préparant les atouts. Moins haut il vise, moins souvent il risque et moins il s'expose à se rencontrer face à une destinée qui l'appelle. Ainsi pour ne pas se mesurer, pour ne pas se voir, cet homme vit sans se regarder, sans s'appeler jamais au delà de son numéro matricule. Au cours d'une vie, cette préservation peut être devenue très solide, infranchissable. Et cet homme s'est édifié contre lui-même. La fonction de mort, c'est cela : L'homme accepte de vivre devant l'inassouvissement, ou bien il édifie soigneusement une muraille de Chine de normes purement sociales, pour ne pas se savoir inassouvi, ne pas s'exposer ; entrouvrant les yeux un instant, il remarque qu'un double l'accompagne, qui lui ressemble comme un frère, qui est né et a vieilli avec lui et qui n'a jamais assimilé le restreint, le limité, le présent, un double qui ose regarder le soleil et la nuit, écouter le silence, et se dire que deux milliards d'années lumière n'en constituent pas moins une prison.

Ces fonctions irréductibles obligent à la vie ou à la mort. Peut-être peut-il paraître souhaitable à l'homme d'aujourd'hui du moins à celui qui fait partie des peuples qui n'ont pas faim, de se préparer très tôt à la mort de manière à faire coïncider son extinction psychique avec la déchéance physiologique et de mourir sans problèmes, un peu comme on se prépare à l'accouchement dit sans douleur. Mais, sans doute, n'est-ce pas si simple. Celui qui veut se trouver mort au moment voulu

ne peut le réussir par une décision unique qui le tranquilliserait une fois pour toutes. Ses fonctions de base sont toujours là. Il est sans influence sur leur existence, elles sont incorruptibles. S'il veut être mort à temps, sourd à l'appel, il doit recommencer chaque jour ses exercices. [182] Il doit chaque jour, s'ajouter un silence nouveau, se faire sourd à une voix nouvelle, fermer les yeux à une nouvelle étoile, toutes ces choses qu'il dénomme absurdes et irrationnelles, déraisonnables, non scientifiques. Ce sage, produit d'une démocratie organisée et bien défendue, s'est chaque jour emmitouflé d'une sécurité nouvelle, d'un comportement approprié. Malgré tout, cela n'a pas toujours été désagréable. Il n'a pas contracté la lèpre ; il s'est toujours couché à l'heure, en dehors des soirs d'agrément. Et plus que tout autre, il croit en ses décorations. Il a été bon citoyen, père avisé, époux suffisamment confortable.

Son juge intérieur n'est cependant pas tout à fait absent. Il est toujours là, vivant d'une existence mineure, comme une indéracinable superstition. On ne peut toujours s'empêcher de le voir quand on le regarde, de l'entendre si on écoute, mais on peut s'être déshabitué de regarder et d'écouter dans une certaine direction, d'une certaine manière. La plupart du temps il ne gêne pas, si on accumule suffisamment d'incantations et de refus.

Mais, par ailleurs, il ne suffit pas d'avoir choisi l'absolu. On ne le fait pas une fois pour toutes. Il faut recommencer chaque jour, construire chaque jour un nouveau courage accepter une nouvelle audace, se confronter avec un nouvel irrationnel, oser un nouveau pas déraisonnable. On ne se range pas, d'un coup, dans la ligne de la vie et de la liberté. Le balancement entre la vie et la mort ne cesse qu'au dernier soupir et toutes les vies sont ambivalentes, déchirées et mouvantes. On ne peut sans doute pas vivre habituellement sous le regard de l'absolu. C'est ce qui fait que tant de vies sont médiocres qui ne pourraient pas l'être. C'est ce qui fait aussi que tant de vies qui ne pourraient être que médiocres, ne le sont jamais tout à fait.

[183]

Je ne sais s'ils sont très nombreux, les hommes qui, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, ont entrevu, dans le regard miraculeusement pénétrant d'un soir, leur univers promis et interdit. L'homme possède de merveilleux systèmes de protection contre le visage des puissances qui l'habitent. Ces puissances, il ne refuse pas leur existence ; il ne peut vivre ni se sentir vivre sans elles, sans en subir le mécanisme et l'élan, sans éprouver leur présence. Mais il s'efforce de ne les rencontrer jamais, de ne les aborder jamais face à face, de ne pas les reconnaître, de ne même pas les deviner dans l'éclair de ses yeux. Pendant très longtemps, il ne connaîtra de lui-même que son propre nom et, quand il se retrouvera enfin, si cela lui arrive, ce ne sera qu'indirectement, par l'extraordinaire structure de sa personnalité, élaborée en fonction de ces puissances, par elles et contre elles, vers la vie, ou vers la mort.

Fin du texte